

BULLETIN

TRIMESTRIEL

DE LA SOCIÉTÉ

DES SCIENCES,

Arts et Belles-Lettres

DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON,

ET DE LA SOCIÉTÉ

D'AGRICULTURE ET DE COMMERCE

DU DÉPARTEMENT DU VAR,

SÉANT A DRAGUIGNAN.

SPARSA COLLIGO.

Hic labor ; hinc laudem fortis sperate coloni.

VIRG. GEORG. III.

Première Année.

N° 2.

TOULON,

IMPRIMERIE DE J. M. BAUME, A

PLACE D'ARMES, 100110 100

1833.

Voir 2

A 1

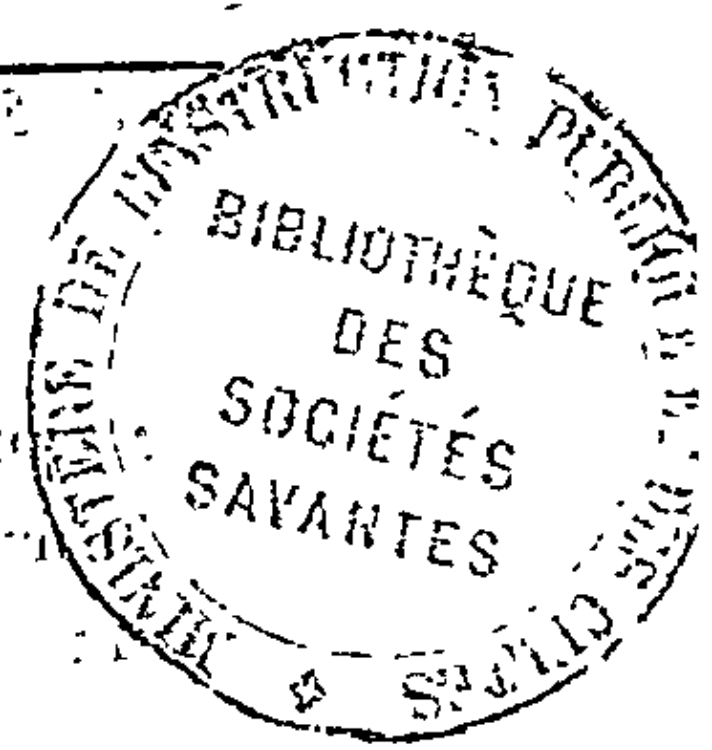
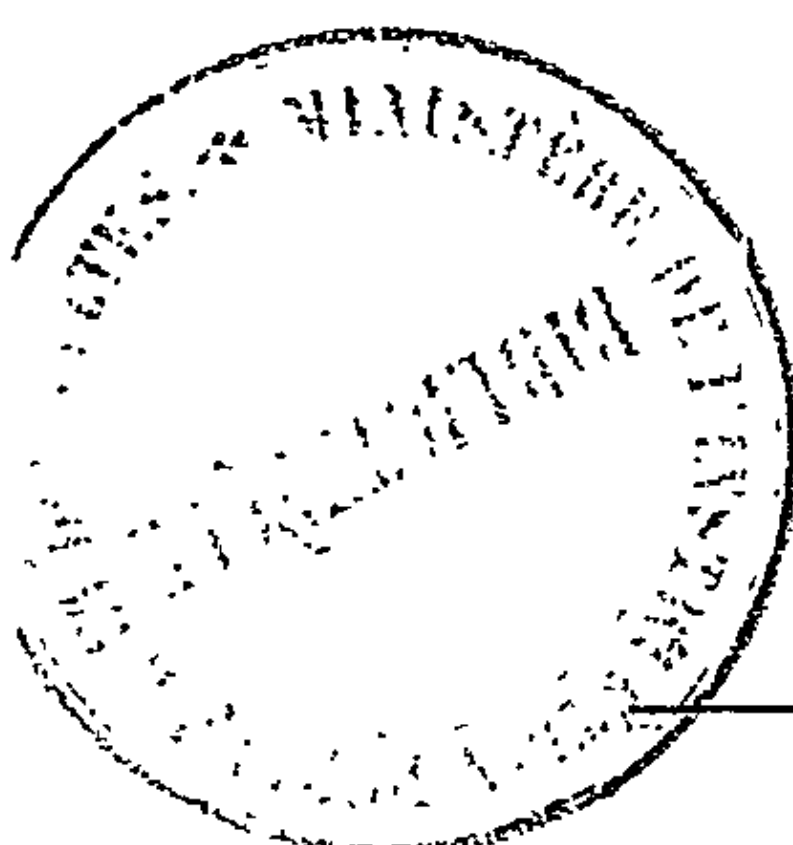


TABLE DES MATIÈRES

Compte rendu de la société pendant les années 1832-1833, par M. Layet.	page 169
Noms des membres de la société.	264

Notice sur le Saint-Simonisme , par M. Julien.	266
Notes additionnelles à la notice sur le Saint-Simonisme, par le même.	284
De la charité considérée dans son application , par M. Roché.	293

Notice sur une Essēce odontalgique , par M. Jacquinet.	305
Note sur la Dermite circonscrite , vulgairement nommée <i>cor</i> , par M. Taxil.	315

Etudes critiques sur l'éloquence de la chaire.--L'abbé de Maccharthy , par M. Rirard.	325
--	-----

Le pauvre marin , par M. Pradier.	337
L'orpheline , par M. Gourrier.	338
L'auto-da-fé , par M. de Puycousin.	341

FIN.

La Société déclare n'approuver ni imputer
les opinions émises par les auteurs des ouvrages
imprimés dans ses bulletins.

SOCIÉTÉ
DES SCIENCES,

Belles-Lettres et Arts

DU DÉPARTEMENT DU VAR, SÉANT A TOULON.

COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE CETTE SOCIÉTÉ

Pendant les Années 1832 -- 1833,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE TENUE, DANS LA SALLE DE
L'HOTEL-DE-VILLE DE TOULON, LE DIMANCHE 23 JUIN 1833,

PAR M. A. LAYET,

Vice-Président de cette Société, docteur en médecine de la faculté
de Paris, intendant de la santé publique de Toulon, médecin du dis-
pensaire de cette ville, membre correspondant de la
Société royale de médecine de Marseille, de la
Société médicale d'Emulation de Paris.

MESSIEURS,

Appelé, en l'absence de votre secrétaire, à vous présenter
le compte-rendu de vos travaux, depuis votre dernière séan-
ce publique, j'éprouve le besoin de recevoir d'abord l'as-
surance de vos sentimens bienveillans. Moins propre que
tout autre à un genre de travail qui s'éloigne tout-à-fait de
celui auquel des fonctions plus graves, plus austères, m'as-
sujettissent tous les jours, ce n'est pas sans crainte que je me
soumets à l'obligation difficile qu'à titre de votre vice-secré-
taire vous m'avez imposée.

Vous aurez sans doute à regretter vivement celui dont la

plume aisée , brillante et souvent harmonieuse , traça l'année dernière , à pareille époque , avec autant d'élégance que de savoir , l'historique impartial des productions scientifiques et littéraires qui , durant l'espace de moins de vingt mois , étaient sorties du sein de notre société. Comme vous aussi , j'ai sincèrement à regretter que des fonctions administratives sur les vaisseaux de l'état nous aient privé , à la fois , de la collaboration active , éclairée de M. GARNIER (1) , et de la revue annuelle de vos travaux qu'il aurait embellie selon son habitude et sûrement mieux que moi , des grâces du style , du charme de l'expression et de la noblesse des sentimens. Ainsi donc , messieurs , je n'aurai à vous offrir en dédommagement de cette double perte que des efforts peut-être impuissans , que le désir bien éprouvé de ne pas rester trop au dessous de la tâche honorable que votre indulgence a bien voulu me croire capable de remplir.

Mais avant d'entrer dans le détail d'une exposition consciencieuse des œuvres littéraires écloses au milieu de vous , qu'il me soit permis de me réjouir avec vous du mouvement qui s'est opéré , dans le cours de l'année , au sein de la société. C'est avec une bien douce satisfaction que nous avons vu chacun de ses membres rivaliser de zèle , de travail et d'ardeur , pour lui rendre ce lustre dont elle a brillé pendant long-temps , et dont les talens nombreux et variés qu'elle renferme aujourd'hui , nous garantissent l'inévitable , l'heureux retour. L'époque n'en est pas éloignée ; car nous avons touché au terme où les promesses de la subvention que le conseil-général du département , dans sa justice et sa générosité , a bien voulu nous accorder , ont reçu leur accomplissement et leur plein effet.

Désormais , animés par l'espoir certain de voir livrer , par la voie de l'impression , ce véhicule bienfaiteur , incoërcible , tout puissant , de la pensée humaine , le produit de leurs veilles , de leurs efforts , souvent même de leurs sacrifices , aux suffrages flatteurs d'un public , juge toujours encoura-

(1) M. Garnier , membre résidant de la société des sciences , etc. , de Toulon , commis d'administration embarqué , membre de la société académique d'Aix , associé de la société royale des beaux-arts et de littérature de Gand , etc.

geant : quand on consacre sa plume à ses véritables intérêts ; désormais , dis-je , excités par cette noble ambition , la seule qui ne soit pas blâmable , tous les membres en général ; comme chacun d'eux en particulier , confondront leurs travaux individuels , leurs observations personnelles , et contribueront , pour leur part , aux progrès des idées civilisatrices et à l'amélioration de l'homme en société.

Car, messieurs , on ne peut se le dissimuler, nul écrivain , comme simple membre d'une société savante , ne travaille , ne produit pour le seul plaisir de travailler et de produire : il lui faut le stimulant de la publicité ; il lui faut la garantie que ses créations , quel qu'en soit le genre , seront exposées aux regards de ses semblables ; il lui faut enfin l'espérance que les efforts qu'il aura tentés pour arriver à de nouvelles connaissances , à d'importantes découvertes , à l'agrandissement en un mot du domaine de l'esprit , seront justement et dignement appréciés par un public nombreux et éclairé.

Jusqu'à ce jour cette puissante et féconde vitalité a manqué absolument à la faculté productrice de votre société ; et c'est là ce qui explique la vie languissant et presque méconnue , d'où aujourd'hui , forte , vigoureuse et comme régénérée , elle vient de s'arracher , avec cette énergique volonté qui chauffe et qui produit.

Aussi , messieurs , tout fait espérer qu'une ère de gloire et de prospérité s'ouvrira bientôt à ses yeux. Déjà la certitude physique de la publication assurée de ses travaux a jeté parmi ses membres des germes vivaces d'une émulation laborieuse. Déjà le désir des recherches , des observations appliquées aux Sciences , à la Littérature , aux Arts , travaille leur esprit et a fait naître dans eux une fermentation élaborative dont l'issue et l'explosion auront pour conséquence infaillible la mise à jour de bons et profitables écrits. Ce mouvement fermentatif ne s'est pas arrêté dans l'enceinte étroite du lieu de nos séances , il en a franchi les bornes et s'est communiqué successivement à des esprits judicieux et cultivés , qui , pour s'y associer , n'attendaient que le moment d'en être atteints. Aussi à plusieurs reprises , la société que vous composez , a vu , avec un véritable plaisir , accourir à

elle de jeunes littérateurs , et solliciter l'honneur de joindre leurs travaux aux siens , persuadés qu'ils étaient , comme nous le sommes tous , que les efforts d'ensemble , qu'une collaboration de communauté , arrivent à des résultats bien autrement importants , et que ne saurait produire un travail individuel et isolé.

Un autre genre de satisfaction , et que je crois être nouveau dans ses fastes , était encore réservé à la société. Par la nature de son titre et par celle de ses statuts , les sciences , les belles-lettres et les arts doivent être indistinctement admis à contribuer à sa composition ; et par l'universalité de ce titre elle comprend l'ensemble de toutes les connaissances humaines. Or , les sciences et les lettres , jusqu'à présent , avaient eu seules de dignes représentans parmi nous ; et les arts qui se sont grandis si haut aux yeux de la civilisation , par les beaux et poétiques perfectionnemens auxquels ils ont été successivement soumis , depuis un siècle , paraissaient en être exclus , sinon par le droit , du moins par le fait. Aujourd'hui , grâce à de sages avis , à des idées lumineuses , cette aberration vient d'être anéantie ; et plusieurs jeunes artistes , au talent desquels les véritables connaisseurs rendent pleine justice , siègent au milieu de vous et prennent une part active à vos travaux.

Ainsi donc , sous ce rapport , nouveau progrès , nouveau développement extensif dans la vie actuelle de notre association ; son horison s'agrandit dans le lointain ; son avenir est beau ; et des destinées auxquelles nous avons foi ne lui manqueront pas.

Après avoir esquissé , messieurs , le tableau rapide , mais vrai , de la situation prospère et pleine d'avenir où la Société s'est dignement placée , j'aborde à présent l'examen analytique des ouvrages qui lui ont été présentés ou qui sont sortis de son sein , et dont la diversité de nature et de genre exige la fixation d'un plan déterminé dans lequel chaque composition , tout-à-fait séparée d'une autre qui en diffère , puisse être caractérisée avec la clarté et l'étendue convenables.

Comme ces compositions sont nombreuses et variées , et

qu'elles appartiennent à des genres divers, je les distribuerai en trois grandes classes que je subdiviserai en sections, dans lesquelles chaque variété littéraire trouvera naturellement sa place.

Mais avant de passer outre, permettez-moi, messieurs de m'expliquer sur la manière avec laquelle je me propose d'examiner chacun des ouvrages dont je dois vous rendre un compte exact. Nulle création humaine ne saurait réunir les attributs d'une perfection absolue. Dans les productions, quelle qu'en soit la nature, qui sortent de la main de l'homme, rien n'est sans défaut, rien n'est parfait. Souvent au milieu d'un travail littéraire, à côté d'une beauté dont l'éclat et le mérite frappent l'esprit étonné, on aperçoit avec regret des imperfections choquantes, des vices qui déparent un tableau dont l'effet en est ou détruit ou compromis. Ne faut-il pas alors que celui qui a mission de faire ressortir les qualités qu'il rencontre dans un écrit, comme il a celle d'en signaler avec juste mesure les taches qui pourraient en voiler ou en diminuer le mérite? Ne faut-il pas, dis-je, qu'il en accepte toutes les conditions et qu'il s'y conforme?

Et qu'on ne s'étonne pas de trouver non loin de l'éloge mérité, mais impartial, le blâme de la critique mais équitable et consciencieux. Quoique je sache tout le danger moral attaché à l'exercice de la puissance du critique littéraire, je n'hésite point à en user, résolu que je suis, à y apporter d'abord justice et bonne foi; persuadé ensuite que mes collègues, qui n'attendent pas seulement de moi une simple revue numérique de leurs ouvrages, désirent eux-mêmes un jugement impartial, et non pas une mention toujours flatteuse, toujours laudative.

D'un autre côté, peu versé dans l'art difficile, scabreux de la critique; fuyant par principe comme par sentiment, tout ce qui touche à une analyse subtile et métaphysique, je ne consulterai, dans l'examen que je dois faire des œuvres qui ressortent du domaine du goût et de l'imagination, que mes sensations; car j'avouerai, sans singularité comme sans honte, que je n'ai que des sensations, en poésie, en musique et en peinture; et qu'enfin je suis mieux organisé pour

ouir de ce qui me plaît que pour le soumettre au scalpel sec et froid d'une analyse presque toujours faite pour déflorer les charmes des plus agréables , des plus délicieuses productions.

Maissimon esprit se refuse à appliquer cette même analyse aux œuvres d'art , j'essayerai de l'appeler au secours de l'examen des ouvrages de faits et d'expériences , parce que dans les ouvrages de cette sorte , le fil des idées et des raisonnemens est assez évident et assez marqué pour qu'il ne soit pas impossible de le poursuivre dans toutes ses directions et dans tous ses rapports.

PREMIÈRE CLASSE.

SCIENCES.

Sans cesse poussé par l'instinct avide de connaître , l'homme que la civilisation a modifié , qu'elle a presque changé , obéit tour-à-tour , dans son double développement physique et moral , aux besoins irrésistibles de son esprit. Non satisfait des notions étendues que ceux qui l'ont précédé lui ont soigneusement transmises , pas plus qu'il ne l'est de celles qu'il a lui-même acquises à la suite d'un travail opiniâtre et redoublé ; toujours soutenu par l'espoir d'agrandir la somme des connaissances que l'intelligence a comprises dans son dernier recensement , il se livre avec persévérance à l'étude de la nature , soit pour lui arracher un nouveau secret , soit pour découvrir le mystère de quelques nouveaux rapports entre les innombrables parties qui la composent.

Mais ce n'est pas là seulement que s'arrêtent les efforts et le désir de savoir de l'homme civilisé ; son esprit ne se borne pas à se reposer au milieu des spéculations des sciences qu'il a apprises ou qu'il a conquises ; il pousse plus loin la généreuse ambition qui le travaille , qui fermente dans son cœur et dans sa tête ; il conçoit la possibilité de les rendre profitables à ses semblables ; et de cette possibilité à la réalisation , pour lui il n'y a qu'un pas qu'il saura bientôt franchir.

Ni essai, ni expérimentations, ni perte de temps, ni dépenses onéreuses; rien ne l'arrête dans son noble élan, pourvu qu'il atteigne le but que l'amour de la gloire et le bien de l'humanité lui ont indiqué; pourvu qu'il fasse descendre des hauteurs de la science des maximes générales, des préceptes, des axiomes enfin, susceptibles d'être avantageusement appliqués aux diverses branches des arts proprement dits, et qui en économisant les peines, les travaux et les sueurs de ceux qui s'y livrent, augmentent aussi et la masse et le bénéfice des produits.

SECTION PREMIÈRE.

AGRICULTURE.

Bien que nous ayons beaucoup à nous féliciter des progrès incontestables que la culture des terres en France a subis, depuis environ quarante ans, progrès qu'elle ne doit absolument qu'à l'appui améliorateur que lui ont prêté les sciences naturelles; il faut avouer que les départements du Midi n'ont malheureusement pas encore profité d'une manière évidente du bénéfice du développement de l'agriculture, tandis que ceux du Nord, jouissant depuis long-temps de la prospérité nouvelle de leur sol, qu'ils doivent uniquement aux nouveaux procédés de culture qu'ils ont acceptés avec empressement quand la science les leur offrait, voient incessamment leur bien-être s'augmenter et leurs richesses se multiplier.

Notre département, parmi les moins avancés dans la voie de régénération, n'a point ou n'a presque pas encore participé aux bienfaits d'une agriculture plus éclairée. A part quelques riches et grands propriétaires qui n'ont tenté que de timides essais et des expériences irrégulières sur des terrains très-circons crits, et dont pourtant ils ne se sont nullement mal trouvés, les autres habitants de la *Provence*, ne se doutant seulement pas qu'il existe au monde des moyens aisés, faciles et point coûteux de quintupler le produit de leurs terres, continuent à suivre encore, comme l'ont fait leurs aïeux, l'ornière fatigante d'une ingrate et stupide routine.

Cet état de choses ne peut être durable. La civilisation du

dix-neuvième siècle qui respire l'égalité, le progrès, et dont le plus ferme appui est une agriculture florissante, ira au devant de l'incurie des cultivateurs des provinces méridionales, par l'établissement de fermes-modèles, de fermes-expérimentales dont les succès annuels en tout genre de culture dessilleront leurs yeux, et les arracheront à ces habitudes traditionnelles qui les attachent si fort encore à leurs procédés gothiques et défectueux. Enfin il ne restera plus, pour porter l'agriculture à son plus haut degré de perfection, qu'à faire aimer cet art à ceux qui le cultivent : et à cet égard il suffira de les faire jouir, au milieu d'une paix solide et honorable, de la considération qui leur est due en raison de leurs services, et d'empêcher surtout qu'ils ne redeviennent plus l'objet des dédains, des mépris des classes privilégiées qui les ont tenus jadis sous le joug infâme de la glèbe féodale.

M. FERRAT (1), dont les études sérieuses ont toujours été dirigées vers l'application des sciences aux arts et notamment à l'agriculture et aux besoins de la vie auxquels elle répond, vous a lu un mémoire éminemment intéressant sur les moyens à opposer aux ravages qu'exercent annuellement sur les oliviers et leurs fruits, les nombreux insectes qui de temps immémorial ont établi leur résidence sur ces arbres. Ce mémoire, fruit de savantes et longues recherches, et dont la lecture a été écoutée avec la plus grande attention et le plus vif intérêt, renferme une esquisse rapide, mais lucide des divers résultats auxquels sont arrivés les travaux antérieurs des naturalistes et des agronomes qui ont attaché leurs méditations à un pareil sujet.

L'auteur divise ce mémoire en deux parties capitales où tous les matériaux ont été clairement distribués. Dans la première, après avoir classé les insectes qui se nourrissent sur les oliviers et leurs fruits; en ceux qui n'attaquent que l'arbre sans toucher aux olives; en ceux qui nuisent également

(1) M. Ferrat, pharmacien-chimiste, membre résidant de la société des sciences, etc., de Toulon, membre honoraire de la société grand-ducale de minéralogie d'Iéna, correspondant de la société de médecine de Horn, associé de la société royale des beaux-arts et de littérature de Gand.

aux oliviers et aux olives ; et enfin en ceux qui dévorent leurs fruits tout en respectant l'arbre ; il fait l'énumération entomologique de chaque insecte en le rattachant à une de ces trois classes , et , en ayant soin d'indiquer les phénomènes principaux qu'ils déterminent sur les arbres dont ils font leur pâture , la manière dont ils se nourrissent , et le mécanisme physiologique en vertu duquel l'olivier souffre et dépérit.

Dans la seconde partie , l'auteur range la série nombreuse des moyens jusqu'à présent proposés , et il fait sentir au fur et à mesure qu'il les passe en revue, leur impuissance, leur inefficacité , l'impossibilité de leur emploi , et quelques fois leur absurdité. Cette revue exacte autant que judicieuse met à découvert les vastes connaissances en histoire naturelle de votre collègue et ne laisserait peut-être rien à désirer s'il s'était un peu plus longuement étendu sur cette observation antique et moderne tout à la fois, et que tous les jours chacun peut faire : C'est que les oliviers qui sont placés le long des routes et qui sont journellement exposés à être recouverts de la poussière que les vents soulèvent et agitent , et dont ils sont , la plupart du temps , saupoudrés , ne sont jamais ou presque jamais atteints ou dévorés par les insectes ; d'où on a naturellement et rationnellement conclu que ces animaux pernicioeux n'aimaient pas à établir le champ de leurs ravages sur des oliviers dont les branches et les feuilles se trouvaient blanchies et salies par une terre pulvérulente qui devait ou les contrarier dans leur nourriture , ou les étouffer par l'occlusion de leurs stygmates respiratoires.

Cette observation est constante , générale , et les anciens Grecs, les Romains eux-mêmes , avaient fait la remarque que la récolte des oliviers , rangés sur le bord des routes , était beaucoup moins chanceuse et moins incertaine que celle des oliviers disséminés au loin dans les terres. Personne aujourd'hui ne l'ignore ; le propriétaire comme le cultivateur la connaissent ; les voyageurs qui parcourent les nombreuses routes des huit départements où les oliviers sont cultivés , ont eu souvent occasion de le faire ; et cependant rien n'a été inféré d'un fait aussi général , aussi avéré. M. FERRAT , mieux que tout autre , aurait sans doute pu partir de cette

connaissance pour faire ou provoquer des expériences et fixer sur ce point l'incertitude des agronomes.

M. FERRAT n'a pas arrêté là le cours de ses observations ; frappé du rapport qui existe entre les animaux faibles, malingres, malsains, habituellement exposés aux vers intestinaux et aux insectes parasites ; et les arbres qu'une constitution peu robuste, une vie peu active, une débilité originelle, rendaient plus sujets à être travaillés par les vers et les insectes appropriés à leur nature, il a été amené à penser que les oliviers avaient d'autant moins à redouter les attaques meurtrières des insectes qu'ils étaient plus forts, plus vigoureux et plus riches en sève ; et arrivant à une conclusion, votre collègue ajoute : « S'il est vrai que l'arbre robuste, gaillard, souffre moins des insectes que celui dont la végétation est chétive, le remède est trouvé : choisir le terrain et l'exposition les plus favorables ; multiplier les labours ; ne point être chiche des engrais qui conviennent aux oliviers ; enfin bien connaître cette partie de l'agriculture qui s'occupe de ces arbres. »

Si le fait observé par M. FERRAT était aussi général qu'il le pense, le remède qu'il propose, quoique très souvent impraticable, serait assurément bon à employer ; mais il n'est pas absolument juste d'avancer que les oliviers malingres, chétifs, sont seuls exposés à l'appétit des insectes dévorateurs.

Dans toute la partie *est* de la Provence (*Grasse, Vence, Antibes, Cannes* et les pays adjacens) il est au contraire de notoriété publique qu'il n'y a guère que les oliviers robustes, puissans, dont les racines plongent dans un terrain gras, bien exposé, et dont les branches sont belles de végétation, qui soient fréquemment rongés par un ver qui semble épier le moment où les sommités et les poussees des oliviers donnent les plus belles espérances pour se livrer à sa dangereuse voracité. Car, pendant plus de vingt ans, dans les contrées ci-dessus mentionnées on a vu, quels qu'aient été les soins qu'on leur ait donnés, des oliviers, superbes de vigueur et capables d'une vive résistance, être annuellement dévorés de la manière la plus affligeante, et n'être enfin totalement à l'abri de la dent insatiable de l'insecte dévastateur

qu'après avoir été amaigris , soit par un mal qui le travaillait depuis si long-temps , soit parce que le sol qui les soutenait était devenu moins végétal et moins fertile.

Poursuivant le cours de ses méditations , il ajoute que si jamais on parvient à découvrir des moyens certains de détruire les insectes , ils doivent être généraux , d'une application facile et peu dispendieuse ; car on sent tout de suite que ne réunissant pas cette triple qualité , ils n'arriveraient qu'à des résultats isolés qui ne remédieraient que très-imparfaitement au fléau contre lequel ils auraient été dirigés.

L'auteur conclut de ces considérations que si jusqu'à présent les moyens de destruction proposés par les agronomes naturalistes ont été vains , sans heureux effets , c'est parce qu'ils ont tous été plus ou moins dépourvus de ce triple avantage.

Ainsi jusqu'à présent les élucubrations des personnes qui ont voué un intérêt tout particulier à la culture des oliviers , n'ont conduit qu'à déplorer l'incertitude et plus souvent l'inutilité des remèdes sur lesquels on avait cru devoir établir quelque espérance d'efficacité. « Cependant , dit l'auteur , « depuis long-temps mes réflexions se sont portées sur un sujet « aussi intéressant , et une idée m'a vivement frappé. Les insectes à l'état d'œufs , de larve , de nymphe et de papillon , « sont la proie d'une infinité d'autres insectes , et surtout « d'une grande quantité d'oiseaux appelés *insectivores*. Sous « cette dénomination se rangent en Europe , soit voyageurs , « soit sédentaires , quelques draines , des grives , des merles , « des pie-grièches , des rolliers , des gobe-mouches , des traquets , des bergeronnettes , des pipits et enfin la grande « et intéressante famille des sylvies.

« Cette profusion d'oiseaux , tous destinés à se nourrir « d'insectes , et par conséquent à nous en débarrasser , est « constamment poursuivie par une foule de chasseurs ; et non « seulement le fusil , mais surtout les filets et les pièges de « toute sorte , en détruisent un nombre si grand , qu'il est « à présumer que bientôt il ne s'en trouvera plus. Aussi les « fauvettes , les bergeronnettes , les bouscarles , les rouges-gorges et tant d'autres , ne font plus entendre leur doux

« chant d'amour. Les rossignols même ne deviennént-ils pas
 « excessivement rares? tant la fureur, j'ai presque dit la rage
 « de la chasse , tend à détruire ces oiseaux innocens et si
 « nécessaires. »

Ce passage aussi bien écrit que sagement pensé , conduit naturellement son auteur à faire sentir l'importance de la propagation des oisillons insectivores , puisque eux seuls se nourrissent presque exclusivement des insectes en général , et en particulier de ceux qui assiègent nos oliviers , et qu'ils pourraient les débarrasser tout-à-fait de ces animaux dange-reux ; tandis que d'un autre côté on devrait plus que jamais prendre à tâche de livrer une guerre à outrance aux moineaux , aux perdrix , aux cailles et aux granivores. L'auteur va plus loin ; dans sa sollicitude pour un arbre si précieux , il se demande s'il ne serait pas opportun de provoquer des autorités gouvernementales et administratives des mesures plus rigoureuses , dans l'usage , quoique déjà restreint , du droit de chasse au fusil ; et pour obtenir enfin une défense absolue de chasser aux filets et aux pièges qui , chaque année , détruisent immensément d'insectivores.

Comme l'auteur , je pense que ce serait là un des moyens les plus efficaces pour atteindre et anéantir un fléau qui , en frappant de maladie les oliviers de toute une contrée , ravit , durant longues années , aux propriétaires et aux cultivateurs , des espérances sur lesquelles seules souvent ils basent leur existence , leur bonheur et leur avenir. Mais en supposant qu'il fût possible aux autorités d'encourager la chasse aux granivores et de formuler une sévère défense de tuer les insectivores , n'importe par quels instrumens , les habitans de la campagne trouveraient toujours le moyen de se soustraire à la rigueur de cette prohibition tant que ces derniers oiseaux flatteront le palais sensuel et du citadin et de l'homme des champs.

Quoiqu'il en soit , le mémoire de M. FERRAT est riche de faits , d'observations et de connaissances en histoire naturelle. Des aperçus ingénieux s'y découvrent de temps en temps , et des réflexions nouvelles autant que sages y sont exprimées constamment avec cette simplicité , cette clarté ,

et cette élégance qui sont l'apanage d'un écrivain judicieux.

M. JACQUINET (1), un de vos membres les plus laborieux, a présenté à la société un *Aperçu sur le Noir animal résidu des raffineries de sucre*, considéré comme engrais. L'intérêt qu'il porte à la prospérité de l'agriculture, et les connaissances étendues en physique et chimie qu'il possède, portent naturellement ses méditations sur tout ce qui peut être susceptible d'améliorer, de féconder les terres et d'en augmenter le produit. Aussi, affligé du peu d'empressement que les cultivateurs de notre département mettent à adopter les moyens de bonification du sol qu'ils travaillent avec tant de peine et souvent avec si peu d'avantages, il a réuni dans son aperçu, tous les argumens qui peuvent inspirer le désir de tenter des essais sur l'agent chimique dont il propose l'emploi pour le fumage des terres.

Après avoir fait l'historique concis du *noir animal* obtenu par la calcination des os en vases clos et après avoir mentionné les divers usages auxquels on l'a soumis dans les arts, il annonce que depuis 1822, cette substance chimique que jusque-là on avait rejetée comme n'étant propre à nul emploi avantageux, fut introduite dans l'agriculture, à titre d'engrais, par M. Payen, et que les essais auxquels on le soumit amenèrent à un si heureux résultat que bientôt son usage se répandit dans plusieurs départemens parmi lesquels on peut citer ceux de *Maine-et-Loire*, de la *Loire-Inférieure* et de la *Vendée*.

M. JACQUINET, partant de ces données, en propose l'application aux propriétaires du *Var*, persuadé que le noir animal est un des moyens les plus fertilisans que l'agriculture possède aujourd'hui. « Cet engrais, dit-il, a l'avantage d'imprimer une activité extraordinaire aux premiers développemens des plantes, qu'il soustrait ainsi aux attaques des insectes qui souvent en dévorent les semis. Il n'a pas comme les fumiers ordinaires l'inconvénient de dégager des

(1) M. Jacquinet, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, pharmacien-chimiste, membre résidant de la société des sciences, etc. de Toulon, membre correspondant de la société royale de médecine de Marseille.

« gaz nuisibles à la végétation , ni de propager , dans les
 « champs , les semences de plantes étrangères , ni les mala-
 « dies qui affectent les graines , telles que la carie , le char-
 « bon et la rouille.

« Un autre avantage qui résulte de l'usage de cet engrais
 « est la couleur foncée que le noir animal communique au
 « sol , ce qui le rend plus propre à absorber et décomposer
 « les rayons du soleil , et diminue d'autant la chaleur
 « occasionnée par la réflexion des rayons solaires pendant
 « les fortes chaleurs de l'été : de plus la terre , s'échauffant
 « davantage , peut perdre pendant la nuit , par le rayonne-
 « ment une grande quantité de son calorique , sans que sa
 « surface se refroidisse autant qu'un autre terrain placé dans
 « les mêmes circonstances. »

Voilà certes des raisons déduites de faits , d'expériences
 incontestables contre lesquelles on ne peut rien opposer ,
 jointes à des raisons physiquement théoriques que la pratique
 doit également sanctionner. Leur évidence devrait , ce semble ,
 encourager nos agriculteurs à essayer un engrais qu'il leur
 serait facile de se procurer dans les raffineries de *Marseille* ,
 et qui pourrait remplacer très-avantageusement le fumier
 ordinaire dont les matières premières deviennent de plus en
 plus rares tous les jours.

En terminant cette analyse , nous n'omettons pas d'avouer
 que , comme tous les écrits qui sortent de la plume de votre
 collègue , ce mémoire est rédigé avec précision et clarté , et
 que les pensées qui le composent sont aussi saines que phi-
 lanthropiques.

M. BAUDEILLARD (1), un des membres correspondans de la
 société , vous a fait hommage d'un exemplaire de son mé-
 moire sur le déboisement des montagnes , et sur les moyens
 d'en arrêter les progrès , d'opérer le repeuplement des par-
 ties qui en sont susceptibles , et que chacun de nous a con-
 sulté avec autant de fruit que d'intérêt.

Frappé , comme tous ceux qui s'occupent de cette partie
 de l'agronomie , des effets funestes qui suivent le déboise-

(1) M. Baudcillard , membre de plusieurs sociétés savantes.

ment des montagnes , il a cherché et trouvé les moyens de les atténuer aujourd'hui et de les éviter à l'avenir. Quand on pense que la stérilité des montagnes , que l'entraînement de la terre végétale , que la diminution et souvent le tarissement des eaux de sources , que l'augmentation des eaux superficielles , origine immédiate des torrens et des avalanches qui bouleversent les terrains inférieurs et les couvrent de débris amoncelés , et qui , se renouvelant chaque année , changent bientôt en déserts sauvages , les vallées populeuses et florissantes ; quand on songe , dis-je , que toutes ces calamités désastreuses peuvent être le résultat inévitable de cette avide ignorance qui pousse les propriétaires à porter une coignée destructrice au milieu de leurs belles et vieilles forêts , pour en recueillir un bénéfice temporaire et qui doit être si préjudiciable aux générations futures , on s'étonne que nos législateurs et le bon sens public ne mettent pas définitivement un terme à la coupe radicale de nos bois de montagne.

Non loin d'ici , un exemple frappant s'offre à nous. Qu'on projette ses regards au nord de Toulon , sur cette chaîne de montagnes dont la nudité , la sécheresse et la stérilité offensent , de leur aspect terne , grisâtre et sans vie , nos yeux , qui , durant toute l'année , ne devraient y rencontrer que la verdure , et les mouvemens ondulatoires d'une végétation gigantesque , vivace. Aujourd'hui , grâce aux déboisemens successifs que nos imprévoyans ancêtres ont impolitiquement exercés sur la crête et les flancs de ces monts , l'œil n'y aperçoit plus ces arbres de haute futaie du pied desquels des ruisseaux abondans devaient annuellement apporter la fertilité et la richesse dans nos champs.

Des exemples pareils ne sont malheureusement point rares en Provence , dans le Dauphiné , au pied des Alpes et des Pyrénées. On doit donc de la reconnaissance aux agronomes qui consacrent leurs études et leur temps à la recherche des moyens capables d'arrêter une pareille dégradation. La société , de son côté , en doit beaucoup au travail de M. BAUDEILLARD qui a prouvé qu'on pouvait être à la fois habile et judicieux observateur , écrivain élégant et correct.

DEUXIÈME SECTION.

CHIMIE ET PHYSIQUE.

En considérant l'imposante élévation à laquelle la chimie et la physique sont en ces temps montées, on serait porté à croire que là des bornes infranchissables lui sont posées, et qu'à partir de ce jour ces deux sciences de faits sont absolument accomplies. Cependant l'esprit de réflexion se persuade aisément que chacune de leurs parties est susceptible de plus d'exactitude, de plus de précision, et que l'immense variété des corps qui composent leur domaine est capable d'être étudiée sous des aspects nouveaux et d'offrir surtout des caractères inaperçus plus propres à justifier ou à modifier les fondemens de ces sciences. Nul ne doute que les méthodes à l'aide desquelles on les acquiert ne puissent souffrir des changemens qui joindraient à une économie de temps, plus de clarté, plus de compréhension : et d'ailleurs quel que soit le degré de perfection auquel elles sont aujourd'hui parvenues, il est facile d'imaginer encore une perfection supérieure, et c'est à quoi tendent les efforts souvent heureux de ces hommes qu'émeut l'amour des sciences naturelles.

M. JACQUINET, messieurs, persuadé de cette dernière proposition, c'est-à-dire qu'il est possible d'apporter dans l'étude des sciences plus de clarté, de précision, pour les rendre plus saisissables à l'intelligence de ceux qui veulent s'y livrer, a cru, dans un travail où la justesse des définitions s'allie toujours à la propriété des termes, devoir introduire une nouvelle division, qui paraît en effet classer philosophiquement et d'une manière plus universelle tous les corps connus de la nature.

Après avoir tracé l'exposition des diverses généralités qui précèdent ordinairement un cours de chimie, et dans laquelle les notions élémentaires de cette science sont présentées aussi lucides que logiques, il émet l'opinion que l'ensemble des corps qui nous entourent doit être partagé en corps *homogènes* et en corps *hétérogènes*. « Tous les corps, dit-il, « étant composés de parties, il n'existe, philosophiquement

« parlant , aucun corps simple , et la classification la plus
 « rationnelle consiste à les diviser en corps *homogènes* et en
 « corps *hétérogènes*. Les corps homogènes sont ceux dont les
 « parties intégrantes sont toutes de même nature ; comme le
 « *soufre*, le *fer* ; les corps hétérogènes sont ceux dont les par-
 « ties intégrantes sont composées elles-mêmes d'autres par-
 « ties constituantes qui sont de nature différente ; comme le
 « *laiton* , résultant de l'alliage du cuivre et du zinc. Les
 « premiers , c'est-à-dire , les corps homogènes étaient connus
 « des anciens sous le nom d'éléments , mais ils n'en admet-
 « taient que quatre , savoir : l'*air* , l'*eau* , la *terre* et le *feu*.
 « Il est bien démontré aujourd'hui que ces corps sont des
 « composés de molécules hétérogènes , tandis que l'on compte
 « un bien plus grand nombre de corps homogènes ou éléments. »

Cette manière de voir , plus large et plus essentiellement basée sur le véritable état des choses , amène naturellement M. JACQUINET à repousser l'ancienne dénomination de corps impondérables à laquelle il substitue , à plus juste titre , celle de *fluides incoërcibles* ; partant du même principe , il divise les corps homogènes en deux classes , dont la première ne comprend absolument qu'un seul corps qui est l'*oxygène* , et la seconde renferme tous les corps oxidables , c'est-à-dire , ceux qui sont susceptibles de se combiner à l'*oxygène*.

L'auteur poursuit ainsi le développement des idées générales qu'il doit placer en tête d'un cours de chimie. Tantôt il éclaire , tantôt il modifie les notions déjà connues , et il amène enfin son travail jusqu'aux acides dont il fait connaître la nature , les caractères et les diverses propriétés.

Ce travail décèle dans son auteur une connaissance vaste et approfondie d'une science qui lui est familière , et à laquelle on est persuadé qu'il ne peut qu'ajouter.

M. JACQUINET ne s'est pas contenté de modifier la classification ordinaire de la chimie , pour en faciliter l'étude. Appréhendant , en médecin , tout le danger qu'il y a à confondre , en thérapeutique , un médicament avec un autre , quand celui-ci a des propriétés énergiques et une action violente ; et sachant d'ailleurs combien il est facile de faire confu-

sion entre le *Cyanure de potassium* et la *Cyanure de potassium ferrugineux*, et d'entraîner par-là à des dangers terribles ceux à qui on les administrerait ; il a tenté de trouver des réactifs qui pussent faire distinguer parfaitement l'une de l'autre ces deux substances chimiques ; il y est parvenu et il vous a offert le résultat de ses recherches dans une note qu'il vous a lue sur un réactif chimique propre à faire différencier le cyanure de potassium ferrugineux, du cyanure pur.

Depuis long-temps ne pouvant compter sur l'identité toujours semblable de l'acide hydrocyanique dont l'action ne peut être sûrement calculée, les médecins praticiens ont été sagement conduits à substituer à cet acide le cyanure de potassium, dissous dans une quantité déterminée d'eau distillée ; ce qui permet d'avoir toujours à sa disposition un médicament identique et dont on peut, à son gré, augmenter ou diminuer l'intensité. Mais il n'en est pas de même du cyanure de potassium ferrugineux que quelquefois on est entraîné à employer à la place de celui-ci dans l'espérance d'en obtenir le même effet ; ce qui ne peut pas être cependant, attendu que le cyanure de potassium ferrugineux, quoique dissous dans l'eau, ne fournit point suffisamment d'acide hydrocyanique de l'action duquel les médecins attendent la modification curative.

Quoique ces deux substances chimiques, à l'état solide et cristallisé, ne puissent pas être confondues ensemble, il est vrai néanmoins de dire qu'on ne peut les distinguer l'une de l'autre lorsqu'elles sont pulvérisées ou dissoutes dans une eau distillée. Les réactifs que les chimistes ont jusqu'à présent employé à cet égard ne conduisent pas toujours à une solution satisfaisante ; car on éprouve souvent encore de l'embarras pour fixer la substance que l'on cherche à déterminer. Votre collègue, à la suite de beaucoup d'essais est parvenu à trouver le réactif à l'aide duquel il ne sera plus difficile de déterminer l'espèce de sel que l'on désire obtenir.

Ce réactif, c'est le *deuto-chlorure de mercure* (sublimé corrosif.) Après avoir décrit comment ce réactif se comporte pendant et après sa combinaison avec les sels en question, l'auteur termine ainsi son mémoire : « Par le secours de ce

« réactif il sera extrêmement facile de reconnaître ensuite la
 « nature du sel qu'on a à sa disposition , puisqu'il suffira de
 « verser quelques gouttes d'une dissolution de sublimé corrosif
 « dans une solution de cyanure de potassium , laquelle ne
 « sera pas troublée par le sel mercurique si le cyanure est
 « pur ; tandis que s'il est ferrugineux il se-formera dans la
 « liqueur un précipité qui ne tardera pas à devenir bleu par
 « le contact de l'air. L'on pourra par ce moyen reconnaître
 « quel est celui de ces deux sels qu'il convient le mieux
 « d'employer dans la pratique médicale , l'un étant beau-
 « coup plus énergique que l'autre.»

Ainsi donc voilà encore un perfectionnement ; ce perfectionnement chimique est dû à votre collègue dont le savoir étendu promet à la science qu'il professe , avec succès et distinction , des progrès , et à vous de la gloire et de l'honneur.

TROISIÈME SECTION.

CHIRURGIE ET MÉDECINE.

Quelle que soit la perfection que les chirurgiens aient apportée dans l'art des opérations , on conçoit qu'il est encore des méthodes et des procédés opératoires susceptibles de plus de précision , d'exactitude et de simplicité. Tous les jours , ceux des médecins qui s'adonnent d'une manière plus spéciale à la pratique de la chirurgie , sentent le besoin que le génie de l'expérience et de l'invention , vienne rendre et moins difficiles et moins chanceuses certaines manières d'opérer , dont l'exécution n'offre pas toujours toute la sécurité que l'on pourrait désirer ; car dans l'art chirurgical , plus que dans tout autre , on compte peu d'opérations qui , pratiquées même par une main exercée , mettent tout-à-fait à l'abri de tout danger celui qui en est l'objet

Aussi , le docteur TAXIL (1), partant de réflexions de nature

(1) M. Taxil , docteur en médecine de la faculté de Paris , médecin du dispensaire de Toulon , membre résidant de la société des sciences , etc. de la même ville , membre correspondant de la société royale de médecine de Marseille , de celle de statistique de cette ville , et de la société d'émulation chirurgicale de Montpellier.

pareille, a attaché ses méditations au perfectionnement d'une opération, qui, quoique simple et toute innocente en apparence peut, dans certains cas, entraîner quelques suites fâcheuses pour l'individu que l'on opère, et de pénibles désagréments pour l'opérateur lui-même. Cette opération, c'est la *section du filet*, sujet du mémoire qu'il vous a présenté et que vous avez accueilli avec intérêt.

Passant en revue tous les inconvéniens majeurs qui peuvent résulter de cette petite opération, dont le nombre est plus grand qu'on ne saurait se l'imaginer de prime abord, les discutant les uns après les autres, et les rattachant à divers temps de l'opération, il arrive à la description du procédé opératoire qu'il a lui-même inventé, et que je décrirais ici si les bornes de ce travail et les dispositions de l'auditoire qui m'écoute me le permettaient.

Je me bornerai donc à déclarer que ce nouveau procédé se présente appuyé sur trois avantages. D'abord le nombre des instrumens est réduit à un seul; ensuite, par ce procédé, on paraît toujours éviter la lésion des artères qui sillonnent la face inférieure de la langue; enfin le manuel de cette petite opération ne peut effrayer ni le patient, ni la personne qui le contient, et offre au médecin beaucoup plus de facilité et de simplicité.

Cependant nous ne pensons pas avec M. TAXIL que tous les inconvéniens qu'il croit découvrir dans le procédé opératoire généralement suivi soient et aussi nombreux et aussi réels; et à cet égard, chaque praticien pourrait s'inscrire en faux contre ces allégations. Du reste, la rédaction de ce mémoire prouve dans son auteur un mérite littéraire fort distingué sous plusieurs rapports, et promet à la société, dont il est membre, des espérances que notre collègue ne manquera pas de justifier.

Plus tard, ce même collègue vous a lu un travail sur le moyen d'employer plusieurs fois la charpie et les pièces d'appareil dont on a déjà usé pour le pansement des plaies aiguës et chroniques.

Ce sujet qui, aux yeux de ceux qui sont étrangers tout-à-

fait à l'art chirurgical, peut paraître de médiocre importance, ne laisse pas d'en avoir beaucoup au milieu de certaines circonstances impérieuses. Dans les temps de guerre, une bataille est donnée; elle a été sanglante, meurtrière, et les blessés atteints de larges plaies sont nombreux; cependant toute la charpie dont on pouvait disposer a été consommée, et il est impossible de s'en procurer de fraîche et de nouvelle, et pourtant il en faut absolument. De quel avantage ne sera donc pas le moyen à l'aide duquel on pourra employer de nouveau une charpie qui aurait déjà servi? Un combat naval a eu lieu; une grande partie de l'équipage, frappée de profondes blessures, est jetée sur des cadres d'hôpital. Il est indispensable au soulagement, à la guérison des malades que l'on ait sous la main de la charpie abondante, pure, d'une très grande propreté; et néanmoins celle du bord a été détériorée, moisie par l'action d'une humidité malsaine. Dans cet état elle ne peut être employée sans danger pour les blessés. Quelle action de grâce ne rendra-t-on pas au procédé heureux par lequel on pourra rendre à l'état de propreté, dans des conditions de salubrité, une quantité de charpie, dont la détérioration ne lui aurait pas permis d'être réemployée sans risques et sans périls.

Ce moyen, ce procédé qui existait, mais dont l'imperfection le rendait inapplicable, M. TAXIL l'a modifié d'une manière si avantageuse que dorénavant sa mise en usage ne peut offrir aucune difficulté. Ce moyen, c'est le lessivage; et la façon dont on doit y procéder est aussi simple que claire et aisée. Quand cette opération est bien exécutée, on conçoit que la charpie, quelque sale qu'elle ait été, quelque imprégnée de matières purulentes qu'elle se soit montrée, peut encore être très-propre à servir derechef dans les pansemens des plaies récentes et dans les ulcères chroniques. Quant à la charpie entâchée et chargée de corps résineux, comme le styrax, le baume d'arcéus, etc. qui pourraient résister à l'action du lessivage, l'auteur y a remédié par un moyen de son invention que des essais comparatifs ont pleinement sanctionné.

Toutefois la charpie qui aurait préalablement servi aux

pansements des maladies pestilentiellles ou épidémiques, telles que la pourriture d'hôpital, les bubons de la peste, ceux qui se rattachent à la maladie syphilitique, etc. Il y aurait assurément plus que de l'imprudence à oser s'en resservir, même après la lixiviation la plus soignée, la plus parfaite.

Quoiqu'il en soit, ce second mémoire dans la rédaction duquel l'auteur fait preuve de réflexions, de connaissances chirurgicales que beaucoup de médecins croient devoir négliger, nous est une garantie qu'il est peu de branches de l'art de guérir, sur lesquelles le docteur TAXIL n'ait dirigé ses études médicales.

La chirurgie n'est pas le seul champ au milieu duquel ce même collègue ait moissonné avec fruit; son attention s'est également arrêtée sur l'action des médicamens comme moyens modificateurs. Jaloux d'acquérir, d'amasser, mais aussi empressé à faire connaître le résultat de ses recherches, il vous a encore lu un travail intitulé : *Remarques sur la Belladone*, substance fréquemment employée dans diverses maladies et dont le mode d'action est encore un sujet de controverse parmi les médecins.

Les considérations thérapeutiques et physiologiques auxquelles il s'est livré à l'occasion de l'emploi de cet agent médicamenteux sur une femme cruellement atteinte d'un ulcère cancéreux à l'utérus, appartiennent toutes à une saine physiologie. L'observation qui ne s'exerce pas sous l'empire d'un système exclusif démontre, tous les jours, à la judiciaire du médecin praticien, que la substance dont il est ici question possède une double action, selon qu'elle est appliquée immédiatement sur la partie malade, ou qu'elle est ingérée dans l'estomac. Dans le premier cas, son action est, il n'y a pas de doute, purement et simplement locale, et elle s'opère directement sur les névrites de l'organe affecté, sans l'intermédiaire du centre cérébro-spinal. Au contraire dans le second cas, son action modificatrice n'a pu être obtenue qu'à l'aide de l'intervention de ce centre nerveux. L'action sédative par exemple de l'extrait de *Belladone* sur la coqueluche et les toux opiniâtres, prouve ce second mode d'agir; tandis que la sédation de ce même remède sur les déman-

geaisons inextinguibles de quelques maladies cutanées prouve le premier.

Ainsi, dans le cas cité, la femme au cancer utérin, dont les douleurs atroces s'amendaient, comme par enchantement, sous l'influence de l'extrait de *belladone*, appliquée sur l'organe affecté, proclame bien haut son action sédative toute locale.

Ce mémoire du docteur TAXIL a été encore pour lui une occasion dont il a su tirer un habile parti pour développer une série d'idées fort judicieuses sur l'appel que l'homme de l'art est obligé de faire à des médicaments palliatifs, lorsque témoin journalier d'un spectacle de souffrances continuelles, les agens curatifs ont complètement échoué. Heureux encore le médecin, quand allégeant de cruelles douleurs par une favorable palliation, le malade est doucement conduit au tombeau.

Sous le modeste titre de *Note*, un autre mémoire chirurgical vous a encore été lu par le docteur TAXIL. Le sujet qu'il y traite peut paraître n'offrir qu'un médiocre intérêt ; mais quelques minutes de réflexions suffisent pour lui faire rendre toute l'importance naturelle qu'il comporte.

Note sur la dermite circonscrite, vulgairement nommée COR. Tel est le titre du nouveau travail de votre collègue, qui, à mes yeux est un véritable traité complet, mais concis et condensé, d'une affection sur laquelle les études des médecins ne se sont jamais arrêtées que d'une manière très-superficielle. Considérée comme tout-à-fait indigne d'occuper leurs sérieuses méditations, elle a dû tomber, par cela même, dans le domaine du charlatanisme. Cependant elle mérite toute l'attention des hommes de l'art, parce que rien ne doit être dédaigné de ce qui touche au bien-être général de l'humanité.

Dans ce travail, l'auteur, guidé par des idées de saine physiologie, cherche, après avoir exposé l'anatomie actuelle de l'enveloppe cutanée, à dévoiler la nature réelle de la *Dermite-Cor*, et il parvient à rattacher fort judicieusement cette *dermite* au grand principe générateur de la plupart des maladies, l'irritation. Il explique, avec clarté et avec les dé-

veloppemens néanmoins convenables , l'action par laquelle l'affection dermique s'opère , les effets qui s'en suivent et la formation anormale de la partie la plus compacte de la *dermite-cor* , ordinairement appelée *Duillon* ; ce qui , dans son ensemble , constitue une théorie en tout point admissible.

Les idées médicales de notre collègue s'enchaînent fort naturellement les unes aux autres : les principes qu'il établit sont très justes et fondés sur l'observation et sur une biologie toute rationnelle. Il serait à désirer que le procédé opératoire qu'il propose , quoique lent et délicat , pût conduire à la curation radicale d'un mal qui ne laisse pas d'être singulièrement insupportable quelquefois , et dont on ne peut avoir une vraie notion qu'après l'avoir soi-même éprouvée.

Les vues physiologiques dont l'auteur a déduit la nature irritative de la *dermite-cor* , ne sont pas nouvelles dans l'esprit de beaucoup de médecins , cependant tout fait croire qu'elles n'ont jamais été soumises au jugement du public médical par la voie de l'impression et que , sous ce rapport , le mérite de la nouveauté en revient tout entier à l'auteur.

Quant à la partie littéraire de l'ouvrage du docteur TAXIL , elle est ce que sont habituellement ses productions , c'est-à-dire digne d'approbation. Son style est simple , naturel et correct ; son expression est propre ; ses réflexions sont logiques et ses pensées toujours judicieuses et non communes.

M. MARTINENQ (1), messieurs , aujourd'hui votre collègue , vous a offert un exemplaire de la thèse remarquable qu'il a présentée et soutenue devant la faculté de Montpellier. Les pensées profondes dont elle fourmille , les propositions hardies , quelquefois trop hasardées qui arrêtent l'attention à chaque pas , et même les principes qui pèchent par une trop grande généralisation , recommandent ce travail à la méditation de tous les médecins.

Cependant l'érudition vaste et judicieuse que l'on y découvre , les vérités importantes qui s'y montrent et le mérite

(1) M. MARTINENQ , docteur-médecin , membre résidant de la société des sciences , etc. de Toulon , chirurgien de 1^{re} classe de la marine , chevalier de la légion-d'honneur , etc.

réel, peu commun, d'un style toujours clair, toujours précis; toujours sagement sentencieux, ne doivent pas m'interdire l'émission de toute ma pensée relativement au principe dominateur qui plane sur toutes les parties de ce travail auquel, il est de toute justice d'assigner un rang distingué dans la littérature scientifique et médicale.

Votre collègue a résumé l'idée mère, l'idée génératrice de de son ouvrage en cette universelle et absolue propositions *Tout est matière dans la portion d'univers que nous connaissons*. Si cette proposition, monstrueuse superfétation de la philosophie du dix-huitième siècle, pouvait être aussi vraie qu'elle est fondamentalement fausse, les destinées futures, extra-vitales des hommes ne seraient pour eux qu'un affreux sujet de découragement.

Tout un système de psychologie profondément matérialiste est habilement développé dans ce travail. Les facultés intellectuelles qui, jusqu'à présent, n'avaient pu supporter d'autre explication que celle que l'on obtient de l'intervention d'un être essentiellement immatériel, sont pour ainsi dire, contraintes à se plier à la théorie de votre collègue. Ainsi la *pensée* qui, aux yeux de la masse des hommes pensans, prouve l'ame humaine comme l'étendue est la mesure nécessaire de la matière, n'est plus qu'une modification électrique survenue dans le cerveau. Ainsi la *volonté*, ce phénomène d'intelligence, véritable écueil des matérialistes passés, n'est encore pour M. MARTINENQ qu'un résultat immédiat d'une suite d'actions et modifications moléculaires du centre nerveux. Tout cela est d'un matérialisme aussi radical que l'on puisse connaître, et son auteur, à la science de qui on doit d'ailleurs rendre un juste hommage, s'est placé dans les premiers rangs des fauteurs de ces idées.

Eh! faut-il donc un grand effort de raisonnement? faut-il invoquer le secours des sciences humaines pour pouvoir se prouver à soi-même que tout n'est pas *matière dans ce qui nous environne*? Non, assurément non; la main sur cette *force intérieure*, que nous appelons conscience, interrogeons-nous de bonne foi, après nous être dégagés de toute préoccupation étrangère, et une voix instinctive, une voi-

solennelle , une voix prophétique enfin , vous dira , avec un accent persuasif , irrésistible , que la nature humaine , la nature animale , est dominée par un principe indivisible , impérissable , intelligent , qui n'a rien de commun avec la matière , dans quelque état qu'on la considère , et qui ne s'est associée à elle que pour lui imprimer des facultés et des propriétés sans lesquelles les êtres animés seraient sans cesse confondus avec cette même matière , inerte , brute , au niveau de laquelle il ne sera jamais possible de les rabaisser.

Ainsi tomberaient devant le système psychologique , devant le matérialisme pur de l'auteur , les illusions les plus douces , les plus consolantes auxquelles l'homme puisse s'attacher ici-bas ! Ainsi les idées de bonheur qui devaient avoir leur réalisation par delà le tombeau , seraient violemment arrachées à sa confiante imagination ! Les belles et touchantes espérances dans un monde , un avenir meilleur , ne seraient plus que de grossières erreurs dont il faudrait bien vite purger son esprit ! Telle serait pourtant la position affreuse , tel serait le désenchantement de l'être humain , si cette psychologie physiologique pouvait jamais prédominer ; mais non , nous ne la croyons pas susceptible de s'établir comme croyance ni chez le savant , ni parmi le vulgaire.

Toutéfois nous avouerons avec plaisir que le docteur MARTINENQ a déployé dans le détail de son ouvrage , une richesse immense de connaissances scientifiques ; que la physique , la chimie , l'anatomie , la biologie , la zoologie , la botanique , la métaphysique et toutes les branches en un mot des sciences naturelles ont été tour à tour et très-heureusement évoquées pour les faire servir au soutien de ses idées théoriques , lesquelles , comme on vient de le voir , reposent entièrement sur les modifications que l'électricité provoque sur l'organisme ; et qu'enfin ce travail , qui n'est que le commencement d'un ouvrage beaucoup plus étendu , sera toujours fructueusement consulté par tous ceux qui s'occuperont de cette matière.

Ici , messieurs , s'offrirait l'occasion de vous parler du dernier ouvrage que M. TAXIL a soumis à votre jugement , traitant

de l'homologie de deux appareils d'organes sur la confrontation, l'assimilation desquels les auteurs ne se sont pas encore expliqués. Les aperçus ingénieux, les idées nouvelles et les rapprochemens heureux qu'il y a signalés, donneraient lieu à une analyse, qui, quoique nécessairement incomplète, ne pourrait qu'intéresser; mais ce travail n'étant que le commencement d'un ouvrage plus longuement détaillé, et que probablement l'auteur livrera plus tard à la publicité, je m'abstiendrai d'en rendre compte, me bornant seulement à observer que votre collègue s'est montré dans cet écrit, ce qu'ailleurs il a toujours été, habile écrivain, penseur original et anatomiste distingué.

Rentrant en quelque sorte dans une de ses spécialités, M. FERRAT, non content d'enrichir, de loin à loin votre société de mémoires originaux, a abordé le champ de la traduction, et il a reproduit en français plusieurs chapitres d'un ouvrage italien sur la vertu des médicamens. Cet ouvrage italien généralement estimé par les médecins transalpins, n'a point encore été introduit dans la littérature médicale française; et cependant les aperçus naturels et vrais, les considérations élevées qui s'y rencontrent, les rapprochemens et les comparaisons dont la justesse frappe l'esprit, qui s'y découvrent; les questions d'un ordre supérieur que l'auteur y traite; et enfin la science et la saine érudition habilement disséminées dans chaque chapitre, rendent cet ouvrage précieux pour les bibliothèques des médecins français. Et, bien que ce traité ait vieilli sous quelques rapports et que par suite des progrès récents de la science de guérir, ce qui était vérité, lors de sa publication, soit revenu erreur aujourd'hui, il est certain que votre collègue, M. FERRAT, n'en rendrait pas moins un service signalé à la bibliographie et à la thérapeutique en France, si, surmontant les répugnances naturelles de sa trop grande modestie, il se décidait à livrer au public un livre dont il aura bientôt achevé l'entière traduction; car on doit le répéter avec plaisir, la pensée de l'original a été rendue avec une netteté, une fidélité peu communes; point de tour de phrase embarrassé, point d'i-

galicisme nulle part; tandis que partout on rencontre correction, pureté et reproduction exacte des idées de l'auteur.

QUATRIÈME SECTION.

ARCHÉOLOGIE.

L'archéologie, cette science de la culture de laquelle la chronologie, la géographie, l'histoire et les arts ont retiré d'immenses avantages et dont on peut se promettre encore tous les jours de beaux résultats, est encore universellement ignorée en Provence; et, à part quelques hommes studieux dont le goût instinctif leur a servi de guide dans l'étude des monumens anciens, étude à laquelle ils ne se livrent que par simple curiosité, tous les autres ne possèdent que des connaissances superficielles en *antiques*. Et pourtant le sol de nos contrées est si riche en vieux monumens enfouis, que des fouilles, quelque temps continuées, qu'une exploration un peu éclairée, ne manqueraient sûrement pas d'évoquer au jour des restes précieux de ces édifices magnifiques que les Romains, anciens dominateurs de ce pays, avaient çà et là élevés, comme tout autant de hautes preuves de la simplicité, de la pureté et de la noblesse de leur goût architectural.

On conçoit donc que c'est avec plaisir que je me vois appelé à vous donner une idée de la notice archéologique que les MM. Bosc, frères (1), ont présenté à la société sur le monument antique découvert par eux dans la commune de *Saint-Zacharie*, département du *Var*.

Ce monument, d'origine romaine, consistant en un autel antique de 85 centimètres de hauteur, 45 de largeur et 35 d'épaisseur, a été trouvé l'année dernière, au milieu des décombres d'un autel de l'ancienne chapelle, connue sous le nom de Notre-Dame de Nazareth, et à l'ancienne cons-

(1) MM. Bosc frères, naturalistes, membres correspondans de la société des sciences, etc. de Toulon, membres correspondans de la société académique de Marseille, de celle de statistique de la même ville, etc.

truction duquel il a été employé comme pierre ordinaire. L'inscription qu'il porte sur une de ses faces paraît annoncer que cet autel avait été consacré au dieu Mars , par un certain *Sextus , Julius , Firminus* , en accomplissement d'un vœu antérieur. Les auteurs judicieux de cette notice l'ont ensuite la remarque que la pierre dont on a construit l'autel est absolument de la même nature que celle dont toute la montagne est formée ; ce qui les conduit à conclure qu'elle a été prise , taillée et gravée sur les lieux mêmes.

Les découvertes récentes des MM. Bosc ne se bornent pas là ; ils ont également trouvé , le même jour , à *St-Zacharie* , à côté de la tête d'un squelette , deux vases dont l'argile cuite et la forme peuvent être comparées à celles des vases dits *toupins* , et dans lesquels probablement les parens , les amis du mort avaient religieusement déposé les larmes que les regrets , la douleur et peut-être le désespoir avaient fait couler.

Ce mémoire , à la rédaction duquel l'art et le vain désir de briller n'ont point concouru , est terminé par une description succincte de plusieurs meules romaines trouvées à *Auriol* (Var) , formant un jeu de pierres de moulins et construites en lave , que nos deux modestes savans croient avoir été extraite des volcans éteints d'Ollioules , près Toulon. La disposition de ces meules , semblables à celles des meules à moudre que l'on remarque et que j'ai moi-même vues au milieu des ruines de *Pompeï* , est d'une simplicité extrême. L'une des deux meules est disposée en cône creux , et l'autre en cône plein ; de sorte que la première recevant la seconde , le blé est aisément , mais incomplètement trituré par le mouvement circulaire que l'on imprime au cône contenu dans le cône contenant. Ainsi , les arts mécaniques dans la construction des moulins , n'étaient pas plus avancés , sous les Romains , dans la Gaule narbonnaise , qu'ils ne l'étaient au fond de l'Italie , non loin de la riche et brillante Parténopée.

DEUXIÈME CLASSE.

BELLES-LETTRES.

S'il est vrai que , dans tous les temps , la littérature proprement dite n'ait pu avoir d'autre objet que de représenter l'homme au vif ; s'il est vrai que , semblable au miroir fidèle , elle doit refléter les propensions morales , les goûts généraux des peuples chez lequel on la considère ; s'il est vrai qu'elle ait toujours été la peinture exacte des mœurs , des habitudes , des usages de ces mêmes peuples ; s'il est vrai en un mot que la littérature , comme l'a dit un écrivain célèbre , doive être toujours l'expression de la société , on est forcé d'avouer que la littérature actuelle a manqué complètement à sa destination , et qu'elle a cessé d'être , depuis quelque temps , la réelle représentation des mœurs privées et générales de la société d'aujourd'hui. Abandonnant la route naturelle autant que raisonnable qui conduit à la peinture des réalités ; dédaignant l'observation journalière de l'homme tel qu'il est , et tel qu'il doit être aux yeux de chacun , elle a voulu se frayer de nouvelles routes au travers d'un monde idéal , au sein d'un monde imaginaire , et elle n'a décrit que des êtres fictifs , qui ne représentent rien que le désordre d'une pensée exaltée , que le délire d'un besoin désordonné de créer du *nouveau* : car nous sommes arrivés au temps où , cherchant à stimuler un public blasé sur tous les genres littéraires , les écrivains ne fomentent , ne conservent plus guère d'autre goût que l'amour aveugle de la nouveauté quelle quelle soit ; goût pervers et dépravé , qui calomnie le passé , corrompt le présent , et , méconnaissant tous les principes du beau et du bon , laisse à peine l'espérance de l'avenir.

Aussi , dans leurs monstrueuses compositions , ce ne sont plus de douces et agréables sensations qu'ils cherchent à susciter dans l'esprit des lecteurs ; ce ne sont plus de molles et

suaves éinotions qu'ils veulent faire vibrer dans leur cœur ; ce sont des commotions terribles dont ils s'efforcent de troubler le cerveau ; ce sont des ébranlemens galvaniques qu'ils dirigent au cœur, et qu'ils veulent torturer, broyer, stupéfier par des tableaux où l'invraisemblance des situations horribles ne sauraient le disputer qu'à l'absurdité des sentimens innaturels.

Deux voies paraissaient ouvertes à l'esprit humain considéré de son point de vue littéraire ; l'une , qui était toute tracée , n'aboutissait qu'à la reproduction perpétuelle sans cesse renouvelée des beaux types antiques qu'on ne se lassera jamais d'admirer , parce qu'ils offrent le cachet de la belle nature ; et l'autre , dirigée dans un sens opposé , largement ouverte aux génies de toute espèce , était téméraire , dédaigneuse de tout ce qui est connu ; mais sagement inventrice. En suivant ces deux routes , avec un talent mûr et hardi , on pouvait assurément trouver au bout de la carrière de belles palmes et une gloire pure.

Mais ils ont eu garde de les tenter les écrivains de l'époque ; poussés par le désir effréné de faire du nouveau à quelque prix que ce fût , méconnaissant cette vérité que tous les penseurs de l'Europe ont hautement et dans tous les temps professée , que la littérature , quel que soit son genre , ne peut émouvoir , ne peut toucher qu'autant que son langage est celui de la vérité , de la nature , de la vraie philosophie , qu'autant que ses tableaux nous offrent le véritable aspect des passions humaines , en nous rendant sensibles , les horreurs du vice , attrayantes , les beautés de la vertu ; les écrivains , dis-je , de l'époque actuelle ont cru qu'en se traçant de nouvelles directions , qu'en s'écartant des sentiers depuis longs siècles battus , il leur serait donné de créer une littérature infiniment supérieure à celle qui depuis quinze ans , est devenue l'objet permanent de leurs diatribes , de leurs déclamations par cela seul peut-être qu'ils n'ont pu grandir jusqu'à sa majestueuse élévation.

Aussi , qu'est-il résulté de cette manière de voir ? c'est que chaque écrivain , se croyant appelé , par l'inspiration de son génie , à ouvrir une nouvelle carrière à la science des lettres

a dû modestement créer un genre , fonder une école , organiser une secte , et s'établir en état de conflit belligérant , avec les écrivains qui apportaient les mêmes prétentions sur la scène ; c'est que une véritable anarchie littéraire , où chacun exaltant son genre au détriment de celui des autres , est venue prendre la place de cet ordre unitaire que l'élite des grandes célébrités passées , avait sagement et judicieusement posé.

Toutefois du sein de ce cahos , deux genres prépondérans , absolus , audacieux , éminemment faux , semblent avoir surgi au dessus de toute la foule . Ces deux littératures dont les superfétations de la presse offrent chaque jour un exemple de plus , sont clairement dessinées , parfaitement tranchées . La première que j'appellerai volontiers *Littérature fantastique* , déploya la bannière qui la caractérisait quelques années avant l'autre . Persuadés que pour frapper l'attention du public lecteur , il fallait violemment exciter les passions humaines , les sectaires de ce genre volcanique rembrunirent effroyablement les couleurs des tableaux qu'ils peignaient , et dépassèrent audacieusement , dans les scènes qu'ils décrivaient , toutes les limites du raisonnable et du vrai .

Quel est l'homme aujourd'hui qui , par distraction , par goût , ou par état , suivant pas à pas dans ses lectures , la marche lugubre et fantasmagorique des créations journalières de nouvelle secte n'a pas été repoussé par des peintures où l'exaltation des pensées , l'exagération du coloris font violence au naturel , et où enfin des caractères ridiculement forcés , sans modèle dans le monde des réalités , s'entrechoquent , se rudoient , à chaque instant , avec des situations invraisemblables , outrées , dans lesquelles l'homme ne s'est jamais trouvé .

Ainsi le genre *fantastique* qu'au grand mépris des règles consacrées par Aristote , Quintilien , Boileau et La Harpe , nous avons vu s'établir en maître dans le drame , l'épique ; dans le roman , la peinture , comme enfin dans tous les jeux d'esprit , paraît avoir sérieusement inscrit sur son oriflamme littéraire : *Peindre les faux mouvemens de l'ame , outrer*

sans cesse les émotions du cœur, prêter à l'homme des actions que ne comporte point son organisation, violer à tout instant les lois morales qui le régissent, combiner en un mot des idées dont la hideuse horreur brise, déchire le cœur et le frappe de maladie. Tels sont les caractères généraux et constans auxquels il est facile de reconnaître la littérature fantastique.

A côté de cette école, une autre s'élève avec autant d'audace et non moins de présomption, et à laquelle on pourrait donner, avec quelque justesse, le nom de littérature *adultéraine*, parce que les productions sur lesquelles elle s'appuie ne renferment guère que la peinture, cent fois ressassée, de l'adultère, de ses jouissances, de ses tribulations, de ses ruses, de ses perfidies et de ses conséquences, qui presque toujours sont maladroitement faussées. S'il fallait croire aux scènes déclamatoires mille fois reproduites dans les ouvrages dont nous inondent les soutiens de ce genre, la société d'aujourd'hui fourmillerait de ces femmes qui, au grand mépris de la morale publique, rejetant les avis d'une conscience, sans cesse vigilante conseillère du bien, n'écoulant qu'une passion que l'on dépeint toujours insurmontable, se livreraient sans pudeur et sans crainte, à de coupables voluptés, à des entraînemens qu'ils disent incoercibles, et dont les moindres effets seraient d'attirer dans les familles, des dissensions, des haines aussi souvent que des bassesses réciproques et une honte méritée.

Il est vrai néanmoins que les résultats de la violation des lois conjugales peuvent, au sein des ménages, conduire à une pareille perturbation.

Mais que le crime de l'adultère se consomme avec autant de nudité, autant d'impudence, autant de bassesse; que cette plaie sociale soit aussi largement répandue, aussi fréquente qu'ils le proclament; que le mari surtout, indignement trahi, vilipendé par une épouse infidèle, se laisse emporter par un juste courroux, et la frappe d'un coup mortel; que la femme adultère, surprise au milieu de la dissolution d'une vie voluptueuse, mette elle-même fin à une existence criminelle, désespérée qu'elle est de ne pas pouvoir

poursuivre plus long-temps le cours de ses désordres, plutôt qu'elle n'est repentante de ses erreurs volontaires; qu'enfin une telle peinture de l'adultère et de la fin qu'on lui prête soit à cet égard l'expression exacte, avérée, consciencieuse, de ce que l'on observe habituellement dans la société du temps actuel, c'est ce qui est matériellement invraisemblable, matériellement inexact, matériellement faux, mensonger. Où donc l'observation a-t-elle appris que la vengeance maritale a porté si loin ses terribles effets? La chronique domestique ne dit-elle pas au contraire tous les jours, que, dans pareil cas, la résignation est la vertu vulgaire des époux trompés? Hé! ne savons-nous pas aussi que le monde n'a pas encore offert le sublime exemple d'une femme adultère que la honte ou le remord aurait poussé à diriger contre elle-même le fer vengeur de son immoralité?

Ainsi cette littérature *adultéraine*, s'attachant à reproduire jusqu'à satiété, un désordre social qui existe, mais que l'on a monstrueusement exagéré, a transformé en vice général un vice privé, individuel, qui, loin d'afficher avec effronterie, avec impudence, aux yeux du public, le spectacle de sa dépravation, se cache bien au contraire dans un isolement en quelque sorte pudique, et dont la découverte, n'entraîne surtout aucune des conséquences tragiques qu'elle y attache habituellement. Ainsi le mensonge est dans cette littérature, comme l'exagération, l'invraisemblance sont flagrants dans la littérature *fantastique*. Sœurs jumelles d'un même travers d'esprit, issues avec efforts d'une passion ambitieuse, effrénée, de produire du *nouveau*, elles sont en un mot ce que leur tâche originelle voulait qu'elles fussent, fausses de style, fausses de pensées, fausses de sentiment, fausses de morale.

Parmi les mémoires littéraires, messieurs, qui vous ont été présentés pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, nul n'a revêtu la couleur de ces deux bannières novatrices; car vos collègues profondément convaincus que, dans les arts d'imagination, le beau et le bon reposent éternellement dans les limites du naturel et du vrai, et que pour arriver à la nouveauté qui convient et qui plait, on ne

doit pas outrer les sentimens , exagérer les positions , grossir les vices , hyperboliser leurs effets et créer des monstres qui n'ont jamais eu d'analogues dans la vie sociale , vos judicieux collègues , dis-je , sont restés dans le domaine des réalités ; et tout en appelant à eux le secours des prestiges embellisseurs de l'imagination , ils se sont bornés à peindre les hommes et les choses tels qu'ils se trouvent dans la nature.

L'art de bien écrire et la littérature proprement dite n'ont plus aucun secret pour les hommes scientifiques , c'est-à-dire , ceux qui sont habituellement voués à la culture des sciences. Pressés comme le restant des hommes par le besoin instinctif des distractions , ils savent encore tourner ce besoin au profit de leur intelligence en le dirigeant vers l'étude des œuvres d'imagination et de goût.

M. JACQUINET, votre collègue , dont les travaux de science ont été l'objet d'un examen antérieur vous en offre un exemple matériel , en consacrant les instans que lui laisse la culture obligée de la chimie et de la physique , à reproduire dans la langue française , par une nouvelle traduction , l'ouvrage d'un des plus célèbres auteurs de romans qu'ait produit l'Angleterre pendant le dix-huitième siècle.

Jusqu'à ce jour l'histoire de *Tom-Jones* ou l'*Enfant trouvé* , chef-d'œuvre de FIELDING , son auteur , et que l'on considère comme le premier roman du monde , n'a été qu'imparfaitement traduit. Tous les chapitres qui servent d'introduction aux divers livres dont ce roman est composé , et qui semblent tout-à-fait détachés du corps de l'ouvrage , n'ont point encore passé dans notre langue. Or , ce sont quelques uns de ces chapitres traduits que votre collègue a soumis au jugement de la société , qui s'est empressée d'applaudir aux efforts heureux qu'il a tentés ; car on a reconnu avec plaisir que le sel et la finesse , l'esprit et la bonhomie maligne qui caractérisent chacun de ces chapitres ont été parfaitement rendus et que les tournures originales propres à l'auteur , ce qui est ordinairement l'écueil des traducteurs , avaient été reproduites avec beaucoup de bonheur. Aussi M. JACQUINET doit se déterminer à poursuivre la tâche qu'il a choisie.

M. TAXIL , dont les études variées s'étendent à la fois et toujours avec avantage sur les sciences , la littérature et les arts , vous a exposé d'une manière savante et fleurie , dans son discours de récipiendaire , son opinion sur *les associations en général , les heureux effets qu'on devrait en attendre , les obstacles qui viennent en entraver le but , et les moyens qu'on pourrait opposer avec succès à ces derniers.*

Reportant ses pensées aux époques où pour la première fois les hommes commencèrent à s'agglomérer , l'auteur , en penseur accoutumé à jauger profondément dans les matières qu'il traite , établit que les liens sociaux ont dû nécessairement découler de la débilité de l'enfance , de l'impériosité de se reproduire , de la faiblesse native du sexe , et enfin de la caducité impuissante des vieillards. Ces sources qu'il assigne à la primitive formation de la société sont naturelles autant que philosophiques. Mais en poussant plus loin ses réflexions , il fait observer qu'elles ne sont pas les seules à y avoir contribué ; car les diverses aptitudes de l'intelligence humaine convergeant toutes vers le progrès , amènent irrésistiblement à une sociabilité , soumise à une perfectibilité successive.

Une fois les hommes réunis , pour s'entr'aider dans la satisfaction des premiers besoins de la vie , le plus simple raisonnement les conduisit sans efforts à l'établissement d'associations tendantes à se prémunir contre les rigueurs d'un avenir incertain , contre les attaques imprévues d'un aride et cruel ennemi , autant que contre la malveillance intérieure.

M. TAXIL , ayant établi en principe que les associations humaines sont à l'ordre moral , ce que la réunion des forces matérielles est à l'ordre physique , d'où il résulte que plus on assemblera de lumières d'intelligence , plus on multipliera des pas rapides et sûrs vers la civilisation , s'écrie : « Jamais en France
« le goût de s'associer n'avait prévalu davantage que depuis
« que le char de la politique , lancé avec fracas dans les
« écueils des révolutions , expose les membres de la société
« commune à cette précarité d'état , inhérente aux secousses
« de ce genre. Mais un caractère prédominant de cette épo-

« que , que l'observateur des mœurs ne laissera pas échapper , c'est que presque toutes les collections d'hommes tendent vers le bonheur commun. »

Et alors , pour prouver ces propositions qui sont à tous les yeux d'une incontestable vérité , votre collègue passe successivement en revue les nombreuses sociétés que la plus sage , la plus noble philanthropie a fondées comme par enchantement au sein des grandes villes de notre beau pays. Ici , ce sont des ressources créées pour le soulagement des malheureux , des soins affectueux pour une santé qu'un travail forcé et une misère profonde ont ébranlé. Ici , la science de la statistique , à laquelle l'illustre AKÉN WAL donna une vie pleine de vigueur , a reçu des développemens excentriques ; et embrassant dans ses attributions les intérêts les plus majeurs , elle expose , dans des tableaux méthodiquement synoptiques , les forces physiques , morales et politiques dont les états sont animés et qu'ils peuvent incessamment tourner à leur profit. Là , des hommes de talent et de probité dont le cœur s'émeut avec force en présence des droits et des besoins de l'humanité , profitent de toute l'étendue de nos institutions pour combiner leurs généreux efforts , et arriver à cette précieuse émancipation intellectuelle dont tous les âges , tous les sexes , toutes les classes ont une ardente soif. Là , encore , des amis du bien public , frappés de la détresse de l'industrie manufacturière et surtout de la funeste routine dans laquelle l'ignorance et la prévention étreignent encore l'agriculture , mettent en commun et leur amour et leurs lumières , pour dévoiler aux prévenus les moyens qui rendraient à l'une la prospérité , à l'autre une double et triple production.

Cette galerie de tableaux dont je ne reproduis qu'une faible partie , constate hautement l'instinct d'association dont l'esprit français est aujourd'hui noblement agité. Cependant au milieu de l'éclat et de la brillante prospérité de ces associations , M. TAXIL a le malheur d'apercevoir des causes qui en minent sourdement l'édifice et qui l'amèneront bientôt à un état de décadence sensible , si on ne se hâte d'y apporter de prompts remèdes. Ces causes sont l'inertie , la paresse inhérentes à l'homme , un vil intérêt , un amour-

propre déplacé qui l'abusent si souvent ; enfin l'esprit de coterie et l'horrible fanatisme vers lesquels il incline naturellement.

Cette crainte de votre collègue ne paraît nullement fondée ; car toutes ces dispositions fâcheuses ont toujours existé dans l'esprit et dans le cœur de l'homme ; et pourtant elles ne les ont pas empêché de pousser leur civilisation jusqu'au degré éminent où elle est en ce temps parvenue. Pour moi , plus confiant aux belles destinées de l'humanité , ayant foi absolue en la perfectibilité de l'espèce humaine , le progrès du passé me donne l'espérance assurée du progrès de l'avenir ; et les associations loin de me paraître en état de dégradation , j'ai le bonheur de les voir marcher de plus en plus brillantes vers cette heureuse condition , objet de tous les vœux , où l'homme pourra compter en lui et autour de lui toutes les jouissances physiques et morales auxquelles sa nature imparfaite doit l'appeler.

M. TAXIL , dans sa préoccupation , se demande naturellement quels sont les remèdes les plus aptes à lutter avec avantage contre cette série de causes fâcheuses ; et il n'en voit pas de plus efficaces que l'éducation morale et l'instruction solidement et universellement répandue. Oui , sans doute , ce remède serait excellent si le mal contre lequel on veut le diriger existait en réalité. Car en effet rien ne saurait plus heureusement venir au secours des institutions en souffrance qu'un bon système d'éducation générale et professionnelle. Mais les associations ne paraissent point devoir tomber de long-temps en état de marasme ; bien au contraire l'esprit d'aggrégation d'efforts humains est plus prononcé que jamais ; et cet esprit est éminemment progressif. Qu'on jette un coup d'œil autour de soi , et l'évidence d'associations de toute nature , de tout genre , le prouvera mieux que tous les raisonnemens.

Quoiqu'il en soit , ce discours où les pensées généreuses abondent , où les sentimens de chaude philanthropie se montrent souvent , où des réflexions sagement judicieuses s'exposent à chaque instant aux regards qui le parcourent , est généralement écrit avec pureté et abandon. Son auteur s'y

est peint moralement tout entier avec une bonhomie d'imitation; car, la morale qui y est présentée, les principes qui y sont émis décèlent l'honnête homme pratique et le philosophe instruit.

Dans son discours d'installation, le docteur MARTINENQ vous a présenté quelques idées générales sur l'identité reconnue entre le fluide électrique et les fluides galvanique et magnétique, et par suite des inductions puisées dans les ouvrages des physiciens de l'époque, il est conduit à la croyance que cette identité s'étend jusqu'au calorique et à la lumière.

Jusque là tout est d'observation, tout est rationnel parce que tout est presque basé sur des faits incontestables; et quoiqu'il ne soit pas encore démontré que l'électricité, ce principe universellement disséminé, et dont la masse des corps est intimement imprégnée, soit l'agent absolu et nécessaire de toutes les actions physiques, chimiques et vitales, il est très-probable qu'elle préside, en souveraine, à la production de l'immensité des êtres répartis dans l'échelle animale, comme il paraît à peu près certain qu'elle est l'agent principal et nécessaire de la formation de tous les corps compris dans les règnes végétal et animal. Jusque là encore, les propositions de votre collègue dont la propension scientifique incline ouvertement et uniquement vers la contemplation de la matière et de ses propriétés, paraissent ne pas être sorties d'une logique observation. Mais plus hardi dans son essor et aussi audacieux que les biologistes-matérialistes, ses prédécesseurs dans la carrière de l'étude des lois qui régissent la vie, il n'hésite pas à heurter le sanctuaire psychologique qu'il n'aborde pourtant, il faut l'avouer, qu'avec des précautions oratoires où l'art et l'érudition concourent de concert à masquer, avec avec adresse, le but qu'il veut atteindre.

Ce but, messieurs, vous le connaissez déjà. La remarquable thèse dont il vous a offert un exemplaire ne vous l'a point déguisé. Un *matérialisme* radical, dur et sec a détrôné complètement le *spiritualisme* doux, consolant et facile à comprendre que jusqu'à présent l'universalité des opinions

avait , avec sa sagesse , placé dans le cerveau de l'homme , comme régulateur absolu de son intelligence ; et vous savez par l'analyse imparfaite de cette thèse , dont il n'y a qu'un instant je vous ai donné connaissance , que notre ame , pure fiction de notre fantastique imagination , n'est autre chose , d'après votre nouveau collègue , qu'un jeu atomistique de l'électricité dans la profondeur de notre masse cérébrale.

Je ne répéterai donc pas ce que j'en ai dit ailleurs. Toutefois je ferai observer, avec une indépendance médicale dont je ne redoute pas les effets , que la solution idéologique que l'auteur de ce travail cherche à obtenir dans le but qu'il s'est proposé , n'amènerait peut-être pas à la médecine pratique , à celle qui reçoit son application journalière aux lits des malades , tous les avantages qu'il croit devoir lui promettre avec une confiance qui , d'ailleurs , fait honneur à son amour pour l'humanité.

Comme œuvre littéraire , le discours du docteur MARTINENQ est réellement digne d'estime ; car d'un bout à l'autre un style simple , naturel et précis , sert à exprimer , avec persuasion et bonne foi , des pensées et des opinions , il est vrai , subversives de toute moralité intellectuelle , mais de la vérité desquelles l'auteur est néanmoins réellement convaincu.

M. RICARD , professeur de philosophie au collège de cette ville , vous a offert un morceau de littérature qu'il a intitulé : *Aperçu sur l'origine et les progrès des associations savantes.*

Cet aperçu qui n'est absolument qu'un coup d'œil historique sur l'établissement des principales sociétés savantes en Angleterre , en Allemagne et en France , est précédé de considérations fort élevées sur l'esprit moderne observé , dans son affranchissement , sous le rapport des associations savantes. Frappé de l'indépendance morale qui régnait au sein de ces associations , en opposition avec la servitude morale dont on était étroitement civillement et politiquement une fois redescendus au milieu de la société commune , M. RICARD peint , à larges traits et avec une connaissance parfaite

de son objet, la noble liberté dont chaque membre jouissait dans l'enceinte de ces réunions. « C'est là, dit-il, que loin
 « de tout préjugé d'école, et affranchis de ces chaînes
 « que les goûts, les habitudes d'une même profes-
 « sion, imposent quelquefois à l'intelligence, les amis du
 « progrès viennent déposer en commun le résultat des tra-
 « vaux qui le constatent ou qui l'assurent. Là, sans autre
 « mobile que le désir d'être utile aux hommes, le savant,
 « recherchant la science pour elle-même, peut la transmet-
 « tre sans l'enseigner. Là, les censures corrigent sans blesser
 « et les éloges ne sont jamais des flatteries. Là, enfin une
 « sorte de confraternité communique aux âmes des inspira-
 « tions puissantes. »

Ce passage, où l'art de bien écrire a reçu une heureuse application, est le portrait fidèle de l'économie intérieure des assemblées savantes, où une bienveillance réciproque, des encouragemens mutuels forment le lien intime qui unit les membres les uns aux autres.

De ces considérations M. RICARD (1) passe, par une transition aisée, à l'origine des sociétés lettrées qu'il place au sein de la classique Italie. Cela est vrai si l'auteur entend seulement parler des associations savantes, dans les temps modernes, au moment de la renaissance des lettres ; mais cette assertion n'est point absolument exacte s'il est question, ici, de la fondation des premières sociétés littéraires qui parurent en Europe. Car il est positif que l'Italie n'a pas été l'heureux témoin de l'établissement de la première société savante, abstraction faite, bien entendu, des académies des anciens. C'est à la France que revient cet honneur. Charlemagne, dans son amour pour les lettres auxquelles il accorda toute sa royale protection, fonda, au milieu de son propre palais impérial, une véritable académie où la littérature et les sciences eurent de véritables représentans. Dans le siècle suivant, à l'imitation du premier législateur français. Alfred, le grand, roi

(1) M. Ricard, ancien élève de l'Ecole normale, professeur de philosophie au collège de Toulon, membre résidant de la société des sciences, etc. de cette ville, correspondant de plusieurs autres sociétés littéraires.

d'Angleterre, jeta les fondemens de la fameuse académie d'Oxford ; et vers la même époque, les maures d'Espagne, si célèbres par leurs mœurs chevaleresques et leur goût pour la poésie et les lettres, établirent, comme preuve évidente de leur civilisation avancée, des académies à Grenade et à Cordoue. Enfin en 1385, la France vit naître à Toulouse, la plus ancienne académie qui subsiste aujourd'hui dans notre belle patrie. Tandis que les académies *del Cimento* et *della Crusca* de Florence, les plus anciennes et les plus renommées de toutes celles d'Italie, ne parurent que long-temps après.

N'enlevons pas à la France le mérite d'un établissement modèle ou nouveau ; et gardons-nous de favoriser cette déloyale et bien évidente disposition qu'ont les étrangers à ravir à notre libre et noble pays la gloire d'avoir le premier offert au monde connu l'invention d'une découverte précieuse, ou la conception nouvelle d'une institution heureuse et brillante.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen de l'écrit de votre nouveau collègue ; l'analyse ne rendrait que faiblement l'essence de son contenu ; il faudrait le citer presque en entier. Je dois donc me berner à faire la remarque que l'auteur, dont la saine et vaste érudition se montre à découvert à chaque ligne, paraît avoir étudié d'une manière spéciale, la naissance, les progrès et les conséquences heureuses des associations lettrées ; et que la touche pleine de nerf et de profondeur avec laquelle ces pages ont été tracées, l'abondance et l'harmonie qui caractérisent le style de M. RICARD, doivent faire vivement regretter à la société qu'il n'ait pas consacré quelques heures de plus à agrandir le cadre, peu étendu, dans lequel il a resserré son aperçu ; car en lui on se plaît à reconnaître cet ensemble de qualités nécessaires à la composition méthodique et complète d'une histoire des sociétés savantes.

M. Alphonse DENIS (1), votre président, vous a lu un

(1) M. Alphonse Denis, maire de la ville d'Hyères, membre du conseil-général du département du Var, auteur de plusieurs ouvrages estimés, président de la société des sciences, etc. de Toulon, membre

morceau de littérature , fort remarquable de style et de pensée , sur Lord Byron , considéré comme *métaphysicien*.

J'ai lieu , ici , de regretter beaucoup que votre collègue n'ait pu enrichir les archives de la société de ce travail où des considérations de haute littérature philosophique sont exposées avec cette élégance , cette harmonie , et cette élévation naturellement propre à la manière d'écrire de M. Alphonse DENIS.

Réduit aux seuls souvenirs , nécessairement imparfaits , que laisse une lecture rapide faite en public par l'auteur , je me garderai donc d'essayer l'analyse d'une œuvre qui , pour être bien jugée , mériterait d'être profondément méditée. Toutefois j'oserai avouer que si les idées de M. DENIS sont en général grandes , brillantes et énergiques , il en est dont la justesse et la vérité peuvent et doivent être contestées ; surtout celles appelées à soutenir cette erreur que tous ou presque tous les écrivains qui forment aujourd'hui l'élite de nos plus grands auteurs , ne sont que des imitateurs de l'illustre poète anglais. Chateaubriand , Charles Nodier , Victor Hugo , etc. etc. étaient déjà hommes de génie , écrivains originaux , bien avant que Lord Byron eût révélé au monde littéraire toute la puissance , l'éclat et la grandeur de son talent poétique.

Ce morceau de littérature ne paraît pas , par sa nature , avoir été conçu d'une manière isolée ; il doit sans doute se rattacher à un travail d'ensemble plus étendu. Le public , qui connaît déjà les productions de l'auteur , et dans lesquelles il aime à rencontrer , outre les vérités graves , philosophiques qui y abondent , les piquantes étrangetés , les spirituelles originalités et les opinions par fois singulièrement paradoxales qui paraissent naturelles à la trempe de son esprit , le public , dis-je , lirait , avec intérêt et plaisir , les nouvelles idées de M. Alphonse DENIS , s'il se décidait à les livrer à l'impression.

correspondant de la société Asiatique de Paris , de celle d'industrie , etc. de la même ville , et membre de l'académie de Marseille.

Depuis la reconnaissance des lettres, il n'est pas de champ quelque vaste qu'il soit, que la littérature générale n'ait parcouru avec plus ou moins de succès. Les esprits diversement entraînés, à dater de cette époque, se sont comme partagés, selon leurs impulsions naturelles, selon leurs inclinations organiques, les innombrables sources vers lesquelles leur goût dominant les dirigeait presque à leur insu, et où ils puisèrent, à larges traits, les sujets de compositions dont ils enrichirent les sciences littéraires.

Un seul genre de littérature a été univisuellement négligé : c'est celui qui a pour objet spécial, exclusif, l'observation et la peinture des *mœurs locales*.

Que l'on veuille bien remarquer ici que je ne veux point parler des mœurs générales ; car tout le monde sait qu'en Angleterre et en France elles ont trouvé des peintres habiles et ingénieux, et à la tête desquels chacun, dans sa pensée, place naturellement Addisson, Pope, Sterne, Fielding, de l'autre côte de la Manche ; et chez-nous, Montaigne, La Bruyère, Sainte-Foix, Dulaure, Mercier et Jouy ; mais ils n'ont décrit que des mœurs publiques, des mœurs en un mot de toute une nation ; et ils ne sont nullement entrés dans le détail des diverses particularités, des habitudes naturelles ou acquises, des coutumes anciennes ou nouvelles, des usages contraires ou avantageux à l'homme, des préjugés religieux, politiques ou hygiéniques, enfin des ridicules et des goûts dominans, propres à une petite agglomération d'individus, à une ville, à une province prise à part.

Ainsi point, ou peu d'auteurs jusqu'aujourd'hui se sont occupés de l'étude des *mœurs isolées*, des *mœurs individuelles* et des *mœurs de localité*.

Et cependant rien ne serait plus curieux que la peinture des *mœurs sociales*, des *mœurs domestiques* au milieu desquelles vivent encore les populations de certaines provinces qui paraissent résister opiniâtrément à la fusion générale qu'avec le temps, la civilisation, cette grande niveleuse, ne manquera pas d'opérer sur tous les points de la France. Et, pour choisir un exemple qui nous touche, pour spécialiser davantage le fait, croyez-vous que notre chère Provence de

laquelle les provençaux sont tous amans , n'offre point une mine riche et féconde à exploiter pour la *littérature locale* ?

Ainsi , l'écrivain qui descendant au sein du peuple de cette contrée, qui le verrait de près , qui se mettrait en contact avec lui, qui l'écouterait et qui l'observerait avec soin et pendant un temps suffisant, ne pourrait offrir au lecteur que des tableaux où la fraîcheur, la grâce et la gaieté s'uniraient avec art et finesse , à la morale et à la philosophie. Il atteindrait en outre un but bien plus utile à la société : car en peignant les préjugés populaires, il ne manquerait pas d'en signaler l'absurdité des causes , la grossièreté des moyens et le danger des résultats. Il dévoilerait la source des erreurs du vulgaire, qui presque toujours tiennent à l'amour du merveilleux , si propre à l'ignorance ; il en ferait ressortir toute l'invraisemblance , toute la stupidité , et tendrait , à coup sûr, par là , à effacer des intelligences grossières et incultes des superstitions qui trop souvent ont été , et sont encore très-fancstes aux esprits faibles et timorés.

La *littérature des mœurs locales* est donc tout-à-fait neuve, bien que Béranger, notre compatriote, dans ses *Soirées Provençales*, ait donné la peinture de quelques scènes de mœurs , à laquelle on se plaît à reconnaître de la vérité ; il était réservé à M. DOZOUL (1), le plus jeune de vos collègues , de sentir le premier toute l'importance de la nouveauté de ce genre , de le cultiver avec succès , et de vous faire hommage de plusieurs compositions , où les observations sur les préjugés populaires de notre pays ont été encadrées dans des tableaux qu'embellissent une fable charmante, une action artistement développée.

Le premier écrit de votre collègue porte ce titre : *les Sorciers*.

C'est une peinture simple , naïve , aisée, d'une réunion de famille, à l'occasion de la veille de Noël , où des jeunes gens et des jeunes filles , sous la surveillance de leurs pères , s'entretiennent de scènes de sorciers. Parmi les inter-

(1) M. Dozoul , commis d'administration dans la mairie, membre résidant de la société des sciences , etc. de Toulon.

locuteurs , les uns y croient ; les autres , en esprits forts , n'y croient pas. Une jeune et aimable crédule conte , en preuve de sa croyance , une bistoire dans laquelle une jeune fille se trouve enlevée par des sorciers. Quelques jours après celui où la jolie narreuse croit avoir , par son récit , convaincu son auditoire , le prétendu enlèvement de la sémillante rose n'est autre chose qu'une belle et bonne fuite de celle-ci avec son amant ; ce qui , comme il est bien aisé de le croire , tend à désabuser les esprits faibles de la famille et des autres gens du village , qui aussi ajoutaient foi à l'existence des sorciers , de l'absurde et sotte croyance en la puissance surnaturelle et malfaisante de certains êtres.

Tout cela est bien dit , bien élégamment conté ; tout est naturel ; néanmoins l'action quoique bien combinée , marche avec quelque gêne et arrive au dénouement avec une sorte d'embarras. J'ajouterai que les deux parties qui forment l'ensemble de cette production ne sont point assez naturellement liées. Du reste chemin faisant , l'auteur a groupé autour de la fable la mention adroite et bien amenée de quelques usages populaires en *Provence* qui décèlent en lui de l'observation et de la sagacité.

Le second écrit , plus étendu , plus détaillé , offre le développement d'une action plus complexe , ainsi qu'une série de positions dans lesquelles l'intérêt de sentiment s'allie avec art et habileté , à un intérêt de détails de *mœurs locales*.

Les *Revenans* , tel est le titre imposé à cette *nouvelle*. L'auteur ouvre le récit par une scène de jeunes gens allant , selon un antique usage , en quête des fruits de tout genre , produit récent des récoltes de l'année , le jour même de la *Toussaint* , et que vulgairement dans la contrée , on appelle quête pour les *amettes*. A cette action secondaire s'en joint une autre ; mais d'une plus haute importance et dans laquelle le sentiment de l'amour dont sont épris deux jeunes gens amène fort naturellement l'occasion de parler , de s'entretenir de la réalité ou de l'absurdité de l'existence des *revenans*. Les circonstances assez nombreuses de cette action principale ne s'enchaînent peut-être pas avec assez de naturel , et elles

conduisent pourtant à un dénouement qui paraît produire l'effet que l'auteur désirait obtenir ; la destruction de la croyance aux *revenans*.

Cette *nouvelle* dont le style est pur et élégant , dont les expressions sont heureusement choisies et souvent pleines de dignité , pêche , ce me semble , par une fable un peu compliquée , par une marche un peu trop lente et par une péripétie point assez naturelle. L'esprit du lecteur n'aperçoit pas clairement le motif de la conduite extraordinaire d'un personnage qui se condamne volontairement à un rôle pénible autant que honteux pour effrayer de temps en temps , sous la livrée fantasmagorique d'un *revenant* , une jeune dame qu'une vive répugnance a toujours éloigné de lui.

En somme rien n'est mieux dialogué que la conversation des personnages mis en scène , et rien n'est mieux exprimé que le sentiment qui anime le jeune Gustave. Cette composition n'est pas sans défaut ; mais aussi des qualités d'un bon écrivain se découvrent de toute part.

Depuis la dernière réforme opérée dans ses statuts , la SOCIÉTÉ a été placée sur le terrain qui lui convient naturellement , et où elle aurait dû être assise lors de sa fondation. Avant 1830 les discussions , par écrit , sur la religion et la politique , avaient été interdites à chacun de ses membres ; ces sujets qui sont aujourd'hui la thèse des conversations de tout le monde , et dont la presse remplit tous les jours les innombrables pages qui sortent de ses ateliers , leur avaient été défendus , comme chose sacrée à laquelle , eux profanes , devaient bien se garder de toucher. Aujourd'hui nos statuts , plus franchement libéraux , ont laissé à chacun de vous la faculté que s'arrogé le moindre gazetier , de traiter comme il le conçoit telle matière , tel sujet vers lequel la direction de son esprit l'entraînerait.

Grâce à cette modification des règlements de la société , M. CUREL (1) , directeur du pensionnat de la Valette , a enri-

(1) M. Curel , chef d'institution , membre résidant de la société des sciences , etc. de Toulon.

chi vos archives d'un mémoire extrêmement remarquable sur les *prolétaires*, dans lequel il a largement répandu des vues philanthropiques pleines de générosité et de noblesse.

L'auteur embrassant son sujet sur toutes ses faces, divise la nation française en quatre classes bien distinctes : la première, triste reste d'une génération qui s'en va dévorée par le temps et les révolutions, c'est l'aristocratie de la naissance; la seconde, produit de l'industrie et des événemens politiques, c'est l'aristocratie de la richesse; la troisième se compose de cette brillante jeunesse qui naquit au milieu de tous les prestiges de la grandeur et de la gloire de l'empire, et qui dans sa mûre et haute raison, méprisant également le plaisir et la mort, est capable de tout entreprendre et de tout exécuter pour obtenir de larges réformes dans le gouvernement des peuples.

La quatrième enfin, c'est LE PEUPLE; ce sont les vingt-cinq millions de prolétaires qui vivent péniblement du travail de leurs bras et sans droits politiques. Ici, votre collègue peint en main de maître, ce qu'a été et ce qu'est aujourd'hui cette quatrième et immense partie du peuple français.

Fesant ressortir ensuite les causes qui font périr les gouvernemens et les empires, il n'hésite pas à placer au nombre des plus fréquentes, la violation de leur institution primitive, qui est de procurer à la classe prolétaire la plus grande somme de prospérité possible; et de cette violation découlent des conséquences funestes qu'il met habilement en relief, et dont sont menacés les gouvernemens qui s'en rendraient coupables. Arrivant ensuite à la conclusion : « Il n'y
« a, dit-il, de stabilité et de sécurité pour un gouverne-
« ment que dans l'accomplissement consciencieux de son
« mandat qui est de travailler, sans relâche, au bien-être mo-
« ral et matériel du peuple; et cette obligation est d'autant
« plus impérieuse aujourd'hui que les lumières commencent
« à dissiper les ténèbres dans lesquelles l'ignorance et la supers-
« tition ont retenu si long-temps les diverses populations
« de l'Europe.—Or, il ajoute encore, si nous jetons un coup
« d'œil sur l'état actuel de la France, nous serons frappés
« des souffrances de la classe prolétaire, même au milieu

« d'une prospérité progressive dans l'agriculture, le commerce et l'industrie. Il est pénible, mais il est éminemment utile de montrer au grand jour la lèpre qui dévore la plus grande partie de nos concitoyens. »

Ces passages que pare un style constamment noble et élevé, renferme des vérités dont tout le monde conçoit la portée, et que les chefs des peuples devraient profondément méditer. L'auteur arrive ensuite, par une facile transition, au tableau statistique de la situation individuelle de chacun des Français à qui, par suite d'une égale répartition du revenu brut de la France, il ne revient que 43 centimes par jour, ce qui est effrayant quand on songe qu'il est de riches égoïstes qui absorbent personnellement la quotité d'un millier d'individus.

Je ne suivrai pas plus loin votre collègue dans le déroulement de son sujet et dans l'exposition savante des faits et des preuves dont il appuie ses propositions, non plus que dans le beau et affligeant tableau, tout palpitant de force et de vérité, que présente l'Europe en ce moment.

L'auteur, dans cette dernière partie, écrite à la manière de Tacite, s'est élevé à une hauteur de pensée qui imposerait silence à la critique la plus partielle; et à cet égard la tâche qu'il me reste à remplir se borne à faire remarquer que dans cette œuvre littéraire une opinion de progrès, vraiment libérale, perce de toute part, et que l'élégance, l'énergie et la noblesse qui caractérisent partout le style de M. CUREL, révèle en lui un talent consommé d'un habile et intrépide écrivain.

M. CUREL, qu'un travail aisé et d'heureuses conceptions lui font souvent mettre la plume à la main, a encore embelli une de vos séances de la lecture d'un écrit sous le titre de : *l'Avenir*, promettant des espérances qui ont été presque toutes réalisées. La nature de cet ouvrage, tout de verve et d'inspiration, se refuse absolument à une analyse détaillée, et ne permet d'en donner qu'une idée générale.

L'auteur, à son début, après avoir offert rapidement et à longs traits, la peinture poétique, animée des mœurs dures et agrestes des primitifs habitants de la *Provence*, suppose qu'au milieu d'une de ces nuits religieuses où nos sau-

vages ancêtres se réunissaient dans le bois sacré , pour écouter les oracles de leurs dieux , une voix prophétique eût fait entendre des paroles qui auraient traduit avec fidélité les perfectionnemens progressifs, physiques et moraux auxquels le sol et les hommes ont été soumis en réalité. Et là , une série d'images, de tableaux que vivifie une poésie verveuse et entraînante , sont jetés, avec abandon et enthousiasme , les uns à côté des autres, et représentant la succession du progrès qui nous a conduit à la civilisation d'aujourd'hui.

Il attaque ensuite, avec énergie et conviction , ces hommes qui , tour-à-tour prophètes de malheurs et contempteurs de leurs semblables , ne voient en eux que des êtres vicieux et malfaisans , lesquels , parvenus à leur apogée de force et de prospérité auxquelles ils n'avaient aucun droit , doivent incessamment dépérir et tomber dans l'abîme et l'anéantissement ; et cela conformément aux immuables décrets d'une prétendue fatalité qui ordonne aux grandes nations de décroître, vieillir et se dissoudre.

Pour l'auteur, dans ses espérances d'avenir pour l'homme, l'expérience des temps passés qu'on peut lui objecter , n'est rien ; car les peuples anciens , qui , après avoir brillé , comme tout autant de météores éclatans , se sont dégradés et effacés de la surface de la terre , avaient placé dans les institutions qui les régissaient , dans les mœurs au sein desquelles ils vivaient , des causes de destruction et de mort ; et ces causes , nous voyons la raison publique les faire successivement disparaître au milieu de nous. « Le temps, dit-il , « détruit, mais aussi il perfectionne ; et si d'une main il a « promené la faux sur les empires , de l'autre éclairant « l'intelligence des peuples , il a effacé les préjugés et les « abus qui avaient préparé leur chute. »

Ces craintes, ces croyances, qu'elles soient sincères ou le produit hypocrite d'un système de dénigration qu'ont adopté quelques hommes qu'offusque l'amélioration croissante de l'humanité, ne résistent point à la noble et généreuse indignation de l'auteur ; et de cette réfutation il passe naturellement à la prédiction fondée des belles destinées que l'avenir

réserve sûrement à cette même humanité. Aussi , vivement inspiré par son sujet , et intimement convaincu de la réalisation future de ses heureuses espérances , il étale avec pompe , avec majesté , le magique panorama de toutes les douceurs , de toutes les félicités publiques et privées dont cet avenir , dépouillé de son obscurité , dotera infailliblement les générations fortunées qui nous succéderont.

Ces prédictions , ce séduisant espoir que la raison fonde sur l'incessante perfectibilité humaine , chacun s'empressera de les accueillir et de les placer au nombre de ces dogmes consolans sur lesquels nous aimons tant à nous appuyer.

Votre collègue , dans cette brillante composition , où peut-être on aurait vu avec plaisir plus de développemens , où peut-être aussi des réminiscences du *Télémaque* se rencontrent un peu trop souvent , a déployé tout le charme d'un style constamment pur , entraînant et pompeux , et toujours heureusement approprié aux vues élevées et philanthropiques qu'il y a déposées.

Un dernier ouvrage de M. COREL vous a été lu , et c'est celui dans lequel l'auteur , comme sous le charme entraînant d'une féconde inspiration , s'est complu à déployer une richesse d'idées et de détail extrêmement variés. Son talent d'habile écrivain , s'abandonnant à sa pente naturelle , s'est fait , pour ainsi dire , un jeu de parcourir avec une merveilleuse facilité , tous les tons d'un style enchanteur. Ainsi il passe du grave au doux , du simple à l'élevé , du naturel au pompeux , de l'élégant à l'harmonieux , avec cette aisance , et cet abandon qui éloignent toute idée d'étude et de travail , et qui font croire que la conception éclos aussi vite que court la plume qui la révèle.

Ce travail , que de belles pensées de morale et de vertu embellissent à chaque page , porte le titre de : *les Trois Frères*. L'auteur a eu pour objet de peindre le tableau comparatif des trois directions que tend à suivre , à l'époque actuelle de notre civilisation , l'esprit de la jeunesse française riche et éclairée. Il était difficile de personnifier avec plus d'art et avec des couleurs plus attrayantes , dans les trois

jeunes gens qu'il met en scène , la triple carrière qui s'ouvre devant elle , et au bout de laquelle elle croit rencontrer le bonheur.

Cette production , qu'un style admirable , que de pures et suaves idées signalent comme un beau morceau de littérature , est pourtant déparée par un vice majeur dans le plan qui , en scindant l'attention du lecteur en affaiblit singulièrement l'intérêt. Ce défaut effacé , ce qui ne peut coûter beaucoup à l'heureuse facilité de M. CUREL , la publicité , qui l'attend , ne manquera pas de lui faire accorder toute l'estime qu'elle mérite.

Votre jeune collègue , M. DOZOU , a reçu vos encouragemens et vos suffrages dans son discours à l'occasion de son installation. Après les remerciemens qu'il a cru devoir vous adresser sur l'accueil flatteur que vous lui avez fait , il est tout de suite entré dans l'exposition de ses idées relativement à l'observation des mœurs locales au sein de son pays natal ; et pour vous donner une notion juste de sa manière simple , candide , judicieuse , d'étudier le peuple , avec son allure naturelle , ses penchans bons ou mauvais , ses superstitions innocentes ou nuisibles , je ne pourrai mieux faire que de vous citer textuellement la vraie , la naïve peinture de ce même peuple , cette immense partie d'une nation , tel qu'il se présente habituellement dans presque tous les pays. « C'est une étude
 « si intéressante que celle du peuple , dit votre collègue ; là ,
 « la nature ne vous est point cachée sous un voile hypocrite ;
 « vous pouvez la saisir telle quelle , bonne ou mauvaise ,
 « selon les idées de chacun. Là , à côté des passions les plus
 « abjectes , se rencontre la vertu la plus pure ; près de l'as-
 « tuce , une probité exemplaire , et surtout une simplesse
 « ingénue que l'ignorance fait dégénérer en crédule bonho-
 « mie. Car vous le savez , messieurs , bien que le progrès
 « des lumières soit très avancé , le peuple n'en ressent que
 » lentement les salutaires influences. Naturellement avide
 « de trouver la raison des faits qui le frappent et de con-
 « naître un impénétrable avenir , il accepte sans examen les
 « explications qu'une tradition fidèle a conservées ; il prend

« pour conclusions rigoureuses de simples probabilités , et
 « appelle le merveilleux à son secours quand les choses sont
 « hors de sa portée. De là , ces croyances erronées , plus
 « ou moins nuisibles à son bien-être : car l'erreur nuit
 « toujours. »

Ces lignes , écrites sans prétention , avec une bonne foi et une justesse d'esprit remarquables , peignent parfaitement cette classe sur laquelle la civilisation a eu encore fort peu de prise , et qui par une suite non interrompue d'une tradition constante et religieuse , a conservé intactes toutes les superstitions que l'ignorance la plus profonde , la plus absolue , avait fait germer dans l'esprit grossier des générations les plus antiques , les plus reculées.

Cette peinture , dictée par une vraie et fidèle observation , et dont il ne sera pas difficile d'apprécier tout le mérite , est suivie de l'énumération animée des préjugés superstitieux que l'on ne devrait guère rencontrer que parmi les gens inéclairés , et qui malheureusement aussi ont trouvé accès dans l'esprit faible et craintif de personnes qui , par leur position sociale et leur éducation , devraient en être tout-à-fait à l'abri. Cette énumération n'est ni crue , ni simple comme l'est ordinairement une énumération ; c'est une charmante galerie de tableaux où chaque préjugé est comme mis en action , représentée par des personnages dramatiquement groupés.

Voulez-vous en avoir une idée ? L'auteur cherche à peindre la superstition des cartes. « A-t-on , dit-il , un chagrin ,
 « un doute , une crainte , une faible espérance ? vite de cou-
 « rir chez une bonne vieille pour consulter les *tarots* prophé-
 « tiques. Et là , avec quelle anxiété on écoute ce que débite
 « la vierge sexagénaire ! Que d'efforts d'esprit pour concilier
 « son bavardage avec des circonstances antérieures , ou la
 « position du moment ! Souvent on n'y voit pas plus clair que
 « le dindon de la fable : n'importe ! Une nouvelle tentative
 « tournera mieux. »

Ainsi les superstitions tendantes à connaître les mystères de l'avenir , les apparitions fantastiques des revenans , la puissance malfaisante des sorcières , l'exercice terrible des

maléfices , la *science certaine* des exorcistes de douleurs vulgairement appelés *conjurateurs* , sont tour-à-tour passées en revue et suivies ou précédées presque toujours de réflexions sages , judicieuses et par fois savantes.

Ces croyances superstitieuses ne vivent pas seulement au milieu du peuple au sein duquel les lumières d'une bienfaisante instruction ne sont pas encore descendus. Nous connaissons tous force dames auxquelles une bonne éducation et les biens de la fortune ont souri , qui aujourd'hui même ne laissent pas d'ajouter une foi entière , inébranlable à la prédiction des cartes , à l'explication des songes qu'elles recueillent , avec crainte et avidité tout à la fois , de la bouche d'une ignorante et rusée matrone. Et d'ailleurs qui n'a pas conservé le souvenir de la célèbre mademoiselle *Lenormant* dont la prétendue science devinatoire faisait accourir autour de son trépied des crédules de tout rang , de tout esprit. Ne vit-elle pas des *titrés* de tout genre , des comtesses et des marquises , des barons et des ducs , des reines et des empereurs , grossir la foule imbécille de ses croyans ? Et enfin ce dont on doit le plus s'étonner en cela , c'est qu'on ne s'aperçut point que ce qu'il y avait de plus certain dans les oracles de la sybille , c'était l'art d'accumuler de riches trésors à son profit.

L'esprit humain apporte avec lui une disposition bien évidente vers la croyance en des puissances surnaturelles ordinairement portées à nuire aux hommes bons , et quand on essaie d'arracher par le raisonnement cette croyance , on est tout surpris de la rencontrer et si enracinée et si résistante.

Quoiqu'il en soit , cette œuvre littéraire dans laquelle la finesse et la perspicacité d'observation prouvent une aptitude marquée à l'étude des mœurs , donne des espérances que votre jeune collègue saura réaliser ; surtout quand , par des rapports plus intimes , plus fréquens avec la classe aujourd'hui encore la plus imprégnée de préjugés superstitieux , il aura pu en démêler l'origine , la filiation , le mode de transmission et les funestes résultats.

M. Edouard De Puycousin (1), à la collaboration de qui vous attachez beaucoup de prix, dans son discours de réception, a de nouveau justifié, à vos yeux, tout le talent de bon écrivain que la presse périodique vous avait déjà révélé. Tout ému encore de l'éclatante dégradation d'un poète célèbre, profondément indigné de la vile apostasie d'un homme que la France plaçait avec orgueil à la tête des plus chauds défenseurs de ses libertés nationales, douloureusement affecté de la honteuse prostitution d'un des plus beaux talens de l'époque, il vous'a peint, en littérateur éminemment probe et désintéressé, le double tableau de la chute du poète et de la mission des artistes

Juste et pourtant enthousiaste admirateur de la grande, belle et énergique poésie de celui dont le nom sera toujours un opprobre pour les lettres ; son apostasie, dont les annales littéraires n'offrent peut-être pas d'exemple, l'avait violemment agité ; et malgré le mépris le plus vif qu'elle lui avait inspiré, en parlant de lui, l'impartialité de son jugement n'en a point été altérée. « Un grand scandale, dit-il, « vient d'être donné au monde. Un homme à la verve brû-
« lante et à la foudroyante inspiration. — Né sous un ciel
« jumeau de notre ciel et dans une ville presque jumelle de
« la nôtre. — Eclat poète aux rayons du soleil de Provence
« et mûri lentement sous les brumes épaisses de la grande
« ville du nord. — Un homme aux pensées magnifiques, à
« l'ame ardente, à la parole puissante, et au crâne tout
« bouillonnant de haute poésie ; — mais en même temps dé-
« voué à tous les progrès ; — ayant chanté tour à tour le
« peuple, avec sa grande voix, et Napoléon, l'élus du pen-
« ple ; — ayant dit toutes les misères sociales en vers pal-
« pitans de colère et de vérité ; — ayant suivi, jusque sur le
« sol africain, le géant qui dépêça l'Europe de son épée, et
« là, lui ayant fait un piédestal des Pyramides ; — cet
« homme vient de faillir. »

M. Edouard de Puycousin, membre résidant de la société des sciences, etc. de Toulon, ancien rédacteur du MERCURE DE FRANCE, rédacteur de la feuille : AMOUR A TOUS, journal de la religion Saint-Simonienne.

Oui, cet homme, qu'il est difficile de dépeindre avec plus de justesse et d'ame tout à la fois que ne vient de le faire votre collègue, a failli !..... il a failli de la manière la plus avilissante, la plus digne de mépris, la plus dégoûtante. Reniant un passé qui entourait sa tête d'une auréole de gloire, l'appât de l'argent, l'avidité du lucre et l'amour des places, ont révélé tout à coup toute l'immoralité de son ame vénale. Pour de l'or, il en aura; ceux à qui il a basement vendu sa plume et sa réputation ne manqueront pas, tout en le méprisant, de lui en donner à pleines mains; mais qu'il se persuade bien que désormais son nom sera inextricablement accolé à celui d'impudeur, de prostitution, et que la poésie politique gémira de l'avoir, pendant dix belles années, si noblement inspiré.

Après avoir exhalé les sentimens pénibles qu'avaient soulevés dans son ame la lâche désertion du poète, l'auteur aborde un sujet dans le développement duquel son cœur s'épanouit, son esprit s'ouvre à des idées d'espérances et de bonheur; il s'attache à exposer en quoi consiste la mission de l'*artiste*; et tout desuite il dit, en prose poétique, harmonieuse, brillante, fleurie, imagée, ce qu'est l'*artiste*, quelles sont les nobles et saintes propensions auxquelles il obéit.

Ici, je regrette sincèrement de ne pouvoir offrir tout au long le portrait qu'il trace de l'*artiste*, ainsi que la peinture de la sublime mission qu'il est appelé à remplir. Pour moi je ne puis croire à l'existence ni actuelle ni future de l'*artiste* tel que le présente et le décrit M. DE PUYCOUSIN. Cet être sur-humain en qui sont réunies toutes les perfections que l'esprit peut concevoir, est une de ces belles et grandes idéalités qu'une imagination brillante, créatrice se plaît à produire au milieu de ses rêves de bonheur; car le vrai et pur *artiste* pour être tel, doit être à la fois grand poète, philanthrope dévoué, apôtre infatigable de tout ce qu'il y a de beau dans les conceptions humaines; prophète éloquent d'éclatantes destinées, savant concentrant en lui toute l'immensité des sciences, journaliste intrépide et profond; enfin patriote-orateur, se passionnant pour le bien public et prêt

à sacrifier à tout instant sa puissance intellectuelle , ses intérêts individuels et sa propre vie , pour l'amélioration et le bonheur des masses. Cet être , comme on le voit , n'est pas de ce monde. Tant de perfections ne peuvent se concentrer dans un seul et même homme.

M. DE PUYSOUSIN vous a encore fait connaître , dans une seconde lecture , les idées qui forment l'ensemble d'un morceau de littérature qui doit être placé en tête d'un volume de poésies que l'auteur destine au public.

Ce travail est entièrement consacré au développement et à la discussion de trois idées majeures autour desquelles les autres viennent se grouper , et qui me paraissent curieuses par leur étrangeté.

De ces trois idées l'une est paradoxale si jamais il en fût ; l'autre dénuée de fondement et de vérité , et la troisième est une grande idée d'avenir.

D'après votre collègue , bien que nous ayons de grands poètes en ce moment , nous n'avons pourtant pas encore de *poésie*. Ainsi un écrivain peut , dans le monde littéraire , acquérir le titre de grand poète , tout en étant privé de ce qui le constitue tel , c'est-à-dire la poésie ; ainsi BÉRENGER , notre chantre national ; CHATEAUBRIAND , ce beau et sublime Géréme français , et LAMARTINE , l'Ossian de cette époque , manqueraient de poésie , dans des ouvrages que chacun lit , que chacun admire et qui font la gloire du Parnasse Français. Ainsi ce ne sont que de simples prosateurs , de simples versificateurs ceux dont les œuvres littéraires offrent partout une belle imitation de la nature physique , de la nature morale ; imitation toute palpitante de vérité , de religion , de sentiment , d'ame , d'énergie , de grandeur , de générosité , de dévouement ; imitation enfin que les images les plus enchanteresses , les couleurs les plus brillantes , l'harmonie la plus suave et la pompe la plus magnifique , animent et embellissent de toute leur magie. Non , non , ces hommes privilégiés parmi les hommes , sont poètes , grands poètes et ils ne le sont que parce que une vraie , une belle , une large poésie imprègne partout leurs écrits.

La seconde idée-mère de l'œuvre de votre collègue, c'est que la société s'écroule et se désorganise d'une manière effrayante et progressive. Cette assertion peut être vraie s'il entend parler du nouveau monde littéraire que se disputent, avec effrénement, des volontés disparates, un désordre inoui, une anarchie profonde; mais elle est fausse s'il a en vue la société proprement dite, la société civile, politique. Celle-ci s'appuie et se raffermie tous les jours sur une civilisation avancée qui cette fois-ci ne faillira pas, et qui, escortée de la liberté, marche forte et puissante vers un perfectionnement certain, quelles que soient les entraves que des gouvernemens ineptes ou de mauvaise foi cherchent à lui susciter.

Attribuant la désorganisation de la société actuelle à une époque de *criticisme*, mot emprunté de la mystagogie Saint-Simonienne, l'auteur décrit la lutte établie entre *l'art* ancien et *l'art* nouveau; et cette lutte dont l'issue ne peut être douteuse, doit être bientôt une occasion de triomphe pour *l'art* nouveau. Mais ici, messieurs, j'avouerai que le mot *art*, violemment arraché à son acception propre, n'est point défini et que par conséquent on ne peut en saisir toute la portée. Le mot *art* est aujourd'hui dans toutes les bouches, et cependant nul n'a été encore capable d'en donner une idée saisissable. Les uns l'interprètent d'une manière, les autres le conçoivent d'une façon différente, d'autres enfin en disant ce qu'il est, se sont exprimés si obscurément qu'ils ont eux-mêmes besoin de nouveaux interprètes. Il paraît, en somme, que ce mot, tout de convention, peut-être mieux senti que défini.

Enfin, la troisième idée génératrice de ce travail est une idée d'avenir; mais d'un avenir de gloire, de lumières et de bonheur.

Si aujourd'hui la littérature est veuve de *poésie*, M. DE PUTCOUSIN, dans ses prévisions d'écrivain, de poète, voit dans un avenir qui ne sera pas trop éloigné, sortir des cendres des écoles *classiques et romantiques*, qui se meurent aujourd'hui, une nouvelle école *palingénésique*, au sein de laquelle apparaîtra, surgie des ruines de la vieille poésie, « une poésie nouvelle, plus large, plus riche, plus élevée,

« plus éclatante de grandeur, de rythme, de coloris, de pompe et de magnificence. » Et là, s'abandonnant aux visions apocalyptiques d'un magique avenir, il aperçoit à travers un prisme enchanteur, au moment où l'*art* dominera le monde, « les poètes écrivant des révélations et des symphonies, des prophéties et des bas-reliefs, des mosaïques et des sonates ; créant enfin une poésie, des intérieurs et des fresques, des fantaisies, des piédestaux, des vues, des évocations, des nocturnes. »

Ces dernières créations futures ne sont pas toutes compréhensibles ; mais il faut avouer que toutes ces idées sourient délicieusement aux esprits qui éprouvent en eux un vague désir d'oublier un passé qui les afflige, de quitter un présent qui ne les touche plus, pour s'élancer dans des temps avenir où l'imagination leur crée un ordre de choses, après lequel, dans leurs rêves d'amour pour le bonheur de l'humanité, ils avaient tant et si souvent soupiré.

Dans cet ouvrage, dont la troisième partie est une vraie apocalypse de littérature et de philosophie, votre collègue s'est montré écrivain distingué, quoiqu'on pût lui adresser le reproche mérité de n'avoir pas toujours évité le défaut de la monotonie. Pour résumer toute ma pensée sur le sujet et le style de ce travail, je dirai que M. DE PURCOURSIN, tout en déclarant qu'il n'existe point encore de *poésie*, même chez les grands poètes, en a lui-même laissé découler de sa plume et qu'il en a largement semé les pages que je viens d'examiner.

M. JÜLIEN (1), que la société a vu reparaître avec beaucoup de satisfaction à ses séances mensuelles, vous a donné connaissance d'un *Exposé critique* du Saint-Simonisme, extrait de son ouvrage inédit, intitulé : *Essai sur l'histoire de la philosophie*.

Ce travail, écrit avec une netteté, une précision, une lo-

(1) M. Julien, membre résidant de la société des sciences, etc. de Toulon, professeur de langues étrangères (Anglais, Italien), de philosophie, physique et de mathématiques élémentaires, de géographie, d'histoire, etc.

gique remarquables , est un examen sévère , mais consciencieux et loyal, des dogmes fondamentaux du système politique et religieux de Saint-Simon.

L'auteur, très-versé dans l'étude de ce système , ayant suivi avec soin , les évolutions successives par lesquelles le Saint-Simonisme a passé , ses diverses périodes d'accroissement , d'élévation et de décadence , trace d'abord et à larges traits , l'historique fidèle de cette philosophie , depuis sa naissance jusqu'aux temps actuels. Il expose ensuite , avec toute la bonne foi d'un juge impartial et bien éclairé , les principes philosophiques de cette secte ; il s'attache surtout aux prétendus principes religieux qui en ce moment-ci débordent et absorbent pour ainsi dire les premiers , il les saisit , en logicien habile , et les discute clairement et successivement les uns après les autres , il les presse , les repousse , les accule dans leurs derniers retranchemens.

Et là , avec une franchise de raison qui prouve la force , avec une dialectique de judiciaire qui atteste une connaissance profonde de la chose en litige , l'auteur , évoquant les souvenirs des philosophies anciennes et modernes , prouve victorieusement que le St-Simonisme , considéré comme système politique absolu , est complètement inadmissible aujourd'hui et dans les temps à venir ; qu'étudié comme système religieux , il n'a rien de nouveau , rien de grand , rien de divin ; qu'en le dépouillant des langes de l'antique *panthéisme* renouvelé par *Spinoza* , dont il s'était comme enveloppé , il était déjà battu en brèche et condamné même avant qu'il fut né ; et qu'enfin les idées religieuses des Saint-Simoniens , aujourd'hui transformés en COMPAGNONS DE LA FEMME , tout-à-fait privées de culte et des caractères qui les rendent telles , n'ayant reçu nulle sanction divine , ne pouvaient en aucune manière se coordonner en système général ; et que conséquemment et en dernière analyse , le Saint-Simonisme n'était point une religion.

Un raisonnement serré a conduit à cette rigoureuse conclusion. Toutefois il aurait été de la justice de l'auteur d'avouer que si l'ensemble du système politique de Saint-Simon est insusceptible d'une application universelle , il renferme

néanmoins de belles idées , de larges et grands principes dont l'humanité , dans ses expressions législatives et industrielles , ne manquera pas de tirer d'heureux profits.

Ce travail n'est qu'une partie d'un plus long ouvrage : il décèle dans notre collègue , M. JULIEN , non seulement des connaissances vastes , extrêmement variées sur le *Saint-Simonisme* , mais encore dans l'histoire générale des systèmes philosophiques et religieux. Sa manière d'écrire est concise , élégante , et parfois elle est aiguisée d'un trait fin et mordant ; son expression est nerveuse , toujours propre , et sa pensée ne cesse jamais d'être substantielle , vive et animée.

M. CHABRAND (1) , des œuvres musicales duquel je dois vous entretenir plus loin , n'est pas seulement artiste-musicien , il est aussi littérateur et philosophe ; et en homme habitué à réfléchir , il a étudié l'homme , ses propensions naturelles et surtout son instinct de sociabilité. Aussi , au jour de sa réception parmi vous , dans le discours qu'il vous a lu avec cette simplicité , cette onction propres à celui qui sent noblement , il vous a fait part de ses idées relativement à l'origine des associations savantes , de leur filiation entre elles , des secours réciproques qu'elles se prêtaient et des effets immédiats que l'humanité en retira.

Selon lui la philanthropie fut la voix qui appela les hommes à s'associer pour poursuivre , sans relâche , l'investigation des moyens capables de créer et de fortifier l'ordre social ; de là les sociétés d'hommes moins brutes , moins incrustés d'ignorance et de barbarie que les autres , qui se proposèrent pour but l'amélioration de l'espèce humaine ; et « alors
« dit l'auteur , ces associations philanthropiques s'occupèrent ,
« avec ardeur , à perfectionner et à appliquer aux besoins des
« hommes les découvertes précieuses qui antérieurement
« avaient été faites ; et ces réunions étaient connues sous le
« nom de *mystères* , où l'on initiait des hommes reconnus

(1) M. Chabrand , membre résidant de la société des sciences , etc. de Toulon , professeur et compositeur de musique , auteur de plusieurs ouvrages de musique.

« doués de talens et aptes à collaborer utilement avec leurs
« maîtres. »

Cette dernière assertion n'est point d'une exactitude absolue ; ces aggrégations occultes qui agissaient dans le silence et dans l'ombre , dont les œuvres étaient toutes ténébreuses, et que l'on connaissait sous l'appellation générique de *mystères*, pouvaient bien s'occuper des sciences naturelles et d'art, mais sans cesse obsédées par un sentiment d'amour de soi et de domination , elles gardaient pour elles des connaissances intellectuelles qu'elles avaient grand soin d'ensevelir dans l'enceinte obscure de leurs réunions ; d'où il suit que leur utilité pour le bien-être physique de l'humanité est loin de paraître évidente. L'objet, sinon exclusif du moins spécial, de leurs études , de leur tâche , était la théogonie ou la connaissance systématique et raisonnée de Dieu , de ses attributs, à l'initiation de laquelle tout le monde n'était pas appelé.

Itérativement , elles cultivaient un autre *art* dans lequel l'histoire nous les montre d'une grande habileté ; art infâme que l'on a toujours vu à l'usage des grands et des privilégiés de la terre , mais que la civilisation moderne tend à anéantir dans ses principes et ses applications ; cet art , c'était celui de se créer un pouvoir absolu sur le restant des hommes, sur leur intelligence et leurs biens , en abrutissant leur esprit , par l'ignorance et les superstitions dont elles les entouraient , et par les terreurs et les menaces religieuses dont elles les épouvantaient.

En poursuivant le cours de ses idées , M. CHABRAND arrive à l'émission d'une proposition qui , plus que la précédente , peut être contestée. D'après lui les assemblées mystérieuses , prenant plus tard une nouvelle forme , furent recomposées et instituées par les gouvernemens sous le nom d'*université*. Lorsque pour la première fois en Europe , un des plus grands rois des Français , Charlemagne, créa l'*université*, institution où des hommes éminens pour l'époque, professaient l'universalité des sciences alors connues, les réunions *mystérieuses* d'origine antique, avaient été détruites, soit par l'action naturelle du temps, soit par l'invasion des barbares du nord.

Or les sociétés savantes et lettrées dont l'œuvre philanthropi-

que, toute de lumière, se passe au grand jour, n'eurent jamais rien de commun avec les *mystères* théogoniques des anciens.

Quoiqu'il en soit de ces propositions, les pensées de l'écrivain respirent la bonne foi, la candeur, un véritable amour pour l'humanité; et les sentimens qu'il épanche dans son discours signalent l'honnête homme, l'homme bon et éclairé.



Vous connaissez déjà M. DE PUYCOUSIN, comme un habile prosateur; ici, il s'offre à vous comme poète, et le sujet dont il a fait choix, ainsi que le genre littéraire dans lequel il l'a développé, ont droit de vous intéresser : car le premier est dans les mœurs populaires de TOULON, et il représente une croyance et une action qui vous sont personnellement connues. Le second, se rapprochant davantage, par sa naïveté, sa simplicité, du langage ordinaire de la nature, ne peut, par cela même, que mériter votre assentiment.

Notre-Dame de la Garde : tel est le titre des vers de votre collègue.

Ballade provençale ; c'est le genre qu'il leur a imposé.

Le sujet est touchant ; il peint parfaitement une superstition religieuse encore répandue au milieu de nous, et qui peut ne pas être sans danger pour le petit être souffrant qui en est l'objet.

Un tout jeune enfant qu'une maladie cruelle a jeté dans les angoisses de la mort, n'a plus qu'un souffle de vie qui bientôt va s'échapper ; sa tendre mère, éplorée, comme le sont toutes les mères en pareil cas, quitte la couche de son fils, se met en pèlerinage et court pâle, échevelée, à pieds nus et le désordre sur sa personne, implorer le secours puissant de *Notre-Dame de la Garde*. Sa prière, pleine de confiance et de ferveur, est exaucée et le lendemain son enfant est sauvé. En mémoire de ce miracle, l'heureuse mère fait brûler un cierge devant l'autel de la *patrone des marins et*

des enfans, et dépose sur les murs de la chapelle, en signe *d'ex voto*, le hochet ciselé d'ivoire, jouet chéri du fils qui lui est rendu.

Cette fabulation n'est point imaginée; la tradition populaire de nos contrées pourrait en offrir de nombreux exemples : votre collègue a donc peint dans ses vers un fait réel; mais dont l'explication peut être assurément contestée. Cette action élégiaque ne marche pas seule dans cette ballade; autour d'elle sont groupées plusieurs peintures de croyance et de *mœurs locales* dont les deux stances suivantes pourront donner une juste idée.

Batelier dont le cable file ,
Prends garde ; la barque fragile
Va heurter un roc à fleur d'eau ;
Prends garde ; une lame bruyante
Pourrait dans cette mer béante ,
Engloutir ton frêle bateau.

Prends garde , batelier, prends garde ,
Ou recommande ton esquif
A Notre-Dame de la Garde
Qui te sauvera du rescif.

.
.
Contre les murs de son église ,
Se pressent , avec leur devise ,
Des myriades de tableaux ,
Ex VOTOS qu'au saint hermitage
Des marins sauvés du naufrage
Suspendirent près des flambeaux.

Prends garde , batelier, etc.

Voilà le faire, voilà le style du poète ; là , point de recherche dans l'expression , point de phrase à tournure prétentieuse ; là , point de poésie musquée , papillotée , alam-

biquée ; c'est du naturel , c'est du laisser-aller , c'est de la bonhomie , c'est du sentiment. Cependant il faut avouer que dans quelques strophes cet abandon est descendu jusqu'à la négligence , et que le style parfois aurait eu besoin d'être un peu plus soigné et sa pensée plus développée.

M. GARNIER , que les muses depuis long-temps comptent au nombre de leurs fervens adorateurs , et qu'une organisation native a rendu poète , vous a lu sa septième *réverie* sur les tombeaux , intitulée : *le Poète*.

Ce sujet n'est certainement pas nouveau ; le poète , cette divine idéalité , ce beau type , a été chanté de mille manières différentes selon les dispositions intellectuelles et les propensions du cœur de celui qui en a fait l'objet de ses chants ; mais il plaira toujours , quel que soit le point de vue duquel on l'examine , quelle que soit la position où on le place ; car les pensées les plus grandes , les dévouemens les plus sublimes , les émotions les plus profondes et les sentimens les plus élevés , ont toujours été le partage de celui qui paraît être ici-bas la plus belle manifestation de la divinité.

Aussi votre collègue , en traitant ce sujet , devait intéresser un auditoire tout disposé à sympathiser avec les nobles élans qui peuvent s'échapper du cœur et de l'esprit humains.

Son poète touche à la fin de sa carrière ; des douleurs , des tribulations , des amertumes , des désenchantemens , des espérances déçues , l'ont accueilli aux diverses époques de sa courte et souffreteuse vie. Assis sur un lit que le luxe n'a point élevé , au milieu d'une demeure que la pauvreté habite avec lui , agité par des pressentimens d'une fin prochaine , il reporte ses regards vers le passé , et rappelle à son esprit désillusionné les occasions faciles et nombreuses qu'il a dédaignées d'accumuler de l'or et de fixer la fortune.

Mais il aurait fallu caresser les passions et les vices des grands , étourdir de ses enivrantes flatteries les maîtres des royaumes et ramper basement au seuil de leurs palais ; mais il aurait fallu offrir une impure louange aux vils courtisans qui usent , avec humilité , le pavé des anti-chambres royales , et mendier leurs dégradans secours. Le poète ne l'a

point fait ; dans sa noble fierté , ni le fasté du trône , ni l'éclat du diadème , ni la multitude de guerriers éclatans de broderies , ni la gloire , ni le triomphe du chef victorieux , escorté des drapeaux , noirs de poudre et criblés de mitraille , pris sur l'ennemi , rien ne l'émût , rien ne l'éblouit , rien ne lui inspira le désir des honneurs , des richesses.

A la nature seule il a toujours demandé les seules joies qu'il lui fût donné de goûter ; et aujourd'hui même , au sein de sa froide couche , se complaisant encore au souvenir de cette nature qu'il a tant aimée , il s'écrie :

J'aime à voir un nuage errant comme un fantôme ,
Un ciron qui se joue , imperceptible atôme ,
Aux rayons du soleil !
La feuille voltigeant , jaunie au vent d'automne ,
La fille qui sourit , ou l'enfant qui fredonne ,
Heureux dès son réveil !

Qu'une abeille butine , en humant la rosée ,
Ou qu'un chardonneret , Amphyon de croisée ,
Chante , je suis ému.
Je découvre avec joie une humble violette
Qui cache ses appas à mon œil qui la guette
Sous un gazon touffu.

Une autre source de bonheur s'est quelquefois ouverte à lui ; et il en est décollé pour son cœur d'inouïes , de voluptueuses émotions , dont la mémoire le transporte encore , et dont on peut se faire une idée dans la strophe suivante :

Qu'une femme au teint rose , en m'effleurant à peine ,
Passe , avec le parfum de sa suave haleine ,
Je frémis de plaisir.....
Que sa robe de soie à mon oreille frôle
Au devant de ses pas mon cœur s'élance et vole
Sur l'aile du désir.

L'infortuné poète , jeté au sein d'une société qui n'était pas faite pour lui , comme un végétal exotique transplanté au milieu d'un sol impropre à sa conservation , continue , tantôt à exhaler les plaintes que l'amertume et les tristes

réalités arrachent de son cœur ; tantôt à s'abandonner aux doux rêves d'une gloire qui , pareille aux phénomènes du Mirage , fuit sans cesse devant lui. Enfin , épuisé dans ses forces morales et physiques , il retombe sur sa couche , et le lendemain , au lever de l'aurore , au moment où une lampe cesse de projeter son reflet vacillant , le poète s'éteint et avec lui ses espérances et ses douleurs.

Telle est l'intéressante fable de cette rêverie , dont il ne serait sans doute pas difficile de trouver la réalisation dans quelques uns des jeunes auteurs qu'une mort prématurée et par eux néanmoins désirée , frappa au moment où les illusions du prisme de la vie venaient des'évanouir. Cette œuvre , qui de loin à loin laisse paraître des imperfections , est partout imprégnée d'une sensibilité vive , profonde et vraie , qui se retrouve dans tous les ouvrages de votre collègue. Quant au style , il n'est pas exempt de prolixité ; mais aussi on se plaira sans doute à lui reconnaître de l'élégance , de la verve , de l'imagination , et cette convenance qui le rend approprié aux choses et aux sentimens qu'il sert à exprimer.

Vivement frappé d'un événement funeste qui retentit douloureusement dans le monde savant , profondément affligé de la mort inattendue d'un des plus célèbres médecins de l'époque , tombé sous le coup d'un misérable assassin , et que les sciences médicales déploreront sans doute comme une perte long-temps irréparable , M. MARTINENQ , écoutant les inspirations de son cœur , est descendu des hauteurs du *positivisme* scientifique qui lui est habituel , pour épancher , en langue poétique , figurée , cadencée , les regrets et la douleur que lui a causés la catastrophe déplorable de la mort de M. Delpech , professeur de l'école de Montpellier.

L'élégie que vous a lue votre collègue porte le titre de : *Plaintes du génie de l'école de Montpellier* ; et ce sont les plaintes et les lamentations de ce génie qu'il a exprimées en vers mêlés , mais en suivant toujours une égale mesure dans chaque strophe. Les plaintes qui s'exhalent dans ce morceau de poésie sont empreintes d'une sensibilité , d'une véritable douleur ; et le rang qu'il assigne dans la hiérarchie des scien-

ces au célèbre professeur, le jugement qu'il porte sur les services éminens qu'il a rendus à l'art de guérir, et l'étendue et la valeur du vide que sa mort a laissé au sein de la Faculté de médecine dont il était le plus bel ornement : Tout cela est apprécié avec justesse ; tout cela sera ratifié par la savante postérité.

Mais M. MARTINENQ, habitué à la langue sévère et précise des sciences physiques, naturellement porté à ne voir, à ne décrire que les rapports matériels des choses et des êtres, ne pouvait espérer que la langue poétique s'assouplirait, se modulerait, s'harmoniserait sous une plume qui n'a écrit jusqu'à présent que des pages austères et savantes, d'où la poésie et ses riantes fictions doivent être rigoureusement bannies.

Toutefois on doit constater avec plaisir que dans ces vers l'esprit du docteur MARTINENQ, se dépouillant de son matérialisme habituel, s'est associé avec avantage aux élans, aux émotions et à la sensibilité morale de son cœur.

L'HOMME est ainsi fait, qu'alors qu'à peine échappé de l'état de l'enfance dont il supportait avec quelque impatience et les contraintes et les sujétions, pour entrer dans une carrière où se trouvent réunis les soins du père de famille, les droits que le citoyen doit exercer, les honneurs que brigue l'ambition, les charges des agens de l'état, les fonctions des magistrats, qu'il cherche à revenir à son jeune âge, soit par la pensée, soit par ses souvenirs, dans l'impuissance où il est de renaître enfant comme il le fut. Au milieu de la gravité d'une vie publique, au sein des honneurs qu'il a poursuivis avec tant d'ardeur, entouré des richesses du luxe, des sciences et de l'industrie, il aime à quitter la position brillante qu'il occupe, objet d'envie de tout le monde, pour se reporter au milieu des jeux de son enfance, où, encore fier du triomphe, dans les luttes qu'il vient d'engager avec ses petits camarades, il raconte, tout glorieux, les exploits de la journée. Il aime à redescendre aux jours où plein d'une heureuse insouciance, d'un heureux abandon, il poursuivait, dans les prairies, par un beau soleil de printemps,

un papillon aux couleurs azurées, qu'il surprenait, avec son perfide réseau, au sein du calice des fleurs. — Il aime à recommencer encore, dans le silence de sa pensée, et les combats de la petite guerre, et les petits jeux qui plaisaient tant, et les longues promenades sur les bords du ruisseau, et les premières leçons obligées, et les pénitences infligées, et les récompenses obtenues; — il aime surtout, mais par dessus tout, à rappeler à son imagination, qui n'est jamais oublieuse de la vie enfantine, les bonnes, les douces caresses qu'il recevait sur les genoux de sa mère, les soins minutieux qu'elle prenait de sa soyeuse chevelure, et du petit chapeau mais importun, qui devait garantir sa petite figure du hâle du mois d'août; — il aime enfin à échanger, dans la retraite de son cabinet, la vie actuelle, toute de préoccupation et de soucis, contre la vie des jeunes ans, naïve, rièuse, inconsequente, turbulente même et que n'étreignaient pas encore et les convenances, et les devoirs rigoureux d'un état, et les craintes cuisantes d'un avenir qu'on ne peut fixer.

Tout cela crée un bonheur fictif au milieu duquel tous, nous nous sommes très-souvent surpris, et qu'il est si doux de goûter quoi qu'il gise tout entier dans les rêves de notre imagination.

M. ORTOLAN (1), docteur en droit, auteur de plusieurs ouvrages de droit, vous a fait hommage de deux poésies dont il a parfaitement caractérisé le genre par la nouvelle dénomination qu'il leur a, le premier, imposée. Ce mot : *Enfantine* exprime logiquement la nature, l'essence de cette espèce de composition; aussi les littérateurs ne manqueront-ils pas de l'adopter et de s'en servir pour désigner les poésies dans lesquelles on s'attache et on se borne à peindre les faits, les gestes, les goûts et les sentimens de l'enfance.

(1) M. J. L. E. Ortolan, docteur en droit, secrétaire en chef du parquet de la Cour de cassation, AUTEUR du Résumé de l'Histoire des Instituts de Justinien, du Ministère public en France, du Cours d'Histoire du Droit politique et constitutionnel en Europe, etc. membre correspondant de la société des sciences, etc. de Toulon.

La première *Enfantine* de M. ORTOLAN, est intitulée : *la Prière*. C'est une peinture heureuse de l'innocente candeur, de l'aimable naïveté, des charmantes distractions d'un tout petit enfant à qui une mère tendre, bonne, et religieuse fait répéter la prière du matin.

La seconde porte ce titre : *le Petit Mari*. Dans cette pièce de vers, l'auteur a tracé poétiquement le tableau du *jeu du mariage* auquel les jeunes garçons et les jeunes filles, encore dans les limites de l'enfance, se plaisent à jouer, avec cette ignorance, cette bonhomie, cette innocence qui font le charme du jeune âge.

J'entrerais volontiers dans le détail de ces deux *Enfantines* qu'embellit, que vivifie partout une poésie simple, douce, exquise, et où la nature, prise sur le fait est peinte dans son aimable abandon, si je ne craignais que les liens qui m'unissent à M. ORTOLAN ne fissent suspecter mes paroles justement élogieuses, et si leur apparition très-prochaine dans les Bulletins de votre société ne les faisaient tomber dans le domaine du public.

M. Frédéric d'HAYNAULD (1) vous a aussi présenté une pièce de poésie qui se rattache naturellement au genre *enfantine* par les sentimens qu'il y a si bien exprimés.

Quand j'étais enfant ; ce titre seul donne d'avance l'idée des situations et des émotions que le poète, tout préoccupé du souvenir des joies de son enfance, s'est complu à peindre. En effet, un mouvement d'impatience qu'excitent en lui les représentations de ses amis, qui cherchent à le tirer des rêveries habituelles dans lesquelles il aime à s'oublier, ouvre verveusement la série de ses heureuses réminiscences. La félicité n'est pour lui que dans cet abandon de l'âme dont les rêves le transportent au temps où, joyeux et serein, il se livrait, avec insouciance, à toutes les impressions que lui dictait son caprice enfantin ; comme aussi il retrouve la peine, et la douleur au moment où, ses rêves s'évanouissant, il est rendu aux tristes réalités.

(1) M. Frédéric d'Haynauld, chirurgien des hôpitaux militaires, membre résidant de la société des sciences, etc. de Toulon.

Cette situation d'esprit est très-bien peinte dans les vers suivans :

Oh ! vous vous trompez bien ! quand seulement une heure ,
Vos paroles , amis , viennent à m'étourdir ,
Le réveil est poignant , et toujours l'âme y pleure ;
Quand le songe s'enfuit , la vérité demeure ,
Et ma douleur toujours est double du plaisir.

Et de là s'abandonnant au cours de ses vifs et délicieux souvenirs, il reedit avec un plaisir qui brille, qui éclate, dans chaque mot, tout ce qu'il a aimé, tout ce qu'il a chéri dans son jeune âge. Tout se présente vivant et animé ; tout apparaît avec verdure à son esprit et le berce de douces et molles illusions qui inondent son cœur. Ainsi , dit-il :

J'aimais le grand pommier à l'ombre tutélaire ;
J'aimais la fleur au calice penché ;
J'aimais le gros chien de mon père ;
J'aimais le soleil rouge avant d'être couché ,
Et le petit oiseau qui chante sa prière.

Ces sentimens sont naïfs , enfantins et pourtant ils prouvent déjà une disposition à la mélancolie , qui est parfaitement dessinée dans ces vers-ci :

J'aimais , à la veillée , un morne et long silence ;
J'aimais dans le foyer une flamme qui danse ,
Et le vent qui mugit dans le grand corridor ,
Et la mèche de feu , qu'un papillon effleure ,
Et la bouilloire d'eau qui gémait et qui pleure ,
Qui se tait et puis pleure encor.

Toutes les choses qu'il aimait , le poète n'a pas encore fini de les raconter ; il aimait à passer souvent devant la chapelle de la vierge , à se mettre à genoux , à joindre ses petites mains et à prier ; ce qui lui valait un nouveau baiser de sa mère. Il aimait , durant la nuit sereine , à voir se détacher du ciel une étoile qui traînait après elle une ligne de feu ; il aimait aussi à se jouer sur le mol édredon qu'entou-

raient des rideaux blancs de neige , et où le *doux dormir* le couvrait de ses pavots ; enfin il n'y a pas jusqu'aux pleurs qu'il versait et que sa bonne mère s'empressait d'essuyer avec ses caresses , que le poète n'aime à rappeler à son imagination attendrie.

Votre collègue s'est peint tout entier dans cette *enfantine* ; rêveur et mélancolique , vif et impétueux tout à la fois , le passé , à coup sûr , doit lui offrir souvent des sources d'un bonheur véritable, qu'il doit vainement demander au présent ; et que son âme de feu n'obtiendra jamais d'un avenir auquel il n'a pas foi. Sa poésie est verveuse et animée ; ses sentimens sont tour à tour calmes et vifs ; son expression est brusque et adoucie en même temps. Enfin quoique ces vers laissent percer parfois des négligences et quelques incorrections , ils n'en sont pas moins pleins de mouvemens d'action et de sentiment.

M. Auguste DEMESMAY (1) , de Besançon , que la société compte au nombre de ses membres correspondans les plus distingués , vous a fait hommage de plusieurs pièces de vers dont deux , imprimées et livrées depuis long-temps au public , ne doivent point être analysées ici ; et à leur égard je dirai seulement que la première de ces poésies , qui n'a pas d'autre titre que cette épigraphe : *Vox populi, vox dei* , est une dythirambe politique d'une grande beauté, que des pensées énergiques , profondes , toujours élevées , se joignent partout , dans chaque strophe , à des pensées généreuses , brûlantes de patriotisme ; et que cette sublime poésie , que l'on dirait sortie , dans un moment d'inspiration , de la plume d'un de nos plus grands poètes , placerait à elle seule son auteur dans un rang très-élevé parmi nos meilleurs écrivains , si déjà il ne s'y était mis par l'apparition toute récente de son dernier volume de poésies intitulé : *Solitudes* , dont le public a dignement apprécié tout le mérite.

(1) M. Auguste Demesmay, auteur de plusieurs ouvrages de poésie , membre correspondant de la société des sciences , etc. de Toulon , et de plusieurs autres sociétés littéraires.

La troisième pièce de vers de M. DEMESMAY est une élégie qui a pour titre : *le Réfugié polonais*. C'est une peinture touchante des sentimens tristes, mélancoliques, décourageans, d'un de ces infortunés héros, qui se levèrent pour briser les fers qui pesaient si durement sur leur patrie, et dont la valeur, lâchement abandonnée à elle-même, a dû succomber sous le poids accablant des masses. Aujourd'hui, loin d'une patrie qu'il adore et qu'il a vu étouffer sous les griffes sanglantes, impitoyables, d'un monstre féroce couronné, il représente à sa triste pensée les chagrins, les douleurs, l'anxieux abattement d'une mère dont il était tendrement chéri, et qui le croit mort, tombé aux champs glorieux d'*Ostrolenka*, où son père, vieux guerrier du grand capitaine, expira, percé de coups, pour la cause sainte de la liberté, aux pieds de son fils, dont la noble valeur lui fit éprouver sa dernière émotion de bonheur.

Rien n'excite tant l'intérêt du cœur, comme le récit poétique de la situation morale de ce brave et malheureux polonais, à peine âgé de vingt ans, qui ne voit que la mort pour remède à ses maux, et dont le poète cherche à remonter le courage abattu, par ces paroles qu'un jour la justice divine et la vengeance humaine rendront prophétiques.

Jeune homme, de ton âme écarte cette image ;
 Crains à de tels pensers d'amollir ton courage ;
 Souffre ; ne pleure point. Attends ; viendront des jours
 Où, le ciel sur le RUSSE abaissant sa colère,
 Tu reverras enfin la tombe de ton père,
 Ton pays de ses fers délivré pour toujours,
 Ta mère consolée et tes jeunes amours.

Le quatrième morceau de vers est une *épître* adressée à un sien ami, curé de village. Ici, le poète, qui s'est montré, dans les poésies précédentes, amant passionné de la liberté, épanche doucement des sentimens philosophiques et religieux. Il félicite son heureux ami d'avoir son âme entièrement ouverte aux touchantes croyances d'une religion de paix et de consolation. Pour lui, il ne touche pas encore au

bonheur de voir son âme tout-à-fait disposée à les accueillir ; mais il en hâte le moment de tous ses vœux.

L'étude approfondie qu'il a faite des religions sans nombre qui se sont successivement établies sur les divers points de la surface du globe , les combats qu'elles se sont livrés , les contradictions flagrantes dont elles fourmillent , les absurdités évidentes qu'elles ont consacrées , et la possession exclusive de la vérité qu'elles ont toutes affichée : toutes ces réflexions refroidissent malgré lui son penchant à une conviction religieuse. Toutefois il sent le besoin impérieux de se jeter dans les bras , toujours ouverts , de la religion du *christ* , de se nourrir , de s'imprégner de ses douces , de ses bienheureuses croyances ; et pour atteindre à ce but , il demande le secours des lumières , de la foi de son ami qui à coup sûr ne les lui refusera pas. Tout cela est exprimé en vers pleins de douceur , d'élégance , de noblesse et d'un mol abandon. Cependant une teinte mystique et *précative* , trop long-temps répandue sur cette poésie , fait naître une monotonie de prière d'église que l'on ne voudrait pas y rencontrer.

M. DOZOU, qui, dans ce compte-rendu, vous a déjà offert l'occasion d'apprécier l'élégance et la pureté de sa prose, a voulu montrer, dans la pièce de vers suivante, qu'il sait également se servir de la langue harmonieuse et cadencée des muses.

C'est une *épître* qu'il adresse à un ami , qui , froissé dans son amour-propre , dans ses rêves d'auteur , et ne pouvant plus supporter l'ignoble détraction , la basse jalousie de ses envieux , s'abandonne à une noire mélancolie , à un profond découragement jusqu'au point de vouloir revêtir le froc et ceindre le silice. Il tâche de réveiller en lui les sentimens qu'auparavant il éprouvait si bien , et dont il était si heureux ; il fait résonner à ses oreilles les mots enivrans de lauriers desquels déjà il avait été couronné , dans les champs de Mars ; de gloire et d'honneur qui pour lui avaient jadis quelque chose de magique ; de patrie à laquelle , dans les temps il s'était dévoué ; et d'amante , de *Julie* enfin qu'il chérissait encore , et dont il était si affectueusement aimé.

Tous ces sentimens sont heureusement exprimés dans les vers faciles, élégans et naturels de M. DOZOU; et la philosophie, la raison et la sensibilité y sont tour à tour employées avec adresse, pour dissuader son ami d'accomplir un projet que lui ont dicté la mélancolie et le dégoût des choses d'ici-bas.

Ces vers sont écrits avec conviction, avec sentiment et chaleur; et pour se débarrasser des entraves qu'impose naturellement un rythme toujours le même, toujours régulier, l'auteur a varié la mesure de sa versification. Bien lui en a pris; car par ce moyen son vers a été plus aisé, plus rapide et plus vivant. Néanmoins je ferai observer que cette pièce manque essentiellement de variété et que la même pensée y est reproduite un peu trop souvent.

M. Hector Tournilhon (1), que les occupations multipliées de la carrière des armes ne peuvent soustraire à son instinct poétique, vous a fait hommage d'une pièce de vers, en sollicitant l'honneur de s'associer à vos travaux.

L'œuvre de M. Tournilhon est fort remarquable.

C'est une élégie que lui a douloureusement inspirée la mort d'un brave, d'un soldat de l'empire, M. Laugénie, capitaine au 67^e. de ligne.

Encore tout constricté, tout ému de la perte d'un ami qui lui était bien cher, à peine sorti du champ du repos où les restes de cet ami ont été solennellement et religieusement déposés, l'auteur cesse de comprimer sa douleur, se livre, sans contrainte, à la touchante manifestation des sentimens qui oppressent son cœur, et il épanche, non sans une sorte de douceur, les regrets amers dont son esprit est comme assiégé; tout cela modulé, cadencé, forme un chant élégiaque où des beautés de pensée, de sentiment et de poésie se trouvent abondamment répandues.

Le poète se défie de son propre talent; il lui paraît qu'il a besoin d'inspiration; et sa muse pour lui, c'est celle qui

(1) M. Tournilhon, officier dans le 67^e de ligne, membre résident de la société des sciences, etc. de Toulon.

doit s'harmoniser avec ses émotions de douleur, c'est celle qui ne peut lui inspirer que des accens de tristesse et d'abandon, c'est *la muse en un mot des touchantes alarmes* : aussi éprouve-t-il quelque soulagement à l'invoquer :

Muse des touchantes alarmes ,
Viens entourer mon luth de tes voiles de deuil ;
Viens avec moi verser des larmes :
Je t'invoque sur un cercueil.
Inspire-moi des chants funèbres ,
Comme le râle de la mort,
Tristes comme le cri de l'oiseau des ténèbres ,
Pénibles , s'il se peut , comme un dernier effort.

Ces vers, à quelque chose près, sont beaux, et c'est là, sans aucun doute, de la véritable poésie élégiaque ; c'est là une vraie peinture de l'amitié vivement sentie et pleurant sur un tombeau. Les chants funèbres que le poète sollicite, sont déjà tous créés dans sa douleur, il n'a qu'à les laisser échapper et ils sortiront beaux d'expression et touchans de vérité. Les strophes qui suivent et qu'il faudrait pouvoir citer, se présentent presque toutes pour le prouver.

Toutefois je me bornerai à ne reproduire ici que la seule stance où l'*esprit militaire*, considéré sous le rapport de la fin du soldat, est peinte avec cet enthousiasme, cette noblesse, ce dévouement dont le véritable guerrier est toujours animé au sein des combats.

Il est beau de tomber en un jour de victoire !
Là, pour nous consoler, à nos derniers momens,
Les brillans rayons de la gloire
Frappent nos regards expirans :
Là, pour chasser l'horreur que le trépas excite ,
Nous pouvons , entourés de morts et de mourans ,
Nous ranimer pour voir nos ennemis en fuite ,
Et puis , fermer les yeux , pleins d'espoir et contents.

Quand à des sentimens pareils, qui sont si dignement, si noblement exprimés dans ces vers, et que partage la grande majorité des militaires français, on joint l'amour

des libertés publiques , il n'est permis à nul *novateur* de flétrir l'ensemble des opinions de l'armée , par la dénomination injurieuse de *militarisme* , sortie du néologisme d'une secte qui s'en va.

Ces deux citations , où des beautés de plus d'un genre , se mettent à découvert , peuvent donner une juste idée du talent poétique du nouveau collègue que vous vous êtes donné. Cependant je dois avouer que dans l'œuvre de M. TOURNILHON tout n'est pas châtié , tout n'est pas parfait , et que , comme tout ce qui sort de la main de l'homme , son élégie-offre de loin à loin des défauts réels et évidens que l'on ne voudrait pas y trouver.

Dans une de vos dernières séances vous a été présentée une poésie de M. PRADIER (1), intitulée : *le Baiser*.

Cette pièce de vers , dans le genre *érotique* , ne figurerait point mal parmi les élégies si suaves , si justement vantées , de notre délicieux *Parny*. C'est un tableau touchant et plein de charmes , où les émotions , les craintes et les espérances d'une jeune villageoise , en attente d'un amant qui la trahit , sont peintes avec naturel , abandon et sentiment.

Le baiser qu'elle lui a promis de lui donner , si , joyeux comme à l'ordinaire , il se hâte au rendez-vous ; la résolution qu'elle prend , l'heure convenue s'étant cruellement écoulée , de lui refuser ce baiser , quand déjà elle sent que son cœur épris lui en permettra plus de dix , plus de cent et même davantage ; tout cela est naturellement et fort ingénument exprimé dans les vers suivans :

Il ne vient pas... Il n'aura qu'un baiser ;
Je veux enfin le rendre plus docile.
Si je pouvais même le refuser ! ..
Mais je le sens , ce serait difficile.....
Et puis , ô ciel ! s'il allait se fâcher ;

(1) M. Pradier, officier de la marine de l'état , membre résidant de la société des sciences , etc. de Toulon , auteur de plusieurs ouvrages de poésie.

Car mon refus pourrait bien le surprendre...
 Il vaut bien mieux que je le laisse prendre...
 Et même trois... je ne puis l'empêcher...

Le bruit mensonger des feuillages qui lui annoncent l'arrivée empressée de son bien-aimé, lequel pourtant n'arrive pas; le dépit, le chagrin qu'en éprouve la jeune fille; le désir de l'en punir qui meurt au moment où il est à peine conçu; la pénible attente dont les minutes ont été si longues, et enfin la touchante tristesse qui, s'étant emparée de toutes ses facultés, la ramène, toute désolée, toute malheureuse, à sa pauvre chaumière, plus solitaire que jamais, et où, le lendemain le cœur brisé, et la douleur dans l'âme, elle apprend le mariage de l'ingrat et déloyal Colin. Toutes ces situations de l'âme, toutes ces alternatives d'espérances et de craintes de la bonne et généreuse Colette sont parfaitement présentées dans la seconde moitié de l'élégie de votre collègue M. PRADIER.

Toutefois, il est à remarquer que la peinture des sentiments tendres et naïfs de la jeune fille, n'étant pas dépouillée de toute espèce de raideur, manque par cela même d'un peu de poésie.

M. PRADIER, qui consacre à l'aimable culture de la poésie tout le temps qu'il peut dérober à la belle et périlleuse carrière qu'il parcourt, vous a encore lu une *élégie* partout imprégnée de sensibilité et de passion.

Sous le titre d'*Irma*, l'auteur s'est attaché à peindre le délire d'un sentiment qui, quand il est bien éprouvé, coule avec le sang dans vos veines, frémit dans toutes les fibres de votre corps, s'empare de votre imagination, de toutes vos pensées, se saisit de toutes vos facultés, et ne sait offrir sans cesse à vos yeux que l'être enchanteur qui vous l'a inspiré.

C'est une amante, bien malheureuse, mais toujours vivement éprise d'un amour qu'avait su lui inspirer un amant fortuné, et qu'une cruelle mort vient de lui ravir.

Les qualités heureuses qu'il possédait, les charmes indicibles qui l'embellissaient, les ravissantes journées qu'ils

avaient données au bonheur d'être ensemble, tout est encore vivant à son souvenir ; et le cœur navré, elle s'abandonne tout entière aux regrets cuisans qui irritent son esprit.

Dans le délire de sa passion, au milieu de l'agitation de ses sens et que le silence et l'obscurité de la nuit exaltent encore, elle croit voir, entendre, elle croit toucher l'idole de son cœur, elle croit recevoir les enivrantes caresses de celui qui, tout heureux, sut l'initier à toutes les voluptés d'ici-bas. Dans ses hallucinations d'amour, elle s'élance pour lui arracher un baiser dont elle a tant besoin, pour le presser, l'étreindre sur un cœur qui bondit de désir. Mais vainement ; ce n'est rien, ce n'est pas même l'ombre de celui dont les dépouilles, oubliées de tout le monde, reposent froides, inanimées, au sein d'une terre qui nous attend tous.

Mais lui, DIT LE POÈTE, dormait dans un pâle linceul,
Ses amis en riant passaient près de sa tombe ;
Les enfans du hameau venaient, quand le jour tombe,
Fouler, en folâtrant, l'herbe de son cercueil ;
Et l'oiseau de la nuit, sinistre sentinelle,
Répétant sourdement son cri rauque et plaintif,
Semblait là, pour garder sa dépouille mortelle.
Il n'était plus enfin... Il avait oublié,
Imprudent passager, de veiller à l'orage ;
Il s'était endormi, commençant le voyage,
Et ne s'était plus réveillé.

Et, brûlante d'amour et belle de ses larmes, l'infortunée *Irma* continue à exhaler ses douleurs. Elle appelle son bien-aimé ; elle l'invoque ; elle le supplie de se rendre à ses desirs ; elle veut l'enlacer de ses bras qui frémissent de plaisir. Mais au sein d'une obscurité profonde, tout se tait, tout est muet ; elle ne voit que la nuit, elle n'entend que le silence. Enfin rendue à ses sens, épuisée dans ses forces physiques, affaissée dans ses facultés morales, et ne voyant plus de remèdes à ses maux, elle s'écrie avec une douloureuse résolution :

Dors, dors, mon bien-aimé, je vole près de toi,
Dans le même tombeau nous dormirons ensemble,

Il faut que la mort nous rassemble ,
 Tu dormiras mieux près de moi.
 Mon Dieu ! je vis encore et n'ai plus d'espérance ,
 Je fatigue le ciel de mes vœux superflus ,
 O mort ! achève ma souffrance ,
 Mon bien-aimé n'est plus.

En effet , ses douleurs ont été si fortes qu'elles ont tari en elle le principe de la vie , et ,

Le lendemain , au lever de l'aurore ,
 L'âme d'Irma s'envolait vers les cieux.

Telle est la fable , telles sont les diverses situations morales de cette poésie. Le cœur du lecteur s'appitoie , peut-être malgré lui , aux chagrins , aux angoisses de cette jeune *Irma* dont les sentimens et les paroles respirent un peu trop les voluptés sensuelles ; car dans ses plaintes , dans ses désirs , on n'aperçoit guère qu'une imagination violemment excitée par un voluptueux délire ; tandis que le cœur et ses pures émotions sont loin d'être la source des vifs regrets qu'exprime si bien la bouche d'*Irma*.

Cependant cette vie si promptement épuisée par d'affreuses douleurs , et qu'elle n'a pu supporter dans la privation de l'amant qu'elle idolâtrait , vient effacer à la fin l'impression peu favorable qu'avait produite le plaisir des sens qu'elle semblait rechercher avec tant d'ardeur.

Cette élégie est remarquable par le sentiment et le mouvement qui animent tous les vers qui la composent. Quant à la poésie , elle manque de souplesse , de moëlleux , de suavité ; mais ces défauts sont réellement rachetés par la vive sensibilité dont elle est partout vivifiée.

Il ne me reste plus , messieurs , pour terminer l'examen des compositions comprises dans la classe BELLES-LETTRES , qu'à vous parler de quatre pièces de poésie , dont une , œuvre de longue haleine , est toute dramatique. Mais leurs auteurs , quoique maniant avec habileté et talent , la langue commune à tous les Français , ont voulu , en souvenir du

pays qui les a vus naître ; en reconnaissance de la langue provençale qu'ils ont bégayée la première au sortir de leur berceau , ils ont voulu , dis-je , la faire servir à exprimer leurs idées et contribuer par là à lui faire rendre un peu de cette considération dont elle était revêtue jadis.

A l'encontre de ceux qui , par un ridicule dédain , repoussent , sans merci , de leurs compositions l'idiome natal au milieu duquel ils ont été élevés , et qui leur a servi à manifester leurs premiers besoins , à traduire leurs premières émotions , MM. GOURRIER et DOZOUL , en hommes qui connaissent toute la portée , tout le génie , toutes les ressources de la langue du *Midi* , l'ont appelée , non sans succès , à leur secours pour l'émission de leur pensée.

Et , ici messieurs , je voudrais , de tout mon cœur , qu'il me fût permis de vous communiquer quelques unes de mes réflexions sur la langue riche , sonore , imagée , expressive , dans laquelle les troubadours , ces pères de la littérature moderne , dans toute la partie méridionale de l'Europe , ont composé leurs nombreuses et aimables productions. Je vous dirais , et peut-être avec quelque amertume , les regrets que les provençaux , amans de leur pays , éprouvent en voyant la majorité des habitans du *Midi* , s'éloigner , avec une sorte d'indifférence et d'ingratitude blâmables , d'un idiome dont ils n'ignorent la richesse , la variété , la vivacité et l'énergie , que parce qu'ils n'ont pas voulu se donner la peine de l'examiner de près , de la disséquer et de l'étudier dans ses principes , dans ses détails et ses applications.

Comment une langue , car l'idiome provençal est une véritable langue , elle se décline , elle se conjugue , elle se soumet parfaitement et sans efforts , à toutes les règles d'une rigoureuse syntaxe , comment , dis-je , une langue qui est née presque d'elle-même , qui s'est élevée avec les seules ressources qui lui étaient propres , qui quoiqu'on en ait dit , ne doit rien ou presque rien à la langue *romance* pas plus qu'à celle des Arabes , qui était en honneur dans toutes les cours des princes-souverains du midi de l'Europe , qui pendant trois siècles a été uniquement la langue des muses ,

et qui a présidé au réveil de la littérature moderne, comment a-t-elle vu sa gloire disparaître, son utilité contestée, son existence menacée?...

C'est que les hommes qui l'ont créée n'ont point eu assez de talent pour l'élever à ce degré qui imprime à une langue ce caractère de permanence et de *pérennité* que les circonstances et le temps n'effacent qu'après de longs siècles; et certes, à cet égard, je suis bien convaincu que, si un homme supérieur, un homme de génie, eût employé la langue de nos contrées à exprimer quelque noble, quelque éclatante, quelque nationale création de son intelligence, il l'eût définitivement fixée, il l'eût sans aucun doute éternisée. Ce génie, dans sa puissante conception, aurait fait des variétés de l'idiome provençal ce que, dans l'antiquité, *Homère* fit des dialectes Grecs; et ce que *Dante* a fait des dialectes Italiens.

J'aimerais surtout, si les limites naturelles de ce travail ne me forçaient à me restreindre, j'aimerais à vous entretenir des espérances de notre langue, de sa réhabilitation dans les esprits éclairés et de sa réinstallation parmi les littératures vivantes.

Ce ne sont pas là seulement des vœux utopiques, ce sont des conséquences raisonnables du goût bien déclaré qu'une fraction importante des populations du *Midi* paraît aujourd'hui reprendre pour les productions écrites dans leur langage usuel; de la propension bien évidente des jeunes littérateurs provençaux vers la culture de leur langue, et des succès incontestés qu'ils viennent de recueillir dans cette nouvelle étude; mais ce serait abuser des instans que la société veut bien m'accorder que d'appuyer plus long-temps sur ces considérations.

Je laisse à d'autres que moi, surtout à un de nos jeunes compatriotes, littérateur distingué autant que désintéressé, le soin de dérouler, avec la science, la sagacité dont il a donné de brillantes preuves dans son cours public, l'origine de la *langue d'oc*, ses progrès, sa splendeur beaucoup trop fugitive, et les services immenses qu'elle a rendus aux lettres *modernes*. Cet historique littéraire de l'idiome que nous

aimons , tracé avec la plume élégante , hardie et judicieuse de M. *Eycard* , plaira incontestablement à ceux de ses compatriotes qui ont pu apprécier pendant la durée de ses profitables leçons , toute la nouveauté , toute la richesse , tout le talent qu'il y a apporté.

M. GOURRIER (1) , pour qui le génie de la langue provençale n'a plus rien de caché , et qui a su avec un égal avantage , faire plier la langue française à l'émission de ses idées poétiques , vous a lu , à diverses reprises , son œuvre dramatique intitulée : *Lou Patrioto prouvençaou , ou la Patrio avant tout meme avant la Mestresso*.

Vous connaissez tous la judicieuse simplicité du plan de cette charmante comédie , sa contexture aisée et lumineuse , le vif intérêt sagement jeté sur les deux principaux personnages , la marche facile des scènes qui la composent , l'enchaînement naturel des événemens qui s'y présentent. Comme moi vous avez tous rendu justice aux sentimens de noblesse , de générosité , de dévouement , de patriotisme qui y sont dignement exprimés. Il n'est donc pas nécessaire de parler de nouveau de l'élégance du style , de la beauté des pensées , de la finesse des saillies , qui embellissent cette composition. D'ailleurs la double épreuve de l'impression et de la représentation théâtrale qui ont proclamé de concert un honorable succès , l'ayant fait tomber dans le domaine du public , je dois m'abstenir ici de toute analyse. J'ajouterai seulement que *lou Patrioto prouvençaou* étant la juste mesure du degré éminent où peut s'élever le talent dramatique de M. GOURRIER , il ne devrait plus hésiter à suivre les conseils officieux de ses amis , en employant les courts loisirs que ses occupations administratives peuvent lui laisser , à peindre les mœurs provençales telles qu'elles s'offrent aujourd'hui , et à les mettre en action dans des comédies en vers provençaux

(1) M. Alexandre Gourrier, chef de bureau à la mairie de Toulon, auteur de plusieurs ouvrages estimés , membre résidant de la société des sciences , etc. de la même ville.

où chaque ridicule , chaque travers d'esprit , chaque préjugé local seraient artistement mis en relief.

Trois autres poésies provençales , messieurs , vous ont été présentées , et c'est encore M. DOZOU qui en est l'auteur.

La première pièce a pour titre : *lou Pastré*. Un seul et unique sentiment en fait le sujet. C'est une douce et tendre pastorale dans laquelle votre collègue a heureusement employé *le faire gracieux* , fin et naïf de *Métastase*.

Un jeune et timide berger est épris pour la première fois des charmes naissans d'une toute jeune bergère toute aussi craintive que lui. Il la rencontre et lui fait connaître le sentiment nouveau qui s'est glissé dans son cœur , qui l'enivre et le subjugue ; il lui fait part avec simplesse , bonhomie et naïveté , de ses souffrances et lui demande , en soupirant , son amour en échange du sien. La pastourelle baisse la tête , ne lui répond rien , et toute tremblante , toute émue , elle abandonne sa main dans les siennes ; ce qui comble le bonheur du jeune amoureux.

C'est ainsi que , dans les vers suivans , le poète peint avec des couleurs on ne peut plus naturelles , plus simples , les mutuelles émotions des deux amans :

.

 Parlo !.... pouas mi rendre ,
 Eme un regard tendre ,
 Un amant huroux ! —
 La pastourelletto ,
 Si vesen souletto ,
 Dis , en trémouran :
 Simoun !.... puis s'arresto ,
 Et , beissan la fêsto ,
 Li cédo la man.
 Eou l'a déjà presso ;
 La serro et caresso ,
 De gaou transpourta.....

Rien n'est plus doux , plus suave , que ce petit tableau de poésie de genre. La critique la plus acerbe serait fort en

peine de trouver à exercer le mordant de sa plume , tandis qu'elle ne pourrait s'empêcher de reconnaître le trait fin et délicat de cette jolie peinture.

La seconde pièce de vers provençaux est dans un genre qu'aujourd'hui une morale sévère réproouve toujours. A l'exemple de *Boccace*, de *Lafontaine*, dans leurs contes , de *Grécourt* et de *Voisenon* dans les leurs , M. DOZOUL a cru devoir oser mettre en scène un gros mari , assez lourdement trompé par une femme dont les moindres défauts sont l'impudence et l'effronterie. Les circonstances qui précèdent et accompagnent le mauvais tour joué au simple et crédule mari , donnent naissance à un comique de bon-aloi. D'ailleurs le récit est clair , naturel et aisé , et là encore l'auteur montre qu'il sait faire habilement plier l'expression à la pensée ; et que , quel que soit le sujet qu'il traite , il sait faire ressortir d'un fond même aride des détails agréables et plaisans.

Il me reste, messieurs , à examiner encore un ouvrage de M. DOZOUL ; et , à mon avis , c'est celui qui réunit le plus de qualités. Cet écrit semble par sa nature se soustraire au scalpel de l'analyse , il faudrait le citer tout entier pour le faire apprécier comme il le mérite. Je ne pourrai donc en donner qu'une idée générale , en le condensant en un court résumé. Mais si la fable ne peut être que difficilement isolée du récit , toujours me sera-t-il possible de vous signaler les qualités du style qui se détachent au premier coup d'œil de cette aimable et délicieuse production.

Quelques chevaliers et plusieurs charmans troubadours s'étaient donnés un joyeux rendez-vous , dans un de ces castels où les amans du *gai-savoir* avaient l'habitude de se réunir pour se livrer , sans contrainte , aux plaisirs de la table et à l'abandon des aimables causeries. Là , il était enjoint à chaque convive de raconter son histoire , de faire son conte , dans lesquels pour l'ordinaire l'amour et ses intrigues malicieuses jouaient le principal rôle ; et quand le récit avait touché à sa fin , d'abondantes libations circulaient de buveur

en buveur, au milieu d'une joie bruyante et franche toute à la fois, jusqu'au moment où la parole était transmise à un nouveau conteur.

Une partie de ces chevaliers, de ces poètes ambulans, avait déjà satisfait aux statuts de cette réunion et n'avait pas manqué de célébrer *le tant doux oui* de consentement de leurs belles. Le troubadour autour de qui la parole était arrivée, déclare d'avance, que dans sa dernière aventure, il a dû tout son bonheur à un *nenni*; et de là il se prend à raconter avec une grâce exquise, un laisser-aller charmant, qu'une jeune et jolie châtelaine, en répondant toujours à chacune des demandes qu'il lui adressait par un *nenni* plein d'une douce naïveté, finit par lui dire, toujours par un *nenni*, qu'elle ne s'opposerait pas à ce que l'heureux solliciteur passât avec elle une nuit de délices, dans le lit conjugal, d'où un imprudent seigneur, son mari, s'était pour quelque temps éloigné.

Ici, je le répète encore, je puis bien vous donner une idée de l'action en elle-même; mais ce n'est qu'en vous citant quelques passages de cette charmante poésie que je puis faire comprendre, quoique d'une manière imparfaite tout le charme du récit, le gracieux de l'expression, toute la finesse des demandes, la bonhomie et la simplicité peut-être simulées d'un aimable refus.

Excité par ses jeunes compagnes de plaisir, le jeune troubadour leur conte son aventure en ces termes :

.
.

Reveniou doun de l'Italio ,
Et tout lou jour aviou marcha;
Quand de lassitudo abriga
M'arrestî en visto de la grio
D'un grand castel , ounte uno jouino fio
Mi semblavo si proumenavo.
M'approchi.... et puei d'uno vouas que supplio ,
Demandî l'hospitalita.
— Nani ! — mi dis l'orguillouso signouro.
— Bello damo , la nuech arribo dins uno houro
Per un souar soulamen pourrias pas m'accorda

Un asile ? — Nani. — Dooumen refuses pa
Que din lou casteou prenguì un paou de nourrituro !
— Nani ! — Permettes pa que couchi su la duro !
— Nani ! mi dis enca... — Hola ! he ! troubadour,
Pensi en iou meme : anen , juguen quaouque bouan tour.

Jouino beouta , flous printaniero ,
Lou signour , vouastre espous , vo pero ,
Serie-ti per hasar aici ?

— Nani !

Refuses pa que vous embrassi !
Digas enca , tresor de graci ,
Estou souar duou pas reveni ?

— Nani !

— Pardounas ma sollicitudo !
Bessai qu'aves pa l'habitudo
Souletto de vous endormi !

— Nani !

.
.

Telle est la grâce de la poésie de M. DOZOU.

Tout est bien , tout est fini dans cette pièce de vers ;
poésie exquise , pensées délicates , tournures de phrase
élégantes , marche déliée , tout est digne d'éloge. Enfin
l'auteur dans cette jolie composition dont le sujet ne lui
appartient peut-être que par réminiscence , prouve que
notre langue provençale , aussi bien que les langues fran-
çaise , espagnole et italienne , ses filles , est encore au-
jourd'hui , et peut-être mieux que jamais , éminemment
propre à exprimer ces idées qui naissent et vivent dans le
cœur , ainsi que celles qui , étant le résultat d'un esprit fin
et délicat , attachent à tout ce qu'elles touchent des char-
mes indicibles et puissans.

TROISIÈME CLASSE.

BEAUX-ARTS.

Dans tous les temps , comme les sciences et les belles-lettres , les beaux-arts ont dignement concouru à la prospérité et la gloire des empires. Les époques les plus remarquables de l'histoire ancienne et moderne , et qui , après avoir fait la juste admiration des peuples contemporains , sont restées ineffaçablement gravées dans le souvenir des hommes , ne durent leur illustration qu'au sublime essor que prirent alors les arts-libéraux. Ainsi les règnes de SALOMON , de SÉSOSTRIS , de PÉRICLÉS , d'ALEXANDRE et d'AUGUSTE , dans les temps antiques ; ceux de LÉON X , de FRANÇOIS I^{er} et de LOUIS XIV , dans les siècles modernes , attestent grandement leur haute et magnifique influence.

En parcourant les lieux où jadis les beaux-arts avaient établi leur théâtre , et où aujourd'hui le voyageur étonné trouve encore de superbes restes des monumens par lesquels ils s'étaient révélés , on ne peut s'empêcher d'avouer que la plus belle expression de la vie des nations heureuses , puissantes et éclairées , n'a jamais pu et ne doit émaner que du triomphe des arts.

L'homme , dans la double part de son existence , appelé avec ardeur la révélation continue des arts-libéraux. Créés par les besoins des sens , comme une source où ils devaient puiser sans cesse de nouvelles et délicieuses sensations , ils sont destinés aussi , par leur essence et leur perfectionnement à satisfaire à ceux de l'âme. Que les beaux-arts nous apparaissent dans une de leurs quatre principales manifestations , la musique , la peinture , la sculpture et l'architecture , tout-à-coup , les sens organiques et par eux le principe sentant , seront délicieusement frappés , soit par une série de sens mélodieux ,

soit par une savante combinaison de brillantes couleurs , soit enfin par un ensemble harmonique de formes et de contours. Mais ce serait peu , si bornant là leur effet immédiat , leur physionomie morale , leur expression intellectuelle n'allait pas jusqu'à émouvoir les esprits même les plus incultivés.

En effet , qui ne sent son cœur s'ouvrir à des sensations indicibles , inouïes , quand pour la première fois son oreille étonnée reçoit , avec un enchantement nouveau , les ondes sonores qu'a délicieusement émues la belle et magnifique musique de Rossini ? Et , qui ne sent pas un frisson horrible agiter convulsivement tous ses membres , en même temps que son âme oppressée se livre toute entière aux angoisses les plus pénibles , en présence du LAOCOON troyen , type sublime de la douleur morale et physique , superbe chef-d'œuvre de la statuaire antique !

Mais les beaux-arts n'ont pas été seulement créés pour multiplier les jouissances individuelles ; encore moins sont-ils faits pour être à la solde flétrissante de la richesse vaniteuse et des royales volontés. Au principe fondamental de leur existence est attachée une destination toute morale qu'il serait temps de leur voir accomplir. A presque toutes les époques des annales des peuples , excepté cependant dans les premiers âges des nations grecque et romaine , ils ont été constamment à la disposition arbitraire de ceux qu'une odieuse usurpation , ou qu'une lâcheté populaire avaient placés à la tête des autres hommes dont ils finirent par se déclarer audacieusement maîtres absolus.

Ainsi , parmi les monumens de tous les lieux , de tous les siècles , à l'érection desquels les beaux-arts ont présidé , l'homme qu'émeuvent des sentimens de philanthropie et de patriotisme , ne rencontre nulle intention populaire. Ce sont les princes-souverains , ce sont les rois , toujours les rois , qui les ont asservis à leur usage privé , soit pour éterniser ce qu'ils appelaient leurs victoires , leurs conquêtes , soit pour matérialiser ce que leurs vils courtisans nommaient la grandeur de leur règne , soit enfin pour perpétuer leurs caprices , ou ceux des femmes et des mignons qui les maîtrisaient : Ainsi pour la gloire qu'un peuple s'est acquise à titre de peu-

ple ; pour une régénération politique qu'un peuple s'est imposée lui-même ; pour les triomphes éclatans des peuples sur les rois , quand , dans sa noble colère , il les a noblement foudroyés , les beaux-arts ont toujours été muets ou ne se sont exprimés que d'une voix timide et embarrassée.

N'est-il donc pas arrivé ce temps où la peinture n'aura de pinceaux que pour transmettre aux générations futures la belle conduite politique , les belles actions , le noble dévouement d'une génération , défendant les droits imprescriptibles de sa liberté ; où l'architecture et la sculpture n'auront de ciseau que pour porter aux derniers descendans d'une nation le souvenir d'un chef de gouvernement , bienfaiteur des peuples , loyal protecteur de leurs libertés , et dont il aura généreusement et franchement géré les intérêts ; où la musique n'aura de chants mélodieux , de voix retentissante , que pour célébrer la pompe des fêtes nationales auxquelles le patriotisme , la probité publique , une paix honorable , une juste victoire seront tour à tour conviés ?

Oh ! alors les beaux-arts , occupant avec gloire et honneur la place qui leur est naturellement réservée , jouiront pleinement d'une considération universelle et méritée.

M. CHABRAND , messieurs , professeur et compositeur de musique , que des talens spéciaux recommandent depuis long-temps au public musicien de cette ville , a soumis à votre jugement plusieurs compositions musicales appliquées à des poésies de chant.

Ces *compositions-romances* dont le goût exquis , épuré , donnent une juste idée du talent de votre collègue , offrent partout une connaissance approfondie des trois principes fondamentaux de toute bonne musique , la mélodie , le rythme et l'harmonie. Ces romances qui ne sont point dénuées de gracieuses inspirations , rappellent par fois le charme , la finesse et la délicatesse de Boïeldieu , Hérold , Aubert et de la plupart des compositeurs modernes.

La troisième composition de M. CHABRAND , véritable ceu-

vre d'harmonie , est pleine d'art et d'intérêt. Comme étude musicale , elle peut servir de modèle ; et considéré comme travail d'exécution , elle donne une idée exacte des chefs-d'œuvres de Tartini , Rameau et Viotti.

M. COURDOUAN (1). dont l'habileté de dessin vous a été déjà révélée par l'apparition d'une série de *vues* prises sur divers points du rivage baigné par les eaux de la rade de Toulon , et où la nature , dans sa vie , dans ses accidens variés et ses détails pittoresques , est copiée avec une fidélité et une perfection rares , vous a fait hommage d'un dessin lithographié , représentant une des plus belles chutes d'eau de la *Provence* , connue sous le nom de *Cascades de Sillans*.

La nature est ici saisie au milieu d'un de ces jeux harmoniques et dissonnans , à la fois , de toutes ses parties que l'œil de l'observateur aime à parcourir , à analyser , à embrasser ensemble et tour à tour , et aux charmes desquels les cœurs d'une certaine trempe éprouvent tant de douceur à s'abandonner.

Deux masses d'eau , neigeuses et compactes , s'échappent du haut d'un rocher très-élevé , coupé à pic , et dont la partie la plus déclive est couverte d'épaisses broussailles qui semblent de chaque côté en borner le cours. Descendues à mi-hauteur , elles se brisent en mille éclats , sur des aspérités anguleuses du rocher , d'où , se projetant en napes énormes et blanchissantes , elles se précipitent en flots écumeux , pour disparaître au pied de l'escarpement , derrière les touffes d'arbres et les blocs de rochers qui s'offrent sur le premier plan ; et après s'être frayé une route souterraine , elles reparaissent encore sur le devant de la scène , au milieu de troncs d'arbres pourris ; mais moins bruyantes , moins courroucées , pour s'épancher , paisibles et transparentes , sur une surface plane et bordée d'arbustes , de joncs et de gazon fleuri. Enfin de part et d'autre , s'élèvent à des hauteurs différentes , des arbres qui , dans leur balancement , sem-

(1) M. Courdouan , professeur de dessin et membre résidant de la société des sciences , etc. de Toulon.

blent être moëllement agités par une brise douce et fraîche tout à la fois.

C'est bien là, le tableau vivant qui s'offrirait aux yeux du voyageur, s'il arrivait en présence de la *cascade de Sillans*, au moment où le crayon de l'artiste a cherché à la reproduire sur le papier. Les arbres élancés qui y sont jetés en groupe sont mouvans, les blocs de rocher dont la profonde immobilité fait ressortir davantage le fracas tonnant des colonnes d'eau, se détachent en reliefs âpres et doux en même temps; et les oiseaux qui se jouent, en étalant leurs souples ailes, au milieu de l'air humide de la cascade, ajoutent encore à l'animation de ce beau paysage.

L'examen de ce remarquable dessin, de cette chute d'eau dont la vue vous illusionne au point de vous en faire entendre le bruit, laisse la conviction que M. COURDOUAN a étudié avec soin et sagacité, les signes du mouvement dans la nature en action, les effets de la combinaison des ombres et de la lumière au milieu des champs et des forêts, et que l'observation appuyée sur la réflexion lui a acquis à un haut degré, le sentiment des contrastes et des nuances, ainsi que la science de l'animation.

Les arts, au sein de votre société, comptent encore un de leurs dignes représentans, M. CANQUOIN (1) fils, dont l'art de la lithographie a lieu de s'honorer, a offert à vos suffrages deux *lithographies* sorties de ses presses.

La première, d'une superbe exécution, n'est qu'une *enseigne*.

Mais l'idée qui a présidé à la conception du plan et la main qui en a tracé les détails, en ont fait un travail capable de figurer avec avantage parmi les meilleurs tableaux.

Les belles et moëlleuses colonnes qui en forment le cadre; les masques antiques dont les traits hideux, surmontés de prampres et de fleurs, figurent des têtes de satires courroucés, et qui en joignent les quatre angles; les écussons ovales

(1) M. Canquoin, fils, imprimeur et lithographe, membre résidant de la société des sciences, etc. de Toulon.

et les élégans dessins qui les entourent; les papillons aériens qui semblent voler dans l'intérieur du cadre; les mots Imprimerie, Lithographie, Toulon, dont les caractères différens offrent tout autant de superbes types dans ce genre; enfin la vignette gracieuse représentant un trophée d'art, et une vue de Paris dans laquelle est accumulée une grande partie de ses grandioses monumens; tout cela artistement et harmoniquement rangé, distribué, forme un ensemble d'une beauté, d'une perfection admirables. Comme œuvre de lithographie, les détails en sont partout corrects, élégans, gracieux, soyeux, d'un fini parfait. En un mot en considérant ce superbe et magnifique travail et tout le luxe de dessin que l'artiste y a déployé, on regrette vivement que votre collègue, M. CANQUOIN, ait dépensé tant de soins, d'art et de talent, pour ne faire en définitive qu'une simple enseigne.

Un second ouvrage de cet artiste vous a été présenté, et c'est une vraie *miniature du plan* de la ville de Toulon et de ses environs. En voyant les dimensions exigües de ce plan, on se demande comment la lithographie, aujourd'hui il est vrai, heureuse émule de la gravure, a pu reproduire sur le papier tant de finesse dans le trait, de correction dans le dessin, de pureté dans les détails, et d'élégance, de délicatesse dans l'exécution: car tout dans cette imitation figurative et synoptique de Toulon, est d'une fidélité parfaite, d'une exactitude mathématique.

Enfin, messieurs, il est à désirer que vos deux nouveaux collègues MM. COURDOUAN et CANQUOIN, associant leurs talens aujourd'hui bien reconnus, bien appréciés, et confondant leurs études et leurs efforts, recueillent les beaux sites, les vues pittoresques dont la Provence est si féconde; et qu'ils offrent à nous provençaux, toujours idolâtres de notre pays, une collection de paysages et de tableaux où toutes les beautés naturelles de ces contrées seront représentées avec leur aspect agreste, leur position romantique et leurs souvenirs historiques.

Je ne parlerai point ici des travaux d'organisation inté-

rieure auxquels la société toute entière s'est livrée à diverses reprises; je garderai également le silence sur les nombreux *rapports* où la plupart d'entre vous ont tour-à-tour déployé, dans de lumineuses et brillantes discussions, une science vaste, une érudition choisie et une saine judiciaire. Seulement il me suffira d'indiquer que ces différens *rapports*, à tous égards fort remarquables, resteront, sans aucun doute dans vos archives, comme tout autant de pièces susceptibles d'être consultées avec non moins de fruits que de plaisir.



Plusieurs sociétés savantes, un grand nombre de savans et d'hommes de lettres, vous ont adressé une foule d'ouvrages et de productions déjà publiées. Comme moi, vous les connaissez toutes; je me dispenserai donc de compulser l'initulation de ces nombreux écrits dont la longue et fatigante liste ne servirait qu'à surcharger inutilement ce *compte-rendu*.

Dans le cours de cette année académique, la société a vu grossir le nombre de ses membres; et à plusieurs reprises différentes, vous avez concédé le titre de membre résidant à MM. TAXIL, Edouard DE PUYSOUSIN, MARTINENQ, RICARD, BLACHE, DOZOU, TOURNILHON, CHABRAND, COURDOUAN et CANQUOIN; et celui d'associé-correspondant, à MM. CORRIOL, SURLE, BOSC, aîné, BOSC, cadet. Beaucoup, parmi ces collaborateurs, ont pris une part très active à vos travaux habituels; et les autres vous donnent l'espérance certaine de concourir de leur zèle, de leur talent, à la gloire, et à la prospérité croissante d'une société qu'une vie forte et puissante, anime d'une ardeur, qui, ne se ralentissant pas, ne peut que porter de beaux et d'heureux fruits.

Mais, messieurs, si vous vous êtes réjouis de voir se joindre à vous des hommes dont le mérite personnel leur assignait un rang dans votre société; vous avez eu également une perte à regretter, dans la personne de M. LECLAIR, ancien chirurgien en chef des hôpitaux de la marine, et doyen

d'âge de votre société. Une main amie, sous l'inspiration d'une douleur sincère, ayant déjà tracé l'esquisse de la vie laborieuse, pleine d'honneur et de vertu de l'estimable collègue que la mort vous a ravi, je dois me borner à répéter ce qui est l'expression des regrets de chacun de vous, que la société du Var a perdu en lui un membre savant et dévoué, l'humanité souffrante, un habile médecin, et la patrie, un citoyen, chaud et énergique défenseur du bien public.

Enfin mes dernières paroles seront une action de grâce que je rendrai, au nom de la société, au CONSEIL-GÉNÉRAL de ce département, pour la subvention annuelle qu'elle a bien voulu lui accorder, et dont l'emploi sera exclusivement consacré à la publication du bulletin de ses travaux; qu'il veuille donc bien recevoir l'expression sincère de toute sa gratitude, ainsi que l'assurance que ce ne sera pas sans profit pour les sciences, les lettres et les arts, que cette subvention aura été concédée à la société savante du VAR, séant à Toulon.

Ici, messieurs, se termine le travail d'obligation que vous m'avez imposé. Quelle qu'ait été l'insuffisance que j'aie reconnue en moi, et quelque court que soit habituellement le loisir que me laisse une profession qui me met sans cesse en haleine, j'ai dû me soumettre à accomplir une tâche qui, par là même qu'elle n'était pas choisie par mon inspiration personnelle, devait me concilier d'avance toute votre indulgente bonté.

Heureux si je ne me suis pas trompé!

FIN DU COMPTE-RENDU

DATES
de
l'admission

MEMBRES RÉSIDANS.

1811. EMÉRIAU (comte), vice-amiral, pair de France.
FERRAT, pharm.-chimiste, membre hon. de la société grand-ducale de minéralogie d'Iéna et autres, vice-président.
ROBERT, directeur du jardin botanique de Toulon.
- 1812 LEGRAND, docteur-médecin, chirurgien de 1^{re} classe de la marine.
TRASTOUR, chirurgien en chef à l'hôpital militaire de Toulon.
DUBARET, professeur de belles-lettres.
- 1820 GIRARD, colonel d'état-major en retraite.
- 1823 H. GARNIER, homme de lettres, mem. de plusieurs soc. savantes.
LAURE, docteur en médecine.
BAUDIN, lieutenant de vaisseau.
- 1826 JACQUINET, docteur-médecin, pharmacien-chimiste.
DENIS, Alphonse, maire à Hyères, membre de plus. soc. savant.
BARRAL, lieutenant de vaisseau.
JULIEN, professeur de langues étrangères (italien et anglais)
- 1828 ROCHE, prof. de math. et de phys. à l'école d'art. de la marine.
- 1829 PRADIER (Edmond), lieutenant de frégate.
- 1830 LAYET, docteur en médecine.
DANY, doct.-méd., chir. aide-major à l'hôp. milit. de Toulon.
AUBAN, docteur-méd., second chirurgien en chef de la marine.
- 1831 ALBERT de SELLES, propriétaire.
PEYRE-FERRY, bibliothécaire de la ville de Toulon.
D'ESTIENNE, avocat et notaire.
GOURRIER (Alexandre), chef de bureau à la mairie de Toulon.
CUREL, directeur d'un pensionnat, à Toulon.
- 1832 MARTINENQ, docteur-médecin chirur. de 1^{re} classe de la marine.
De PUYCOUSIN (Edouard), homme de lettres.
TAXIL, docteur en médecine.
RICARD, professeur de philosophie au collège de Toulon.
BLACHE, doct.-médecin, professeur à l'école navale de Brest.
DOZOUL, homme de lettres, employé dans l'admin. de la marine.
TOURNILHON, officier au 67^e de ligne.
CHABRAN, compositeur et professeur de musique.
COURDOUAN, peintre dessinateur, professeur de dessin.
CANQUOIN, imprimeur-lithographe.

MEMBRES ASSOCIÉS.

- 1819 AUDIFFRET, avocat à Draguignan.
- 1822 LAURE, propriétaire à la Valette.
- De RAMATUELLE, capitaine de vaisseau en retraite à St-Tropez.

1824 Terrin (l'abbé) , maître de pension à Solliès-Pont.

1825 GAZAN , dveteur-médecin à Antibes.

MEMBRES CORRESPONDANS.

(FRANÇAIS.)

1800 RAINOUARD , membre de l'académie française.

VIENNET , idem , idem.

BEAUCOLERT , ancien ingénieur de la marine.

1811 DUPIN (Charles) , membre de l'institut.

SIMÉON (le baron) , ancien préfet du Var.

GOSSE , homme de lettres à Paris.

REINAUD , professeur de réthorique au collège royal de Marseille.

KERAUDREN , inspecteur-général du service de santé maritime.

LARREY , ancien chirurgien en chef des armées.

MARTREL-PRÉVILLE , ingénieur des ponts et chaussées.

BOIN , médecin en chef des hospices de Bourges.

FALBA , colonel d'artillerie de marine.

PIGEON , employé au ministère de l'intérieur.

TAXIL Saint-Vincent , docteur en médecine à Brest.

GILIBERT de MERLIAC , lieutenant de vaisseau en retraite.

BLAIN , ancien sous-préfet à Toulon.

SEGAUD , docteur en médecine à Marseille.

PAGEOT de MARCHWAL , receveur principal des contributions.

1812 THOMAS , ancien sous-inspecteur de la marine.

MARC , doct.-méd. , membre de plusieurs sociétés savantes à Paris.

BALME , idem , idem à Lyon.

DUHAMEL (Baron) , ancien sous-préfet à Toulon.

CHARDON , ancien commis principal de la marine.

CAGNIARD , banquier à Paris.

1814 VIGUIER , nég. à Marseille , correspondant. de l'Institut.

MONTGERY , capitaine de frégate.

LEMER , docteur médecin à Marseille

2815 MICHELET , capitaine d'infanterie.

ROQUES , aide-major au corps royal du génie à Montpellier.

1816 ROSSOLIN , doct.-médecin , chirurgien de la marine à Marseille.

HENRY , docteur en médecine à Dijon.

BURGUES (comte de Missiessy) , vice-amiral , à Paris.

POUYER , cons. d'état , direct.-gén. du pers. au min.de la mar.

BARTHÉLEMY , professeur de mathématiques à l'école de la marine.

LEFÉBURE de CERISY , ingénieur de la marine.

DUMONT-DURVILLE , capitaine de vaisseau.

1818 COSTE , docteur-médecin à Dunkerque.

1820 CHARPENTIER , docteur-médecin à Périgueux.

- 1821 TUFFET , médecin en chef de la marine à Rochefort.
 DUGAS , médecin en chef de l'Hôtel-Dieu , à Marseille.
- 1824 ROUX , docteur-médecin idem.
 LARDIER , naturaliste agricole à Marseille.
 LIEUTAUD , avocat à Aix
 VIGNETY , commis de la marine à Brest.
 LOISELEUR de Longchamps , docteur-médecin à Paris.
 VALENTIN , docteur en médecine à Nancy.
- 1825 QUOY , naturaliste , médecin de la marine.
 GAIMARD , idem , idem.
- 1826 ALQUIER , chirurgien-major des armées.
 FERRAT , médecin militaire à St-Jean-Pied-de-Port.
- 1828 AMPÈRE (Marie-André) , membre de l'acad. roy. des sciences , etc.
 AMPÈRE fils , membre de plusieurs sociétés savantes.
 DEMESMAY Auguste , homme de lettres.
 DEFEUGRAY , ancien sous-préfet de Toulon.
 BEDOR , doc. méd. mem. de plusieurs sociétés savantes , à Troye.
- 1830 CHRESTIEN , docteur médecin.
 De CALIGNY , lieutenant de frégate.
- 1831 JORRY , col. d'état-major , membre de plusieurs soc. sav. à Paris.
- 1832 ORTOLAN , doc. en droit , sec. en chef de la cour de cassat. à Paris.
 CORRIOL , pharmacien-chimiste , à Paris.
 SURLE , homme de lettres.
 BOSC aîné , BOSC cadet , naturalistes.

CORRESPONDANS ÉTRANGERS.

- 1811 KIRKHOFF (chevalier de) , doct.-médecin , memb. de pl. soc. sav.
- 1823 VAN-BRÉE , Mat. (chev.) prof. de l'ac. des beaux-arts à Anvers.
 HERNANDEZ , docteur en médecine à Mahon.
- 1824 AUBAN , ancien médecin près la Porte-Ottomane.
 ROUX , directeur de l'Institut français A Smyrne.
 LENS (le cons.) , doyen de la fac. de méd. , prof. de min. à Iéna.
 STASSARD (baron de) , membre de plusieurs sociétés sav. à Iéna.
- 1825 REIFTEMBERG (baron de) , professeur de philosophie à Louvain.
 BAUD , docteur , professeur à la faculté de médecine à Louvain.
 CAMBERLIN-D'AMOUGIES (chev.) , memb. de pl. soc. sav. à Gand.
 LIEVIN DE BAST , secrétaire perpétuel de la société royale de littérature et de beaux-arts à Gand.
 VAN-RENTSALAER , doct. , sec. du lycée d'hist. nat. à New-York.
- 1828 VAN-GRIETHUIZEN , membre des acad. de Batavie , Gand , etc.
 KIRKHOFF Eug. (chev.) m. hon. de la sec. grand-ducale d'Iéna:

SCIENCES MORALES.



SUR LE SAINT-SIMONISME,

LUE DANS LA SÉANCE DU 3 JUIN 1833

Par Louis Julien,

Professeur de Langues étrangères, et Membre résidant
de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Toulon;

EXTRAITE D'UN TRAVAIL INÉDIT DU MÊME,

Intitulé : *Essai sur l'Histoire de la Philosophie.*

Schœlling a transporté son principe du dualisme, même dans la physique. Il le travaille pour expliquer tous les phénomènes de la nature. Il avait trouvé dans l'électricité et dans le magnétisme, le positif et le négatif; il les introduit aussi dans le calorique et dans la lumière. Enfin il trouve l'existence unique de ces quatre espèces de positifs et de négatifs dans l'éther, qui est lui-même le type du dualisme.

Ainsi la théorie moderne de l'éther rentre dans la philosophie de la nature.

Quant à la morale, il est peut-être impossible de déterminer les bases sur lesquelles soit *Fichte*, soit *Schœlling* l'établissent : *Kant* semblait l'avoir basée sur une théorie scientifique, et l'avoir poussée jusqu'au rigorisme, en exigeant d'aimer la

vertu pour elle-même , indépendamment de tout motif d'intérêt. Mais dans un autre ouvrage intitulé : *Idée d'une histoire de l'espèce humaine, comme servant à l'établissement d'une société civile universelle*, il soutient que dans le fait la liberté humaine est soumise à des lois constamment cachées, tout comme les autres phénomènes de la nature, quelle que soit l'idée que l'on puisse se faire de la liberté de l'homme, sous le point de vue métaphysique. Il ajoute que l'histoire de l'espèce humaine pourra nous mettre à même, en embrassant dans une vue générale le jeu de la liberté humaine, de trouver la marche régulière à laquelle cette faculté est soumise, de manière que, ce qui dans des individus nous paraît désordre et confusion, rapporté à l'espèce entière, se présente comme un développement continu, quoique lent, des dispositions originelles de notre nature.

Nie-t-il la liberté humaine? ou bien admet-il une providence, en présupposant cette liberté? Dans cette incertitude, que penser de la morale de Kant? doit-on trouver dans cette nouvelle assertion, le Saint-Simonisme, pour le dernier progrès qui assurera la réforme projetée de la société humaine?



LE SAINT-SIMONISME.

Sous cette dénomination on entend : 1° le système du philosophe Saint-Simon, relatif à la meilleure organisation sociale; 2° la secte, qui, connue d'abord sous le nom de Saint-Simoniens, se

donne maintenant celui de *compagnons de la femme libre*.

1^o SYSTÈME DE SAINT-SIMON.

« La meilleure organisation sociale est celle qui rend la condition des hommes composant la majorité de la société, la plus heureuse possible, en lui procurant le plus de moyens et de facilités pour satisfaire ses premiers besoins.

« C'est celle dans laquelle les hommes qui possèdent le plus de mérite, et dont la valeur intrinsèque est la plus grande, ont le plus de facilité de parvenir au premier rang.

« C'est celle qui réunit la population la plus nombreuse, et qui lui procure les plus grands moyens de résistance contre l'étranger.

« Enfin c'est celle qui donne pour résultat des travaux qu'elle protège, les découvertes les plus importantes, et les plus grands progrès en civilisation et en lumières. »

Saint-Simon considère ensuite que le genre humain n'a pas cessé d'avancer en civilisation, et il conclut que ces progrès continueront au point que la *meilleure organisation possible* pourra s'établir. *Ainsi l'âge d'or, dit-il, est devant nous.* Mais pour hâter ce moment heureux, il faut deux espèces de travaux spirituels, de caractère opposé, mais d'égale importance. Les uns, qui exigent l'emploi de la capacité scientifique, ont pour objet la refonte des doctrines générales; les autres, qui doivent mettre en jeu la capacité littéraire et celle des beaux-arts, consistent dans le renouvel-

lement des sentimens sociaux. (Comte, *'catéchisme des industriels.*)

Les philosophes du 19^{me} siècle doivent donc faire une encyclopédie , pour constituer le système industriel et scientifique. Un élève de Saint-Simon , M. Auguste Comte, s'est efforcé de fonder l'exactitude de son système social, tant sur la connaissance physiologique et psychologique de l'homme , que sur le développement collectif de l'espèce humaine. Mais il était réservé aux Saints-Simoniens de mettre la main à l'œuvre , et de suivre l'impulsion , pour réaliser une si belle conception et la garantir du sort qu'éprouva le rêve de l'abbé de Saint-Pierre.

2^o SECTE DES SAINTS-SIMONIENS.

Olinde Rodrigue, disciple de Saint-Simon , instruit *Enfantin* ; mais celui-ci , *doué de plus de capacité*, devient bientôt le chef des réformateurs , sous le nom de *Père Suprême*, et Rodrigue demeure chef du culte.

La secte se propage , des contributions volontaires remplissent la caisse commune. Il s'élève un temple (rue Taitbout) avec une chaire qui retentit de la nouvelle doctrine , annoncée au nom du très-haut. Elle fait des prosélites qui, dans leur enthousiasme , consacrent toute leur fortune à la propagation des nouvelles idées. Des femmes mêmes entrent dans les vues de la secte , où elles sont appelées à la jouissance des droits réservés ailleurs au sexe mâle.

Cependant la population , même industrielle ,

de Paris ne partage par l'engouement de quelques esprits ardents. La salle de Taitbout est fermée; mais les Saints-Simoniens sont mis hors de cause et acquittés sous le rapport de leurs assemblées. -- Une scission éclate entre les deux chefs pour *affaires temporelles*; Olinde se porte créancier d'Enfantin.

Le père va s'établir pour *quarante jours* à Ménilmontant, avec ses apôtres; il y est visible deux fois par semaine. -- Mais il n'est pas à l'abri de la persécution; elle doit l'épurer: il l'a prévu; il annonce même à ses disciples, qu'il leur faudra subir bien des maux avant d'obtenir l'objet de leurs vœux.

Le Père suprême est cité en justice. -- Il est condamné pour l'immoralité de la doctrine, à un an de prison et à une forte amende; la prévention d'escroquerie avait été écartée. Les Saint-Simoniens échouent à Paris. Au lieu de prosélites, ils ne voient que des adversaires; on les abreuve de ridicules et de mépris. Ils quittent la capitale, ils se répandent en missionnaires dans les principales villes du royaume pour *travailler* la classe ouvrière et le beau sexe. Mais le costume bizarre qu'ils ont adopté à Ménilmontant les fait reconnaître, et ils éprouvent mille affronts dans le midi, à Toulouse, à Montpellier, à Mende, etc.

Repoussés de tous les autres états de l'Europe, les Saints-Simoniens portent leurs vues sur l'Orient, et s'approchent de la Méditerranée. Ils établissent des chaires succursales à Marseille et à Toulon. Voilà cependant qu'ils changent de nom.

Ils étaient mal vus comme *Saints-Simoniens* ; ils se disent compagnons de *la femme libre* , mais ils conservent leur costume. C'est ainsi que les Jésuites avaient pris le nom de *Pères de la foi*. Mais où chercheront-ils la femme libre ? Ce n'est certainement pas dans l'Orient , où presque toutes les femmes sont esclaves , et où il est impossible de pénétrer dans les harems. Il est vrai que la *femme de Bazar* est morte , que la prisonnière de Blaye et la Reine de la Péninsule occidentale , ne sont que les précurseurs de *la femme libre*. Mais où est donc ce prodige ? Il faut cependant le trouver : la plus haute capacité du sexe masculin doit avoir en regard la plus haute capacité du sexe féminin. Les cyniques eurent aussi leur Cratès et leur Hypparchie. Il faut un type à chaque sexe. Eh bien ! il se trouve aux environs de Constantinople. On ne saurait en douter : deux jeunes filles , endormies à l'aide du magnétisme-animal , et dûment interrogées , ont désigné ce séjour de la femme libre. Certainement une troisième fille confirmera cet oracle , et fournira des indications plus précises. En effet il s'ébruite que la femme libre a été trouvée , qu'on l'attend à Marseille , et qu'elle y sera accueillie avec joie et respect par les compagnons accourus. Mais les dernières nouvelles de Constantinople ont détruit des espérances si bien conçues. Le Grand-Seigneur repousse violemment de sa capitale , les ardens compagnons ; il les a vus sans doute avec effroi , s'agenouiller dans les rues de Constantinople , devant les *femmes turques* , qu'ils s'efforçaient de con-

vaincre par une éloquence *toute française*, qu'elles devaient réclamer la liberté à laquelle la nature leur donne des droits inaliénables. On espère néanmoins conjurer la tempête. Les compagnons désappointés se rendent à Smyrne ; ils sont froidement accueillis ; n'importe ! ils demeurent, non point en apparence *pour chercher la femme libre* : c'est une allégorie ; mais dans le fait pour travailler à l'*émancipation des femmes*. Cependant quelques uns d'entr'eux se dirigent vers Alexandrie , guidés par le zélé Barrault. Ainsi la secte va exploiter en même tems deux principales villes de l'empire ture : la civilisation naissante de l'Egypte , lui laisse entrevoir quelque succès, même parmi les hommes.

Au reste les compagnons de *la femme libre* ne sont pas dévoués exclusivement à l'œuvre de l'émancipation des femmes , comme semble l'annoncer leur nouvelle dénomination ; ils ne perdent pas de vue les projets de leur auteur, relativement à l'association universelle, et ils travaillent les ouvriers.

Il y a deux classes de *compagnons* : les *adeptes* et les *néophytes* ou *auditeurs*. -- Les *adeptes* se divisent en *orateurs*, chargés de l'instruction élémentaire, et en *contemplatifs*, qui approfondissent la doctrine et la mettent en pratique.

Il est une école supérieure où l'un des principaux adeptes professe les hautes doctrines, ou bien un compagnon en mission ranime la ferveur...

L'histoire s'arrête ici.

Passons aux doctrines de la secte.

D'abord ces doctrines sont ou toutes neuves, ou une espèce d'éclectisme approprié aux vues de Saint-Simon. Car l'œuvre consiste à *refondre les doctrines générales* et à *renouveler ou épurer les sentimens sociaux*.

Les doctrines générales ont pour objet *la divinité*, et *la mission* divine des réformateurs. -- *L'égalité de droits* entre les deux sexes, et entre tous les hommes ; *la nécessité* d'épurer les sentimens, pour amener et consolider le vrai système social.

1^o « Dieu, disent-ils, est tout ce qui est ; tout est
« en lui ; tout est par lui ; nul de nous n'est hors
« de lui ; mais aucun de nous n'est lui ; chacun de
« nous vit de sa vie, et tous nous communions en
« lui ; car il est tout ce qui est. »

Telle est la formule Saint-Simonienne, que j'ai entendu prononcer deux fois dans des occasions solennelles, et qui m'est parvenue écrite et tracée par un *orateur*, ou au moins sous sa dictée.

Cette doctrine est évidemment le panthéisme de Pythagore, des néo-platoniciens, et enfin de Spinoza. -- Elle n'est pas nouvelle, elle se trouve presque mot à mot dans le *Panthéisticon* des Anglais. (*Voir Sikes : Connexion de la religion naturelle et de la révélée*, tom. 1^{er}, pag. 87-88.)

Cette doctrine surannée avait été stigmatisée par la raison naturelle, et pulvérisée par la philosophie rationnelle, dans son essence et dans ses pitoyables conséquences ; savoir : la métempsycose et la théurgie avec le zoo-magnétisme qui en est le diminutif. -- On ose cependant la reproduire.

Mais si tout est Dieu , et que chaque partie ne le soit pas , comment exprime-t-il ses volontés ? ou plutôt comment cette volonté existe-t-elle dans cet être immense ? Est-elle distribuée dans chaque partie ? ou bien quelle est la partie qui doit être considérée comme le siège de la volonté du tout ?

Les panthéistes , n'osant aborder cette question, ont généralement supposé *une nécessité inhérente à la nature du tout* , un *fatum irrésistible* auquel par sa nature le tout ou Dieu est soumis.

Ils ont dès-là rejeté toute volonté divine explicite.

Le nouveau panthéisme admet cependant cette volonté , sans donner aucune explication à cet égard. Il l'invoque même comme principe de mission , « Dieu veut que , etc. » dit le Saint-Simonien dans ses développemens mystiques.

Si l'on entend par là que la raison divine inspire la nouvelle doctrine , en tant que la raison privée des Saint-Simoniens l'approuve : la mission invoquée ne saurait qu'être équivoque et suspecte , puisque les sectes les plus opposées pourraient élever la même prétention.

Si la nouvelle doctrine est une religion , si les Saint-Simoniens ont une mission divine , quelles en sont les preuves ?

Si ces preuves consistent dans la *rationabilité* ou l'évidence entraînant de la doctrine , pourquoi faire intervenir la divinité ? Pourquoi même ces prédicateurs ? Le dieu du panthéisme , *qui est tout ce qui est* , prêche donc à lui-même , ou plutôt le Saint-Simonien veut-il convertir Dieu ?

On voit clairement que le panthéisme ne fournit au Saint-Simonisme aucun appui rationnel ; mais comme la nouvelle secte se dit une religion , il lui faut un Dieu , *tel quel* ; elle a choisi celui des panthéistes , qui est le plus commode.

La secte a reconnu la nécessité de s'appuyer sur la volonté divine , pour éviter le sort de tant de systèmes philosophiques qui , après avoir beaucoup exercé les esprits , sont tombés dans l'oubli , et ne se retrouvent plus que dans la poussière des bibliothèques. La secte sait , par l'histoire , que les doctrines religieuses , les législations , n'ont pris d'abord et n'ont eu quelque stabilité , qu'en s'étayant de la volonté suprême ; mais elle oublie que cette volonté se présentait d'une manière explicite. On faisait parler les oracles , qui étaient regardés comme divins ; on tâchait par des faits surprenans , de convaincre les esprits. Alors celui qui parlait au nom de la divinité , était censé en avoir reçu sa mission , parce qu'il était le prophète , inspiré de Dieu , ou le thaumaturge , revêtu de sa toute-puissance sur la nature.

Rien de tout cela dans le Saint-Simonisme , pas même la preuve que Mahomet donnait de sa mission la prompte propagation de la doctrine. A cet égard la secte présente le même spectacle que celle de Pythagore ; elle ne dut quelque succès qu'à l'enthousiasme qu'elle inspirait.

Mais si le Saint-Simonisme est une religion , où en est le culte ? Certes on ne saurait y trouver un *culte externe* , par là seulement que les affiliés s'assemblent pour s'entretenir de leurs doctrines ,

ou pour en entendre les développemens ; ou bien par là qu'ils ont emprunté un costume qui les signale , comme les pythagoriciens avaient leur manteau : ce costume ne porte que l'empreinte d'une mode bizarre.

Pareillement point de culte interne dans le Saint-Simonisme. Personne n'ignore, que dans toutes les religions vraies ou fausses, le culte interne consiste en divers sentimens de respect, crainte, reconnaissance, adoration envers l'être suprême. Or il ne paraît pas que la secte ait pour but d'inspirer ces sentimens. D'abord ils sont incompatibles avec les principes du panthéisme : Dieu alors se respecterait lui-même. Ensuite le Saint-Simonien ne s'entretient de la divinité, que pour lui attribuer ses propres doctrines.

Si même le Père Suprême a publié des invocations en style cabalistique, adressées à ce tout qu'il appelle sa divinité, et qu'il dualise, peut-être mystiquement, avec distinction de sexe, (un et une, bon et bonne); on ne saurait y trouver que le désir et le besoin de faire passer la secte pour une religion : puisque ce tout, auquel on demande le phénix de la femme libre, ou, si l'on veut, l'émancipation des femmes, est une pseudo-divinité.

Le Saint-Simonisme n'est donc point une religion ; il n'en est tout au plus qu'une faible esquisse, de même que sa cosmogonie n'a de *philosophique* que l'apparence.

2° C'est dans la république de Platon, que la secte a puisé le rôle qu'elle veut attribuer aux femmes.

« Elles doivent, disait ce philosophe bienveil-
 « lant, elles doivent jouir des mêmes prérogati-
 « ves que les hommes, partager la même éduca-
 « tion, et pouvoir arriver aux honneurs et aux
 « charges, lorsque leurs talens, leurs connaissan-
 « ces, leur caractère, leurs services et leur con-
 « duite les en rendent dignes. »

L'homme, dit le Saint-Simonien, ne domine la femme, qu'en abusant de sa force.

Il est vrai que l'homme a la force corporelle en partage, tandis que la femme a pour attribut une sensibilité exquise; d'où dans l'homme, l'énergie mentale, et dans la femme une grande mobilité d'imagination. Mais la faiblesse du sexe est accompagnée de grâces qui captivent le fort. Cette différence entre les sexes, vient de la nature, et fixe leurs droits réciproques. Ainsi le faible est soumis au fort, dont il attend protection et secours.

Le physiologiste nous découvre la raison de cette différence, que la nature a établie entre les deux sexes, même dans les autres espèces animales en général. *La femme*, dit-il, est un *grand enfant*, parce qu'elle est destinée à être mère. Les anciens peuples; et surtout les nations modernes peu civilisées, paraissent avoir fait la même remarque. Chez celles-ci, la femme n'acquiert quelque considération, qu'à l'âge où elle ne peut plus concevoir : *les vieilles femmes*, sont *leurs devineresses, leurs sorcières*. Chez les païens, les prêtresses devaient être chastes.

Mais par quelle raison les Saints-Simoniens ont-ils adopté cette velléité de Platon sur l'émancipation de la femme?

D'abord la secte ne saurait avouer, et on répugne à lui attribuer l'intention d'établir la communauté des femmes, qui, tout en favorisant le dévergondage, blâmable même dans les enthousiastes, s'opposerait directement à la troisième vue de Saint-Simon, celle d'augmenter la population ; puisque l'expérience prouve que ces unions passagères et mélangées, produisent la stérilité ou du moins l'infécondité.

Quoiqu'il en soit, il est de l'intérêt de la secte de se disculper devant la morale publique, surtout après un jugement solennel, qui a empreint sur les chefs de la secte, non pas la flétrissure de cynisme, mais la tache de doctrines subversives des mœurs.

Mais si la secte ne veut pas abolir le mariage, pourquoi tant d'égards pour les femmes ? pourquoi tant d'empressement à les gagner ?

On serait porté à croire, que la secte veut attirer les femmes pour gagner les hommes, et pour s'emparer de la génération naissante. Ce moyen avait presque réussi naguère à un ordre célèbre de robe longue et de robe courte.

Enfin est-ce pour être conséquente, que la secte assimile la femme à l'homme, relativement à la capacité et à la liberté, en faisant abstraction du sexe ? Mais on ne voit pas en cela une conséquence nécessaire du principe de l'égalité Saint-Simonienne, c'en est au contraire une application exagérée. Puisque la nature est là, qui dévoile à tous les yeux, la nécessité pour la femme d'être soumise à l'homme : *nécessité dont la fem-*

me la plus capable ne se plaint pas, disait naguère M. de Montlosier à la chambre des pairs, en parlant de certaine exclusion des emplois de la société.

3° Quant à la réforme sociale projetée, il faut la considérer sous deux rapports : en elle-même, et dans sa possibilité ou probabilité d'exécution.

L'idée culminante et toute bienveillante du projet, a déjà été présentée par Saint-Simon et développée jusqu'à un certain point par M. Comte.

Mais *Chevalier* nous en a donné un précis dans sa lettre *apostolique* à la suite de l'*encyclique* du Père Suprême, adressée à *tous*, et publiée lors de la retraite à *Ménilmontant*. Il paraît cependant qu'on n'est pas encore fixé sur les moyens d'exécution, puisque l'on annonce un essai. Ce même *Chevalier* a publié un prospectus d'établissement, dont la conception, dit-il, a exigé de profondes méditations.

Or si la secte en est réduite aux essais, ne peut-on pas dire que le projet est un beau idéal, ou plutôt une simple hypothèse, que l'on veut mettre à l'épreuve?

Au reste *Chevalier* aurait pu s'épargner beaucoup de peine, pour imaginer son établissement, s'il avait consulté M. *Owen*, qui a créé en Ecosse le *Nouveau-Lanerk*. Ce philanthrope anglais a rassemblé 5 à 6 mille industriels; il les a rendus heureux; il en a fait des êtres moraux; mais sans arrière-pensée contre la constitution de son pays. Malheureusement il vient d'échouer dans les Etats-Unis. Autre leçon aux nouveaux réformateurs.

Je ne citerai pas les premiers chrétiens : la secte les a imités en tant de choses , telles que : *Hiérarchie, retraite, lettres apostoliques*, en attendant les actes des apôtres, et surtout l'établissement d'une caisse commune destinée à fournir aux grands frais de début, pour se donner de la consistance.

Les frères Moraves, dans la Lusace et sur la côte du Labrador, ont aussi des communautés qui méritaient l'attention de Chevalier.

Certes ce sont comme des couvens de Chartreux, où chaque membre travaille sous une administration qui pourvoit aux besoins généraux et particuliers de la communauté.

Mais pour réaliser le grand projet, faudrait-il distribuer la nation en couvens de Chartreux ?

Non, s'écrie Chevalier. Il suffit que l'administration s'occupe efficacement du sort de la majorité de la nation. Or, pour y parvenir, on protégera, on stimulera l'industrie, pour que chacun trouve du travail et par suite sa subsistance. On multipliera les caisses d'épargne. On emploiera les ressources de l'état, à subvenir aux besoins imprévus de cette majorité, en alimentant le travail, à l'aide de caisses de secours, établies dans les différentes localités.

Les autres soins de l'administration centrale et de ses employés dans tous les rayons, demeureront les mêmes que dans les sociétés ordinaires.

Mais à qui sera confiée cette administration? — Réponse. Aux plus capables. -- Mais encore? -- Rép. Dans les emplois subalternes, aux industriels

riches , intelligens et philanthropes.-- Mais la haute main , qui l'aura ? Qui administrera les finances de l'état ? Qui , sans arrière-pensée ? -- Rép. Le plus capable ; et il réunira , en sa personne , le pontificat et la dignité suprême de l'état , comme le firent les rois asmonéens de Judée.

Quelle sera la forme du gouvernement ? -- Rép. Celle que nous avons , et dont on se contentera de changer les dénominations. -- Mais avec cela le suffrage universel , et les élections , dont on espère écarter les inconvéniens.

Maintenant quels sont les avantages que l'exécution du grand projet peut procurer à la société , dont nous ne jouissions déjà ?

L'industrie est protégée , stimulée et encouragée avec succès. De fortes sommes sont accordées par le budget , pour des travaux publics utiles en même tems à la société et aux ouvriers. On protège avec soin le commerce , cet auxiliaire obligé de l'industrie et de la propriété.

Dans les malheurs publics , le roi citoyen , sa famille , le gouvernement , les départemens , les communes , des souscriptions généreuses apportent des secours , subviennent aux besoins pressans , et pourvoient même à la subsistance des journaliers , en procurant à cette partie intéressante de la société , un travail dirigé aussi au bien commun. Je ne rappellerai pas les sacrifices que se sont généreusement imposés bien des fabricans et des manufacturiers , pour faire vivre les ouvriers durant une longue stagnation du commerce.

Dans la plupart des villes commerçantes, des caisses d'épargne reçoivent les économies des ouvriers, et les grossissent, pour fournir ensuite aux besoins de l'âge caduc, ou améliorer le sort des déposans et de leur famille.

Ces avantages nous sont assurés. Nous en avons la garantie dans l'intérêt évident et avoué du gouvernement et de la nation; dans la marche éclairée des pouvoirs, dont la progression croissante nous prépare de nouveaux moyens de bonheur dans le sein d'une sage liberté, et sans les terribles secousses des révolutions sociales.

Le suffrage universel si vanté dans des vues bien diverses, n'a pas résisté à une discussion rationnelle. L'histoire de Pologne a prémuni contre certaines utopies, et le trône constitutionnel héréditaire du roi citoyen s'est affermi. L'anarchie et le despotisme sont repoussés, et la France trouve les élémens de la prospérité et du bonheur.

Le Saint-Simonisme ne peut qu'offrir la perspective de ce que nous possédons déjà, et même, ce n'est qu'en bouleversant la société de fond en comble, qu'il pourrait atteindre la réalité.

Quels sont les moyens d'exécution de la nouvelle réforme sociale? La propagation d'une doctrine qui plaît aux cœurs généreux, et porte à l'enthousiasme les esprits amis de la nouveauté. Mais à peine connue, cette doctrine a été réprouvée par le sens commun, et par cette *majorité*, même, dont le bonheur est l'objet ostensible du système.

On compte sur les progrès de la civilisation.
On en signale les degrés.

Examinons ces progrès , d'après l'histoire .

NOTES ADDITIONNELLES

A LA NOTICE SUR

LE SAINT-SIMONISME.

PAR M. JULIEN.

NOTE PREMIÈRE.

(a) J'ai parlé dans ma notice sur le Saint-Simonisme , de l'emploi que l'on a fait du zoo-magnétisme , pour découvrir le séjour de la femme libre. On prétend que cet emploi est étranger au Saint-Simonisme.

Je réponds que pour maintenir la vérité du fait , j'ai l'aveu des opposans , et cela suffit. — On reconnaît en fait , qu'un Saint-Simonien a magnétisé deux jeunes filles , et qu'il en a tiré des réponses relatives à un objet qui intéresse vivement le Saint-Simonisme. — J'en ai conclu que ce moyen théurgique ne déplaisait pas à la secte , surtout depuis qu'elle a manifesté une vive satisfaction du résultat qu'elle croyait avoir obtenu des indications fournies par ces jeunes filles.

Cette induction est logique. — Elle n'a rien de répréhensible.

(b) On s'étonne que je signale le zoo-magnétisme , comme un diminutif de la théurgie.

Je ne m'en dédis pas , et j'ajoute que le panthéisme y cherche un appui.

Voici mes raisons :

1^o La *théurgie* est le prétendu moyen par des invocations ,

par certains actes ou gestes , de mettre les esprits en rapport direct entr'eux.

Or, le zoo-magnétisme tend aussi à mettre en rapport l'esprit du magnétiseur avec l'esprit du magnétisé , à l'aide d'une somniloquie provoquée par certains actes. Ainsi le sujet magnétisé répond à toutes les questions que l'opérateur veut bien lui adresser pendant son sommeil léthargique ; quoique privé du libre exercice de ses facultés intellectuelles, il parle de choses qu'il n'a jamais vues ; il se sert d'expressions qu'il n'a jamais lues ni entendues ; rien n'échappe à sa pénétration , qui se joue des milieux les plus opaques et des plus grandes distances...

C'est plus que n'en fesaient les *Pythies* , les *Sybilles* , les *Cassandres* ; car elles prédisaient l'avenir, quoiqu'en se trompant quelquefois , mais elles étaient éveillées. — La différence est grande !

C'est encore plus marqué , quand on trouve que chaque partie du corps du magnétisé , acquiert les diverses sensibilités affectées aux organes ordinaires des sens.

En effet , le magnétisé dont les yeux sont fermés , et sans collusion avec l'opérateur , lit à haute voix le contenu d'un livre qui est présenté ouvert à son genou (Blache) , à son dos ; il lit même une lettre renfermée dans une boîte (Deleuze.) — Ces assertions sont connues.

Ainsi le fabuleux argus peut se réaliser au gré du magnétiseur.

« Les faits sont là , disent les magnétiseurs d'un air de conviction ; il ne s'agit pas de les expliquer , il faut y croire : ces faits parlent hautement , et *maints philosophes* y ajoutent une foi entière , s'écrie une voix amie. »

Certes en voilà plus qu'il n'en faut pour le commun des incrédules. — Mais tout cela ne dit rien à celui qui croit avoir de bonnes raisons de récuser le témoignage des magnétiseurs , et l'autorité de *ces maints philosophes* ; et qui est convaincu que les phénomènes vantés sont physiquement et moralement impossibles , et ne sont dès-lors que des illusions et une fantasmagorie.

Certes , dans les gestes sans attouchement , et dans les ré-

gards magiques ou effarés, seuls moyens employés par les magnétiseurs, on ne trouve point un rapport naturel avec l'effet surprenant qu'il en attend : on ne trouve pas dans les effets cette constance qui dévoile les lois naturelles, et qui les caractérise. Aussi arrive-t-il souvent que l'expérience ne réussit pas ; quelquefois même le magnétiseur est cruellement mystifié. Il est vrai que l'on explique ces fâcheuses anomalies par le manque de certaines influences, ou le peu d'habileté du magnétiseur. — Toujours cependant doit-on reconnaître que le magnétiseur compte sur l'excessive sensibilité de quelques personnes du sexe, sur leur imagination qui s'exalte si facilement, et qui les rend si crédules, et dès lors si maniables. — Il est à remarquer aussi que souvent le magnétisé ne prononce que des mots décousus, et que l'opérateur se charge de les arranger et de leur donner un sens. — Tel était le rôle des prêtres d'Apollon, lorsque la pythie, presque asphixiée sur son trépied, avait balbutié quelques paroles.

On a donc lieu d'appliquer aux faits du zoo-magnétisme, le grand principe de logique, que M. Georget lui-même, rappelle en ces mots : *Tout fait opposé à l'observation constante, doit être écarté à priori.* — Dès-lors que dire de certains témoignages en faveur de ces faits ? ce que l'on apprend des observateurs judicieux : *les sceptiques mêmes sont crédules par quelque côté.* — La preuve en est dans cette foule de préjugés, souvent nuisibles, qui ont de profondes racines dans les esprits, même éclairés. — Il n'en est pas de si absurdes, qu'on ne rapporte à l'appui nombre de faits *incontestables* ! Dans l'espèce, je pourrais citer certains hommes religieux, qui s'accommodent aisément du zoo-magnétisme, par la raison qu'ils croient y trouver la preuve de l'existence des esprits, et dès-lors la réfutation du matérialisme.

Maintenant abandonnons les faits, et sans nous occuper des vertus médicales du nouveau mesmérisme, et du célèbre *fluide magnétique animal*, rentrons dans le fond de la question qui en est la partie rationnelle.

Il est évident que ces connaissances inouïes que l'on attribue au magnétisé, il ne les a pas naturellement, puisque

soit avant, soit après l'opération, elles lui manquent. Certes le magnétiseur qui le consulte, ne les lui donne pas directement. — Le magnétisé est donc éclairé par un autre esprit qui en sait plus que lui.

Or, cette révélation supérieure vient à la suite des opérations muettes du magnétiseur, qui tendent à mettre en jeu les esprits, comme le cercle tracé par la magicienne d'Horace.

J'ai donc pu dire que le zoo-magnétisme est un diminutif de la théurgie. — M. Hévin de Cuvillers, dans son rapport, l'a caractérisé d'une manière bien plus sévère. Je suis ainsi conduit à la seconde partie de mon assertion.

(c) Le magnétisé donc en sait trop, pour qu'on ne doive croire qu'il est éclairé par un esprit supérieur.

Or voilà le panthéiste à son aise. — Le magnétiseur, dit-il, écarte les entraves de la matière, et se met en rapport direct avec l'intelligence divine qui est modifiée dans le magnétisé sous la forme d'homme. — Ou, comme le dit un philosophe de nos jours : *Quand la raison privée se tait, la raison divine parle en nous.*

Ainsi, d'après le panthéiste, c'est la divinité elle-même qui parle dans le magnétisé. — Tel est l'esprit supérieur qui éclaire l'homme dans la *Catalepsie zoo-magnétique*.

Dès-lors le panthéisme trouve un appui dans le zoo-magnétisme, qui lui dévoile la divinité modifiée dans l'homme. C'est la relation qu'indique la formule Saint-Simonienne par ces mots sacramentels : *Tous, nous communions en lui.*

En résumé j'ai pu dire que le zoo-magnétisme tient à la théurgie, et sert d'appui au panthéisme.

(d) On a cru trouver une inexactitude dans mon analyse historique du Saint-Simonisme, relativement à l'humble attitude des *Compagnons* dans les rues de Constantinople, devant les femmes turques voilées. — Cependant je n'ai rien avancé que d'après les journaux.

On oppose à la publicité de ce fait, la lettre d'un des acteurs de ce drame, laquelle a paru aussi dans les journaux. — « Les compagnons, mande-t-on, ont accosté les femmes « respectueusement, et se tenant *debout* ils leur ont adressé « la *salutation mystique*. »

Il y a dès-lors une légère différence entre les deux récits. Tout est vrai, si ce n'est que le sexe mâle, quoique Saint-Simonien, conservant sa dignité sexuelle, ne s'est point agenouillé devant les citoyennes des harems; mais inspiré par sa vénération pour l'une incomparable, il leur a adressé des paroles pleines d'onction, et fécondes d'un avenir à souhait.

Voilà donc la difficulté aplaniée.

NOTE DEUXIÈME.

J'ai dit que le panthéisme de Spinoza, reproduit dans le Saint-Simonisme, est une vieille doctrine qui a déjà été *stigmatisée par la raison*, et *pulvérisée par la philosophie rationnelle*, dans ses principes et dans ses conséquences. — Cette assertion a paru exagérée; on sentira bientôt qu'elle présente une vérité de fait avec la plus grande exactitude.

(a) Ceux qui ont réfuté le système de Spinoza, ont suivi différentes méthodes.

Les uns se sont attachés principalement à en exposer les conséquences absurdes.

C'est ce qu'a fait Bayle dans son dictionnaire, article Spinoza.

Ses adversaires, dans l'impuissance de pouvoir rien répondre de solide, se retranchèrent à dire, qu'il n'avait pas compris la doctrine de Spinoza. — Mais ce critique, aguerri à la controverse, ne fut pas dupe de cette défaite: il reprit en détail toutes les propositions fondamentales du système, et défia les spinosistes de lui en montrer une seule dont il n'eût exposé le vrai sens. — En particulier sur l'article de l'immutabilité et du changement de substance, il a démontré que ce sont les spinosistes qui ne s'entendent pas eux-mêmes.

D'autres ont attaqué Spinoza dans le fort où il s'était retranché, et sous la forme géométrique dans laquelle il a rangé ses doctrines; ils ont examiné ses axiomes, ses définitions, ses propositions, ses conséquences; ils en ont dévoilé les équivoques et l'abus continuel des termes, ainsi que les contradictions; ils ont montré que de matériaux si faibles

et si mal assortis il ne résultait qu'une hypothèse absurde et révoltante.

C'est ce qu'a fait l'anglais Hooke dans ses principes de religion.

Ainsi , d'après Bayle , les conséquences du spinosisme sont absurdes ; d'après Hooke , le spinosisme est une hypothèse absurde et révoltante. — Je n'ai donc pas tort de dire *en premier lieu que la raison a stigmatisé , a flétri la doctrine de Spinoza.*

D'autres enfin ont formé une chaîne de propositions évidentes et incontestables qui établissent des vérités contraires aux paradoxes de Spinoza ; ils ont ainsi construit un édifice aussi solide qu'un tissu de démonstrations géométriques , et devant lequel le spinosisme s'écroule de lui-même.

C'est ce qu'a fait le célèbre Fénélon.

Voilà pourquoi j'ai dit en second lieu que la *philosophie rationnelle a pulvérisé le spinosisme.* — Cette assertion est historique.

(b) J'ai avancé aussi que le spinosisme est reproduit par la doctrine de la nouvelle secte. — En voici la preuve :

Les propositions fondamentales de Spinoza sont :

Il n'est qu'une substance ; c'est l'être abstrait et général , l'être absolu qui existe *en soi et par soi.* — C'est l'être nécessaire. — La pensée et l'étendue sont les attributs ou propriétés de l'être absolu.

Les autres êtres n'existent point nécessairement ; ils existent *en autrui et par autrui.* — Ce sont des modes de la substance unique , s'ils y existent distinctement ; ce sont des accidents de cette substance , s'ils y existent sans distinction. — Ainsi les hommes sont des modes de la substance universelle ; et les autres êtres en sont ou des modes ou des accidents.

(Voir l'exposé de la doctrine de Spinoza , par Boulainvilliers , ouvrage bien connu de nos jours.)

Maintenant ces propositions se retrouvent dans la formule du Saint-Simonisme. Il suffit de mettre en regard les deux doctrines , pour prouver qu'elles sont identiques.

Ainsi : (formule) *Tout est Dieu.* Voilà la substance universelle de Spinoza.

(Formule.) *Tout est en lui, tout est par lui.* — Et Spinoza dit que tous les êtres existent en Dieu ou par Dieu, ou comme modes ou comme accidens.

(Formule.) *Nul de nous n'est hors de lui, aucun de nous n'est lui, chacun de nous vit de sa vie.* — D'après Spinoza, les hommes sont des modes de la substance universelle, et dès-lors ils en sont des parties et vivent de sa vie.

(Formule.) *Tous nous communions en lui.* — Or, d'après Spinoza, tous les hommes appartiennent, comme modes à la même substance universelle, et ils y rentrent quand ils cessent d'exister distinctement.

Le zoo-magnétisme perce à travers ces expressions mystiques de la formule. — Mais on ne saurait le trouver dans le spinosisme que *comme embryon*, puisque cette espèce de théurgie est d'une invention moderne.

En voilà bien assez pour établir l'identité des deux doctrines. On peut donc attribuer au Saint-Simonisme tous les principes et tous les développemens du spinosisme : on y trouve surtout le palladium de Spinoza, son grand cheval de bataille. — *C'est en lui que nous nous mouvons, que nous vivons, que nous existons.*

A cet égard, je rappellerai seulement que je viens de prouver que la *raison a stigmatisé la doctrine de Spinoza*, et que la *philosophie rationnelle l'a pulvérisée.*

NOTE TROISIÈME.

J'ai dit que le Dieu de Spinoza est une pseudo-divinité. L'expression a paru un peu sévère, on va voir cependant qu'elle n'est pas hasardée.

En voici la raison :

Spinoza prétend : 1^o Qu'il n'existe qu'une seule substance, qui est éternelle, et dans laquelle se trouvent réunies l'intelligence et l'étendue à un degré infini. — C'est ce qu'il appelle *Dieu* ;

2^o Que tous les êtres que nous regardons comme des substances distinctes ne sont que des modifications de la substance divine (pensée, étendue), et que ces modifications proviennent soit de la nécessité de la nature de cette subs-

tance unique et universelle, soit des lois qui régissent cette substance par une nécessité aveugle.

Voilà la divinité de Spinoza, qui fut aussi celle de Xéno-phanes, de Sénèque, et même, dit-on, de l'infortuné Abailard.

D'autre part, d'après les démonstrations ontologiques, nous savons que *Dieu* est un être *simple, immuable, d'une intelligence infinie, infiniment libre, infiniment heureux, enfin éternel et nécessaire*.

Or ces attributs sont incompatibles avec la divinité de Spinoza. En effet : 1^o Si la matière composée de parties, appartient à la substance universelle, de manière à en être partie intégrante, aussi bien que l'intelligence. — *L'être nécessaire n'est plus essentiellement simple.*

2^o *L'être nécessaire n'est plus immuable*, si les nombreuses variations qui se manifestent dans l'univers sont des modifications de cet être, en tant qu'il est la substance universelle.

3^o *L'être nécessaire qui n'est pas simple* ne saurait avoir l'intelligence qui ne peut-être l'attribut d'une substance composée de parties, comme la matière.

4^o *L'être nécessaire ne serait pas essentiellement libre et indépendant*, s'il était soumis à une nécessité soit extérieure, soit intérieure.

5^o *L'être nécessaire serait un être contingent.* — Puisque la matière qui en ferait partie présente des signes manifestes de contingence et de création.

6^o *Où en serait la béatitude de l'être nécessaire*, si on devait admettre en lui toutes ces affections contradictoires et simultanées qui existent dans les hommes, puisque ce seraient autant de modifications ou accidents des parties de l'être nécessaire.

En résumant, on trouve que le Dieu de Spinoza réunit des attributs contradictoires, savoir : ceux de l'être nécessaire et ceux de l'être contingent.

Il y a dans l'essence : *simplicité et composition* ou distinction des parties.

Intelligence et étendue;

Béatitude calme et agitation extrême ;

Liberté parfaite et nécessité intérieure absolue.

Or, l'être qui réunit des attributs contradictoires est métaphysiquement impossible ; c'est un être chimérique.

J'ai donc pu conclure avec certitude que *le Dieu de Spinoza* est un *paradoxe*, une *pseudo-divinité*, et je puis ajouter que le système de la substance unique et universelle est *anti-philosophique*.



DE LA CHARITÉ

CONSIDÉRÉE

DANS SON APPLICATION.

PAR M. ROCHE.



Le peuple français est naturellement bon et charitable, en dépit de l'esprit de parti et de nos dissensions politiques ; toutes les fois que l'on fait en France un appel pour secourir l'indigence les citoyens y répondent à l'envi ; mais c'est aussi dans les lieux où le peuple est le plus éclairé que l'on est le plus charitable. Certainement la religion, bien entendue, porte les hommes à la charité. Cette vertu chrétienne, qui fait la base de la morale du Christ, consiste également à aimer et à secourir ses semblables ; mais pourquoi l'orgueil, l'égoïsme et l'hypocrisie des hommes ont-ils fait deux religions différentes quoique portant le même nom ; la religion chrétienne charitable est celle de Fénelon ; mais ce n'est pas celle de la congrégation, celle des absolutistes et des fanatiques qui ne sont charitables que pour les hommes de leur parti, et qui s'informent, avant de distribuer leurs aumônes, si les indigens qui réclament leurs secours vont à la messe ou se confessent : Hommes qui prétendez être religieux et charitables, suivez donc les principes de ce digne archevêque de Cambrai, si

bien exprimés dans le drame de ce nom par les vers suivans :

Courons en ce moment sauver l'humanité
Après nous rendrons grâce à la divinité.

La charité sait, en France, se revêtir des formes les plus attrayantes de la civilisation. Des collectes sont faites au milieu des fêtes, à la fin des repas, des réunions. On donne des bals, des concerts, des représentations au bénéfice des indigens. De vertueux ministres des autels, des magistrats intégres, des hommes d'une probité reconnue, sont chargés de distribuer aux personnes et aux familles indigentes les dons des cœurs généreux. Ils sont distribués avec une fidélité et une exactitude consciencieuses. Les pauvres sont-ils soulagés? la bienfaisance a-t-elle atteint son but? des malheureux sont-ils sauvés, arrachés à la misère? non; malheureusement non; et pourquoi cela? c'est que tout le monde sait donner d'une manière plus ou moins généreuse, mais que peu de personnes savent distribuer les dons des âmes charitables de manière à soulager réellement les malheureux. Vous avez distribué les sommes déposées entre vos mains, honnêtes distributeurs, avec une exactitude mathématique et vous avez cru être justes: vous vous êtes trompés, votre esprit vous a égaré; le lendemain de la distribution peu de personnes ont vu leur situation améliorée; beaucoup l'ont vu empirer. Dans l'hiver de 1830, un bal fut donné à l'opéra, au bénéfice des indigens; les hommes riches et aussi les grands fonctionnaires, le roi,

les princes et la famille royale honorèrent ce bal de leurs présence. La souscription produisit une somme de plus de 800,000 fr. Après la distribution qui fut, dit-on, faite avec une exactitude scrupuleuse, il se trouva que chaque indigent reçut pour sa part une pièce de 40 sols, un pain et un cotret!!! Pour les familles dans le besoin il y eut tout juste de quoi les soulager une journée, pour les voir le lendemain retomber dans toutes les horreurs du froid et de la misère. Pour les pauvres célibataires ou isolés, la plupart auront été s'enivrer, faire un bon repas pour s'étourdir un moment sur leur malheur, et ils se seront trouvés ensuite beaucoup plus malheureux. Et cependant avec cette somme on aurait pu, en l'employant convenablement, soulager pendant tout l'hiver la classe indigente et tirer de la misère des familles entières.

Comment faut-il donc s'y prendre pour opérer de tels bienfaits? il faut je crois : 1^o rejeter comme injuste toute égale répartition ; 2^o soulager différemment les familles nécessiteuses et les pauvres isolés ; 3^o soulager en nature autant que possible plutôt qu'en argent. C'est ce que je vais essayer de prouver. Quel est réellement le soulagement qui résulte d'une somme d'argent considérable distribuée entre plusieurs malheureux, lorsqu'il ne revient à chacun que quelques sols ? En traversant la rue chacun de ces malheureux recevra de la charité individuelle des passans trois ou quatre fois plus que leur cote part de la grosse somme, avec laquelle cependant vous pouvez arracher à la mort et au désespoir quelques individus. Et il

vaut mieux sans doute sauver quelques individus que ne sauver personne ; mais comment choisir, sans être injustes, les individus que l'on doit sauver ? la chose n'est point si difficile qu'elle le paraît. Préférez pour distribuer vos dons, les vieillards aux jeunes gens, les individus malades et estropiés aux individus sains et bien portans, les pères et mères chargés de familles, leurs enfans et ceux qui sont abandonnés, aux pauvres isolés et vagabonds, à ceux qui sont en quelque sorte accoutumés à la mendicité ; enfin, soulagez de préférence, ceux que la maladie, le désespoir, la mort menacent d'une manière plus prochaine ; les autres peuvent attendre. Je serais donc d'avis que l'on découvrit d'abord les familles malheureuses, et qui gémissent dans leurs misérables réduits sans oser implorer la pitié publique et que l'on donnât à chaque famille une somme suffisante pour la mettre pendant quelque temps à l'abri du besoin ; mais si cela était possible, des distributions de pain, de viande, de soupes économiques, de bois et de vêtemens vaudraient encore mieux ; ce mode surtout devrait être exclusivement employé à l'égard des pauvres isolés ; des dépôts de mendicité d'ailleurs devraient être établis pour en diminuer le nombre ; des hôtels ou des bâtimens devraient, dans certaines localités, surtout dans le nord, leur servir d'asile, et du feu y être entretenu par les soins de l'autorité municipale.

A Saint-Pétersbourg on allume des feux sur les places publiques et dans les églises.

Il est aisé de concevoir avec quelle économie ,

on pourrait soulager plusieurs pauvres réunis , chauffés et nourris en commun. On sait que les soldats vivent passablement avec une somme de cinq sols mis individuellement à l'ordinaire , et aucun d'eux séparément ne pourrait vivre de même , si avec cinq sols il était chargé de pourvoir seul à sa nourriture. Il en est de même pour le chauffage , un fagot peut chauffer une trentaine de personnes , qui certainement se chaufferaient très mal avec la bûche individuelle de ce fagot qui leur serait distribuée.

Une autre source d'économie résulterait de la réunion des individus indigens. On pourrait les employer à quelque travail d'atelier, de fabrique , de manufacture ; et leur salaire ajouté à la masse générale augmenterait leur bien-être.

Si l'on veut parvenir efficacement à tirer le parti le plus utile d'une souscription recueillie dans un but de bienfaisance , il faudrait , je crois , nommer pour cela un assez grand nombre de commissaires suivant les localités , chacun d'eux donnerait des renseignemens , formerait des listes des personnes les plus nécessiteuses , et ayant le plus de titres à la charité publique ; on secourrait à domicile ceux qui ne le pourraient l'être différemment , on ferait des distributions de bois , de vivres et de vêtemens par arrondissemens ou par les sections que l'on aurait formées ; enfin l'on chercherait à faire placer comme domestiques , portiers , ouvriers ou employés quelconques ceux qui en seraient susceptibles , en leur procurant quelques avances nécessaires ; et l'on aurait surtout pour

règle invariable de soulager plutôt seulement deux ou trois malheureux que de faire un acte de charité illusoire,

Dans quelques communes de France , quelques maires ont procédé d'après les principes d'une sage économie à la répartition des secours de charité. Leur exemple pourrait et devrait être imité partout.

Ce besoin de venir au secours des classes nécessiteuses et même de la partie la plus nombreuse de la population des villes et des campagnes , est maintenant plus généralement senti qu'il ne l'a jamais été. C'est un effet du progrès des lumières, de la marche de la civilisation , de la propagation des idées libérales. La charité publique, le mouvement des cœurs généreux , humains et compatisans , ne suffit pas pour remédier aux maux causés à la société par la misère qui afflige une masse considérable de ses membres. L'action du gouvernement doit seconder cet élan généreux , et par des institutions sages et bienfaisantes extirper le mal dans sa racine , et prévenir le retour de ces calamités qui nuisent à la prospérité générale, sans ajouter au bien-être matériel des heureux du siècle , qui vivent dans l'opulence , et qui sont si souvent corrompus par l'égoïsme et l'avarice, vices d'autant plus pernicioeux qu'ils ne soulagent aucune infortune , et engendrent la misère , source première des vices du peuple , et des crimes qui en sont souvent la suite inévitable. Le premier devoir de tous les gouvernemens , quelle que soit leur forme plus ou moins libérale , est de faire en sorte que tout le monde vive ; le despotisme même le plus

absolu parvient à se faire excuser en remplissant ce devoir, et le gouvernement le plus libéral qui le négligerait, si toutefois la chose est possible, dégoûterait même les hommes les plus raisonnables, de la liberté. Mais il ne peut en être ainsi sous un gouvernement libéral bien entendu, puisque le vrai libéralisme n'est que la justice développée dans toutes ses conséquences. On a vu des gouvernemens absolus produire la misère dans la partie la plus nombreuse de leurs sujets par l'effet naturel de leurs institutions despotiques. C'est le système de Machiavel mis en pratique ; et qui consiste à rendre le peuple misérable afin de le gouverner plus facilement ; on a vu aussi des gouvernemens soi-disant libres, produire des effets semblables, et même plus déplorables ; la masse du peuple russe se compose de paysans esclavés, ou serfs attachés à la glèbe propriété de leurs seigneurs féodaux, qui les vendent comme des troupeaux de bétail ; ces peuples sont dans la misère ; mais du moins leurs seigneurs leur laissent une subsistance assurée, ils ne sont pas précisément réduits à la condition de mendiants. En Angleterre, pays qui se vante d'une constitution libérale, il n'y a pas de serfs, mais une partie considérable de la population est réduite à vivre des aumônes de la nation, et la taxe des pauvres figure au budget du gouvernement pour une somme considérable ; les nombreuses manufactures de ce peuple si industriel et si éclairé ne suffisent pas toujours pour faire vivre les ouvriers qu'elles emploient. Ces faits en apparence contradictoires confirment les principes que j'ai

émis de l'influence des institutions sur la prospérité et la misère des peuples. La constitution la plus libérale ne remédie point à la misère.

Lorsqu'une aristocratie riche et puissante domine dans le pays, et possède presque exclusivement toute la richesse territoriale, et c'est le cas de l'Angleterre où, sur neuf millions d'habitans, il y a huit millions de prolétaires, ne possédant aucun bien fonds, et n'ayant pour ressource que leur industrie, les secours de l'état, ou la charité publique. La réforme parlementaire qui a lieu dans ce pays, et ses conséquences inévitables, amèneront dans l'état du peuple une amélioration plus efficace que l'aumône annuelle, connue sous le nom de taxe des pauvres ; mais de bonnes institutions auraient pu, dans le principe, prévenir un mal qui peut amener une révolution terrible. L'Angleterre possède outre son aristocratie nobiliaire, un clergé riche et puissant qui possède plus de bien à lui seul, que tous les prêtres des diverses religions, répandus sur le globe, ainsi que cela a été prouvé par un résumé statistique qui a été inséré dans les journaux il y a quelque temps.

C'est encore le clergé qui est la cause de la misère qui afflige la masse du peuple espagnol ; en Espagne l'aristocratie sacerdotale est la plus puissante de toutes ; elle possède la majeure partie des biens, et c'est le clergé régulier ou les moines qui sont possesseurs de la plus grande partie des terres de cette monarchie ; aussi dans plusieurs villes d'Espagne on voit le peuple, pour vivre, être obligé d'aller demander l'aumône à la porte des couvens.

La classe des pauvres qui appelle à son secours les dons de la charité ne se compose pas uniquement des individus connus sous le nom de mendiants ; elle se recrute continuellement des ouvriers sans travail par suite de la stagnation du commerce, du renchérissement des subsistances, ou des impôts onéreux, et des malheureux ruinés par des fléaux ou accidens tels que des incendies, des guerres, ou des proscriptions politiques. Quant à ce qui concerne le prix des subsistances, l'assiette des impôts, c'est au gouvernement ou aux députés de la nation à obvier à l'influence désastreuse qu'ils peuvent avoir sur la misère du peuple, comme les événemens de Lyon, en 1831, l'ont prouvé ; quant à ce qui dépend de la volonté éclairée des citoyens, il y a quelque chose de mieux à faire que la distribution sage des secours de la charité ; les associations de bienfaisance, les caisses d'épargne, les entreprises industrielles qui procurent du travail à des milliers d'individus, sont les moyens les plus efficaces et les plus sages ; et le gouvernement, quels que soient les abus qui peuvent exister, les encouragera toujours. Sous ce rapport la France est dans la voie du progrès. Les conseils de départemens et les conseils municipaux, dans les communes, achèveront, il faut l'espérer, cette œuvre de charité générale qui, par de bonnes institutions, remédie à la misère ; et sait en prévenir le retour. En France surtout l'on n'a pas la douleur de voir les défenseurs de la patrie, des militaires, demander l'aumône, comme cela se voit encore en Espagne, en Portugal et même dans les états du

Saint-Père ; en général dans les états où les moines pullulent et où le fanatisme domine, cette lèpre de la société engendre le paupérisme comme la corruption engendre les vers.

Le remède général contre la misère, le remède le plus sage et le plus efficace, c'est le travail ; c'est sur ce principe que sont fondées les sectes d'économie politique, connues sous le nom de religion Saint-Simonienne, et d'association Phalanstérienne. Mettant à part ce que la première secte peut avoir d'exagéré ou d'impraticable dans l'abolition de l'hérédité de la propriété, ou enfin de dangereux à l'ordre de choses établi sous le rapport de la politique, leurs vœux d'association pour procurer du travail aux classes indigentes, détruire la misère et augmenter l'aisance du peuple, sont louables et méritent d'être encouragés.

L'association seule d'une masse d'indigens contribue à diminuer leur misère, et le travail qui en résulte, non seulement peut assurer leur existence, mais encore leur procurer de l'aisance ; la seule exception qui appelle avec plus d'instance les secours de la charité et à laquelle le travail ne peut remédier directement, c'est la classe des indigens malades ou estropiés, et qui sont hors d'état de travailler ; mais l'association réunie au travail offre pour cette classe des remèdes assurés, et si l'autorité ministérielle, départementale, ou municipale, seconde autant qu'il est en son pouvoir ces moyens suggérés par la philanthropie des citoyens, on arrivera bientôt à une époque, où les collectes et les souscriptions de-

viendront inutiles, et avec elles disparaîtront leurs abus qu'il est difficile d'éviter. Les hospices existans seront plus amplement dotés et leur nombre augmenté; des dépôts de mendicité et de travail seront établis dans les lieux où ils seront nécessaires et convenables; les associations de bienfaisance se multiplieront et verront leurs statuts approuvés par le gouvernement; les travaux d'utilité publique, tels que constructions d'édifices, de ponts, de routes, de canaux seront entrepris et continués partout où il seront utiles aux intérêts communaux, à l'agriculture et à la prospérité publique. Les travaux de la dernière session de la chambre des députés, où monsieur le ministre des travaux publics, en a démontré l'utilité, et dont les projets ont été adoptés, nous en donnent l'espérance. Enfin la protection accordée à toutes les entreprises utiles et philanthropiques, et l'estime publique accompagnée des bénédictions des peuples, qui viendra entourer d'une noble considération les bienfaiteurs de l'humanité, fera disparaître peu à peu les préjugés et les dissentimens qui s'opposent à l'amélioration du bien-être de la classe indigente. L'égoïsme, l'avarice et l'orgueil céderont à l'impulsion générale, et l'influence malveillante de ces vices sociaux étant détruite par la propagation des lumières et de l'instruction publique, le besoin de l'action immédiate de la charité deviendra de plus en plus rare et son emploi finira par devenir plus éclairé et plus efficace.

SCIENCES PHYSIQUES.



SUR UNE

ESSENCE ODONTALGIQUE

POSSÉDANT TOUTES LES PROPRIÉTÉS DU

PARAGUAY-ROUX.

PAR M. JACQUINET,

Docteur en médecine et pharmacien à Toulon.

S'il est du devoir des sociétés savantes de répandre les connaissances utiles et de propager toutes les découvertes qui peuvent contribuer à améliorer le sort de l'espèce humaine, c'est une obligation indispensable pour chacun des membres qui font partie de ces sociétés, de contribuer de tout leur zèle et de tout leur pouvoir à remplir le but de pareilles institutions. Mais le littérateur qui, par goût pour les sciences ou par amour de l'étude, devient membre d'une académie, ne contracte pas des obligations aussi fortes que celui qui, par profession, s'est adonné à l'art difficile de soulager les maux de l'espèce humaine, et l'on a tout lieu d'être surpris quand on voit ceux dont l'unique étude devrait être de rechercher et de répandre

les connaissances propres à la guérison de ces maux, tantôt spéculer par un sordide intérêt et un vil charlatanisme , sur la crédulité publique ; ou , si leurs études , leurs observations , ou une cause quelconque , les a rendus possesseurs d'un spécifique propre à combattre certaines affections morbides, on les voit s'en réserver le monopole exclusif, et priver ainsi , par le haut prix auquel ils le livrent au public , du bénéfice de leur invention , tous ceux qui devraient y avoir part ; car, en dernière analyse , leur invention appartient à la société humaine , puisque c'est d'elle qu'ils ont emprunté les connaissances préliminaires qui les ont mis sur la voie de leur découverte.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prouver la justesse des opinions que je viens d'émettre , et , à part quelques honorables exceptions , on conviendra sans peine , que les exemples n'en sont que trop nombreux.

Sans entrer dans le détail de tous les spécifiques vantés contre toute espèce d'affections , auxquels il semble qu'on doive approprier les maladies , plutôt que d'approprier les remèdes aux malades , je me propose de fixer l'attention sur l'une de ces affections contre lesquelles les charlatans de tous les siècles ont le plus multiplié les recettes , et fait le plus grand nombre de dupes , quoique heureusement, dans le cas dont il s'agit , la santé des malades n'ait pu être que rarement compromise : je veux parler des *affections odontalgiques*, vulgairement connues sous le nom de *mal aux dents*. Dans ce genre d'affections, il est

bien rare qu'on puisse employer constamment le même genre de médication , car ou la dent qui cause la douleur est cariée , et alors il est à la connaissance de tous que le seul spécifique à ce mal , le seul curatif , est l'extraction de la dent ; ou bien la dent sera saine , et dans tous les cas , la douleur peut être occasionnée par une affection névropathique ou inflammatoire , et réclame une médication appropriée qui doit être dirigée par les gens de l'art ; et cependant combien ne voit-on pas d'annonces fastueuses de spécifiques assurés contre toutes les douleurs de dents ? spécifiques composés de substances plus ou moins âcres qui calment quelquefois l'odontalgie , au risque d'augmenter le plus souvent la phlegmasie dont elle est la cause prédisposante.

Cependant il y a certaines douleurs de dents , occasionnées seulement par la carie , qui peuvent être calmées momentanément , ou même d'une manière permanente , par l'application d'une substance âcre : c'est ainsi que de tout temps les huiles essentielles de girofle , de canelle , etc. et plusieurs autres substances ont été employées comme odontalgiques , et que chacun a composé un spécifique à sa guise ; mais il n'en est aucun qui soit aussi répandu que celui qui est connu sous le nom de *Paraguay-Roux* composé par deux pharmaciens MM. Roux et Chais , pour lequel les auteurs se sont fait délivrer un brevet d'invention : et quoique les auteurs aient , par ce moyen , placé le nom qu'ils ont donné à cette composition sous la protection des lois , en vertu de la loi anti-

sociale qui régit les brevets d'invention, comme ils ne peuvent pas s'opposer à ce que celui qui a trouvé les moyens de composer une liqueur analogue par ses propriétés, n'en enrichisse le domaine public, pour faire participer chacun au bienfait de cette découverte, je vais entrer dans tous les détails nécessaires pour faire connaître cette préparation qui peut sous tous les rapports, remplacer celle que le public est obligé de payer bien cher pour en jouir, soit à cause du bénéfice énorme auxquels prétendent les auteurs, soit à cause des sacrifices qu'ils sont obligés de faire envers les dépositaires et AGENTS quelconques de tous les remèdes secrets (1).

(1) Je crois ne pouvoir mieux faire connaître le ridicule du charlatanisme, qu'en citant un fragment d'une lettre adressée aux rédacteurs du Bulletin de pharmacie, par M. Fournier, docteur médecin, membre des sociétés de médecine et de pharmacie de Paris. Cette lettre est consignée dans le tome troisième, page 473 du dit bulletin. Après y avoir passé en revue les diverses causes qui tendent à déprécier l'art de guérir, il analyse plusieurs annonces de prétendus spécifiques en ces termes : « Le premier de ces écrits sur lequel je jetai les yeux était l'annonce fastueuse d'une *Eau balsamique* ou *cosmétique*; cette annonce est écrite en style de saltimbanque; il est difficile de pousser plus loin l'ignorance, le charlatanisme et l'oubli de toute convenance. L'auteur, le sieur Dupont (car il faut le signaler) parle de *teints* qui *sécrètent* difficilement, de dartres qui ne sont pas des fleurs d'agrément, d'émulsion indélébile, de pores qui sont débarrassés de toute transpiration interceptée, de peaux satinées qui ne laissent pas d'issue à la transpiration; son eau prétendue balsamique remédie à tous les inconvénients; elle est de plus un remède souverain

Cette préparation, que j'appellerai *Essence Odontalgique*, pour éviter toute discussion avec les auteurs du *Paraguay-Roux*, est une solution alcoolique d'une matière âcre particulière, de la

» pour les maux de tête, les engelures, les coups de soleil,
 » les brûlures, les piquûres d'insectes, etc. etc., dit-il, si on
 » a le bonheur d'employer de suite son eau balsamique; il
 » ajoute à cette énumération de propriétés l'éloge des
 » actrices de nos théâtres, devenues *séduisantes à la*
 » *scène et charmantes à la ville*, depuis qu'elles font usage de
 » son eau cosmétique; il conseille aux jolies femmes de se
 » servir de son spécifique dans un *bain mystérieux*, et il
 » promet que le *résultat* n'en sera que plus *aimable*; si cette
 » phrase n'est pas de la niaiserie, c'est du cynisme; enfin
 » pour compléter l'indécence il place les dépôts de son re-
 » mède chez une marchande de modes, chez un marchand
 » de nouveautés, chez un employé de bureau et chez dix
 » parfumeurs. Le sieur *Dupont* est pharmacien. Il est diffi-
 » cile d'avilir davantage cette honorable profession.

» Le second imprimé que je lus, était une circulaire du
 » sieur *Séguin* dans laquelle en très mauvais français il offre
 » aux médecins *cinq francs de bénéfice* sur chaque bouteille
 » de vin fébrifuge qu'ils feront prendre à leurs malades. Le
 » sieur *Séguin* avait sans doute la fièvre, malgré son spéci-
 » fique, lorsqu'il a imaginé que les médecins de la faculté se
 » prêteraient à un pareil trafic, et il est bien maladroit de
 » mettre ainsi ses juges naturels dans le secret des bénéfices
 » énormes qu'il veut faire sur une préparation qu'il tient
 » secrète, quoiqu'il sache très bien qu'un pharmacien ne doit
 » avoir aucun arcane. »

« Le troisième était un journal où le sieur *Bacoffe* fils,
 « déjà distributeur de l'Elixir de Vilette, annonce un *Cho-*
 « *colat français* dans lequel il n'entre point de cacao... Du
 « chocolat sans cacao! n'est-ce pas promettre de faire une
 « omelette sans œufs ou du pain sans farine? *Risum teneatis*
 « *amici!*

fleur d'une plante que je dois à l'obligeance de M. Robert notre collègue , et je dois même ajouter que c'est par son impulsion que j'ai entrepris des expériences sur cette plante , expériences qui ont été couronnées de succès et que je vais faire connaître après , avoir indiqué les principaux caractères botaniques de ce végétal.

Cette plante est connue et désignée par Linné sous le nom de *Spilanthus Oleraceus*, Spilanthe Comestible, elle appartient à la syngénésie polygamie égale et à la famille des corymbifères de Jussieu. Elle est aussi connue sous le nom vulgaire de *Cresson de Para*. Cette plante est originaire des Indes Orientales et de l'île de Madagascar ; on la cultive dans nos jardins ; elle est annuelle, ses feuilles sont presque en forme de cœur, dentelées, petiolées; ses fleurs sont jaunes, composées, en têtes coniques, nombreuses; les semences sont noires, oblongues, comprimées, applaties, terminées au sommet par deux arêtes dont une plus petite.

Toutes les parties de ce végétal ont une saveur âcre et piquante. Lorsqu'on le mâche, il laisse dans la bouche une cuisson qui persiste long-temps. Ces propriétés ont fait regarder cette plante comme un puissant anti-scorbutique et odontalgique.

« Le quatrième... mais ce serait ennuyer vos lecteurs que
 « de leur déployer la liste des plates et fastidieuses annonces
 « des charlatans en boutique. On se plaint que les parades
 « des boulevarts ne sont plus comiques : je le crois , ces mes-
 « sieurs en ont pris le style dans leur correspondance avec le
 « public. »

Quoique toutes les parties du végétal aient une saveur forte, les fleurs jouissent de cette propriété à un degré supérieur, et c'est avec elles que je prépare l'*Essence Odontalgique*. Depuis long-temps on connaissait la propriété qu'ont ces fleurs, lorsqu'on les applique sur une dent malade, d'en calmer la douleur, mais comme on ne peut pas toujours se procurer de ces fleurs, on devait rechercher les moyens d'en extraire le principe efficace, pour pouvoir le conserver et l'employer d'une manière facile dans toutes les circonstances.

M. Robert, à qui les propriétés de la fleur du *Spilanthus* étaient connues, frappé d'ailleurs de la ressemblance de goût qu'il avait trouvée entre ces fleurs et le *Paraguay-Roux*, m'engagea, il y a quelques années, à en préparer une teinture odontalgique : de concert avec lui j'en fis infuser dans de l'alcool rectifié, et j'obtins une teinture qui avait toute la saveur de ces fleurs, qui calmait les douleurs de dents, dans la plupart des cas, mais qui avait aussi une saveur herbacée très prononcée et désagréable. Je pensais alors à extraire de ces fleurs le principe âcre particulier, en l'isolant de l'extrait mucilagineux qu'elles pourraient contenir ; mais comme il ne me fut pas possible de me procurer d'autres fleurs, je dus attendre la nouvelle récolte pour recommencer mes expériences, ce que je fis l'année suivante. Supposant à tort que le principe âcre pouvait être volatil, je distillai une certaine quantité de ces fleurs avec de l'eau, mais n'ayant obtenu qu'une

eau fade et presque insipide , j'en conclus que le principe que je cherchais à extraire, était un corps fixe d'une nature huileuse ou résineuse , et que le meilleur moyen de l'obtenir était de traiter ces fleurs par l'éther sulfurique bien pur ; je débutai donc par faire sécher les fleurs , pour les priver de l'humidité qu'elles contenaient , et qui aurait affaibli l'éther ; je préparai ensuite une teinture éthérée , qui , distillée et évaporée convenablement , me fournit une petite quantité d'une matière d'une couleur verte très foncée , d'une odeur particulière assez prononcée , mais non désagréable , et d'une saveur âcre et piquante extrêmement forte. Cette matière entièrement soluble dans l'alcool , fut dissoute dans ce véhicule et me fournit une teinture d'un jaune verdâtre avec la saveur particulière aux fleurs du *spilanthus* , mais sans arrière-goût herbacé , laquelle employée dans tous les cas de douleur de dents sans symptômes névralgiques ou phlegmasiques , a constamment réussi à les calmer comme par enchantement , soit en l'employant pure , imbibée sur du coton ou de l'amadou , soit en la mêlant avec partie égale d'eau et employée en gargarisme. Mais comme , par le procédé que je viens de décrire , j'avais éprouvé une grande déperdition d'éther , à cause de la grande quantité qu'en avaient absorbée les fleurs , je l'ai modifié , et voici de quelle manière je prépare maintenant l'*Essence Odontalgique* :

Je recueille les fleurs de *spilanthus* au fur et à mesure de leur parfait développement , qui a lieu pendant toute la saison d'été , je les fais sécher , soit

à l'étuve, soit au soleil, et lorsqu'elles sont sèches je les fais macérer dans de l'alcool à 32 degrés, pendant huit à dix jours; j'épūise les fleurs de tout ce qu'elles ont de soluble dans ce menstrue, en le renouvelant une ou deux fois, et je distille, au bain marie, les teintures alcooliques, après les avoir filtrées. La distillation est poussée jusqu'à ce que les quatre cinquièmes de l'alcool soient passés dans le récipient, et je continue l'évaporation, dans une capsule, jusqu'à consistance extractive, j'obtiens ainsi une matière brune, qui, traitée par l'éther sulfurique, se dissout en partie dans ce liquide, en lui communiquant une belle couleur verte très intense, et il reste un résidu d'une matière d'un jaune-brun, visqueuse, d'une saveur fade, soluble dans l'eau, que je rejette comme inutile. Les solutions éthérées sont distillées dans une cornue de verre, et lorsque la plus grande partie de l'éther est distillée, je verse le résidu dans une capsule que j'expose, dans l'étuve, à une évaporation lente, jusqu'à ce que toute l'odeur d'éther se soit dissipée: j'obtiens ainsi une petite quantité d'une matière aromatique, verte, d'une saveur piquante très forte, laquelle se dissout dans l'alcool en toute proportion, et communique une saveur piquante à une grande quantité de ce liquide: c'est cette dissolution très étendue que j'appelle Essence Odontalgique, et qui jouit de la propriété que son nom indique, à un degré supérieur à tous les spécifiques vantés jusqu'à présent.

J'aurais désiré, en publiant ce qui précède, le

faire suivre de l'exposé raisonné de l'analyse chimique des fleurs et des feuilles du *Spilanthus Oleraceus*, mais comme cette analyse ne pourra être terminée de quelque temps, attendu qu'il me reste encore un grand nombre d'expériences à faire sur cette plante, je n'ai pas voulu différer davantage la publication de cette notice, dans l'espoir qu'elle pourra être utile et contribuer par ce moyen au bien être et au soulagement des hommes, et correspondre ainsi au but philanthropique de notre institution.

Je dois rappeler en terminant, que l'*Essence Odontalgique* et le *Paraguay-Roux*, jouissent d'une propriété irritante, et qu'on doit se garder d'en répéter trop souvent l'usage, parce qu'alors on courrait le risque de déterminer une inflammation d'autant plus aigüe, que l'usage du médicament aurait été plus long-temps continué, et loin d'en éprouver du soulagement on ne ferait qu'accroître l'odontalgie.





SUR LA DERMITE CIRCONSCRITE ,

VULGAIREMENT NOMMÉE,

COR.

PAR L. M. V. TAXIL ,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris , médecin de la
3^{me} section du dispensaire de Toulon,
Secrétaire de la société des Sciences , Arts et Belles-Lettres du
département du Var
et membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes.

Il est , dans les Sciences , des points si futiles , si simples en apparence , de si mince dimension , bien qu'ils se rattachent au bien-être général de l'humanité , qu'on a besoin d'une espèce particulière de courage , pour s'en occuper ; on s'expose , en les envisageant , à faire planer sur son compte des soupçons de faiblesse ou d'incapacité ; eh bien , ces soupçons , nous les acceptons sans crainte , car rien de ce qui touche à la nature de l'homme , quelque minime qu'il soit ne doit être dédaigné par l'homme. Or , les *cors* étant une des infirmités humaines les plus répandues , les plus communes et , en même temps , les plus négligées ils vont arrêter notre attention.

Si les pédicures et les charlatans se sont arrogé , jusqu'à ce jour , le droit de corriger ces maux , qu'engendrent surtout de vicieuses chaussures ; s'ils ont exploité , en empiriques , cette partie de

la chirurgie , c'est que , délaissée par les hommes de l'art , ils en ont accru leur domaine , déjà si grossi par la série nombreuse des maladies , auxquelles la saine médecine n'oppose que des efforts infructueux. Cherchons à tirer la *dermite* de ces mains inhabiles , en lui assignant une place rationnelle dans nos cadres nosologiques.

Les ouvrages de pathologie les plus récents , placent les *cors* , dans les hypertrophies du système épidermoïde ; oubliant l'insensibilité de l'épiderme , ils n'ont pas craint d'établir que le centre du durillon qu'on appelle *cor* , paraissait sensible , qu'on y avait vu des vaisseaux sanguins le traverser en tout sens.

Respectant l'opinion de chacun , nous venons , aujourd'hui , donner la notre sur un sujet dont le peu d'importance semble exclure toute recherche nouvelle , et qui cependant nous paraît susceptible de quelques éclaircissemens. Avant d'entrer en matière jetons un coup d'œil superficiel sur l'anatomie générale de la peau.

Le derme ou *corium* , *vera cutis* , est une membrane fibro-cellulaire , qui compose presque à elle seule toute l'épaisseur de l'enveloppe tégumentaire externe , c'est à travers ses aréoles (ouvertures coniques , qui traversent obliquement son épaisseur) que pénètrent les vaisseaux sanguins , les lymphatiques et les nerfs , qui le douent de cette prééminence de sensibilité , que chacun lui connaît. Le lacis anastomotique de toutes ces parties , que soutient et que lie une mince couche de tissu aréolaire , et de petites vésicules adipeuses , qui

l'accompagnent, donne naissance sur sa face superficielle, au corps papillaire et au réseau vasculaire, qui à cause de leur texture hémato-nerveuse, participent si activement, à ses fonctions organiques et vitales.

Le corps muqueux de Malpighi (*rete glutinosum Malpighianum*), qui est le siège de la coloration de la peau, est une couche celluleuse, à demi-fluide, destinée à couvrir les éminences papillaires et à unir la peau avec l'épiderme, ou *surpeau* (*cuticula*), qui excrétion du derme, peut en être considérée comme un vernis défensif.

C'est une couche plane, continue et non à lames imbriquées qui, soustraite totalement aux lois de l'organisation vitale est dépourvue de tissu cellulaires, de vaisseaux et de nerfs. C'est à tort que Numburger a prétendu qu'elle se nourrissait par intussusception, que Mojon et Klinkhosch y supposaient des fibres, des lames, des vaisseaux, etc. que Mascagny voulait que sa trame fût due aux absorbans, qui se multipliaient si aisément sous son savant scalpel; que Fontana a cru y voir des vaisseaux contournés, et que de nos jours, à l'aide d'observations microscopiques, on a dit y avoir découvert des vaisseaux, que M. Humboldt a réduit à la condition de plis.

Les caractères physiques de l'enveloppe épidermique sont les suivans : Pas de cellulose distincte, peu ou point de perméabilité, de là la longue durée des *ampoules*. La macération continuée la réduit en une sorte de mucilage. La chimie y démontre de l'*albumine* suivant les uns, ou du *mucus* suivant

les autres, ce qui n'est peut-être pas différent, puisque le mucus paraît être de l'albumine unie à la soude (Beclard, *Elémens d'anatomie générale.*)

La facilité qu'ont les substances épidermiques à se reproduire est frappante, elle vient déposer en faveur de la simplicité de leur texture. Cette couche anorganique semble être le résultat direct du desséchement d'un *halitus*, d'une rosée que les surfaces les plus superficielles du derme laissent exhaler et dont elles se revêtent, comme d'un moyen propre à les soustraire au contact immédiat des agens extérieurs. L'épiderme enfin ne paraît être que l'écorce de la peau (1).

Voilà ce que les recherches anatomiques les plus fines, les plus délicates, ont permis de découvrir sur la contexture du tissu cutané. Maintenant qu'on continue de considérer la lame épidermique, cette enveloppe inerte comme le siège des *cors* et on ne manquera pas de n'opposer à ces maux que des moyens inefficaces. Mais si, guidé par les données que nous venons d'établir, nous interrogeons les causes qui l'engendrent le plus souvent, nous verrons ces dernières s'exercer nécessairement sur

(1) Le vésicatoire dont l'action thérapeutique est si souvent invoquée, n'opère qu'un effet mécanique sur la membrane que nous observons; il appelle, dans un lieu circonscrit, une trop grande quantité de sérosité à laquelle les circonstances extérieures ne permettent pas de se concréter; il détermine le soulèvement de l'épiderme en exagérant l'extensibilité inhérente à sa nature membraneuse. Toute la vitalité du phénomène se passe sur l'expansion vasculo-cellulaire qu'offre la périphérie du derme.

une partie très sensible , très irritable , sur le derme enfin , dont la surface est le point où viennent s'épanouir les seuls élémens connus de la sensibilité. En effet les pressions où les frottemens souvent répétés et presque continus , exercés sur un point de la peau , par quelque agent que ce soit , comme des chaussures trop étroites , ou trop larges ; des plis ou de grosses coutures que présentent des bas ; les déformations , les flexions anormales des doigts , qui , modifiant leur position , donnent lieu à des compressions nuisibles , sont les causes les plus communes des *cors*. On les observe le plus ordinairement chez les personnes qui , soumises aux lois tyranniques de la mode , se condamnent à emprisonner leurs pieds dans des souliers trop étroits ; moins chez celles dont les chaussures pèchent par excès de largeur ; peu chez le paysan , qui s'affranchit aisément de ces entraves ; nullement chez le sauvage qui n'en use pas du tout. Mais il n'est pas rare d'en rencontrer aux mains de ces derniers , comme à celles de tous les ouvriers , qui manient habituellement des corps durs ; et si l'appendice de l'avant-bras , en offre plus rarement que celui de la jambe , cela doit tenir à la liberté dont il jouit et à la longueur des doigts , qui plus mobiles sont moins exposés à être pressés. L'action de ces causes est évidemment irritante ; un point saillant , ou non , du derme est comprimé par l'intermède de la couche insensible , qui le recouvre ; la continuité de cette compression opère sur ce point une réaction , c'est-à-dire y appelle un afflux plus considérable de sang que d'habitude ; ses fonctions

biologiques sont modifiées ; la vie , y existe en plus , et s'y exprime pathologiquement ; la sécrétion épidermoïde participe à l'exagération de la circulation , elle augmente et son accroissement constitue un corps étranger , une substance à apparence cornée d'où par abréviation dérive peut-être le mot *cor* (1) ; celui-ci vient ajouter au volume des moyens compressifs, et de là, les douleurs aiguës ressenties dans la partie subjacente à ce point de l'épiderme hypertrophié.

Tout le monde sait que les hautes chaleurs , les vicissitudes atmosphériques et tous les grands changemens de température exercent sur les *cors* une influence, telle que, sans le concours de la pression, les personnes qui les portent en sont vivement incommodées, et que beaucoup d'entr'elles ont le désolant privilège de deviner le mauvais temps, mieux pour ainsi dire, que ne le ferait l'ingénieux instrument de Toricelli. Nos connaissances très bornées dans le mode d'action de l'électricité sur l'organisme nous empêchent d'en découvrir le mécanisme , qui peut-être réside seulement dans la dilatation de nos molécules organiques.

Quoiqu'il en soit, cette théorie nous conduira, sans doute , à un plan rationnel de traitement , puisque ne confondant plus les causes avec l'effet , nous ne combattons ce dernier que parce qu'il s'ajoute à la

(1) Les *cors* consistent aussi en productions cornées , accidentelles , arrondies , petites , très dures , et qui par la compression qu'elles transmettent , irritent , enflamment , percent la peau et même altèrent les os ou les articulations sous-jacentes. (Beclard , Anat. générale.)

cause première et qu'il en aggrave les résultats.

Nous nous taisons sur les moyens, plus ou moins ridicules, enfantés par l'empirisme, accrédités par l'ignorance, que la tourbe des marchands d'orviétan débite impunément pour la guérison radicale des cors; nous nous arrêterons aux trois procédés opératoires dont on conseille l'usage pour en obtenir la curation; ce sont 1° *l'excision*, 2° *l'extirpation*, 3° *la cautérisation*.

La première, qu'on défend de ne pas entreprendre avant d'avoir ramolli le *cor* soit par un bain, soit par un cataplasme et qu'on doit continuer, jusqu'à ce qu'on ait atteint le fond de la dépression amenée sur le derme par le durillon épidermique, est une opération presque illusoire parce qu'on n'attaque que difficilement l'épiderme ramolli (1) et que, si on atteint le fond du godet, on s'expose à aggraver la dermite, que nous croyons toujours être la cause première des *cors*. C'est vainement surtout qu'on s'acharnerait sur un point noir ou grisâtre, qui est au centre du durillon, c'est la partie la plus condensée de l'hypertrophie épidermique, qui ne cédera qu'à un traitement fondé sur des données exactes.

(1) L'imperméabilité de l'épiderme cesse avec sa disposition en membrane, c'est-à-dire, que les couches anormales, qui se superposent à lui, dans le *cor*, comme le feraient des molécules minérales sur une masse de leur nature cèdent tellement à l'influence de l'eau qui, mises pendant quelque tems en contact avec ce liquide elles s'affaissent en s'élargissant légèrement, perdent de leur force de cohésion, se ramollissent et sont plus difficilement entamées par l'instrument tranchant.

Cette propriété est purement mécanique, elle tient à l'arrangement matériel de la substance épidermoïque.

L'extirpation nous paraît trop douloureuse pour être conseillée avec succès contre les cors , d'ailleurs il faudrait qu'elle intéressât toute l'épaisseur de la peau malade , et on trouverait peu de personnes qui s'y soumettraient.

La cautérisation , moyen violent , mais si héroïque dans beaucoup de cas , répugnerait également.

Notre procédé ne consiste qu'en une excision , mais en une excision souvent répétée , presque journalière , sans qu'au préalable on ait besoin de ramollir l'épiderme ; cette excision qu'on entreprendra toutes les fois que le développement anormal de l'épiderme dépassera le niveau de la peau , consistera dans l'enlèvement par couches , et à sec , des lames épidermiques exubérantes , avec un instrument tranchant bien affilé , qui ne devra jamais aller jusqu'au derme , c'est-à-dire , ne pas amener le sang. On applique ensuite , comme le faisait Peirilhe , un emplâtre fenêtré de diachilum gommé , immédiatement sur le *cor* et par dessus un second emplâtre non fenêtré.

En procédant ainsi régulièrement , pendant un mois environ , on a raison de cette gênante infirmité.

Si une des causes les plus nombreuses des cors se trouve dans la mauvaise conformation de nos chaussures , dans leur étroitesse ou dans leur trop grande ampleur , il est inutile de recommander de n'en porter que de convenables.

L'enlèvement souvent réitéré des couches épidermiques vicieusement développées , ne s'applique qu'à un effet , c'est presque la médecine

du symptôme que nous conseillons , mais ici cet effet devenant , par son accroissement anormal , cause lui-même , c'est par lui qu'il faut attaquer le mal.

Notre manière de procéder a toujours été suivie de succès et c'est là le motif qui nous a porté à la publier ; elle réclame seulement des soins et de la patience.



LITTÉRATURE.

ÉTUDES CRITIQUES

SUR

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

L'abbé de Maccarthy.

PAR M. RICARD,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE ,

Ancien professeur de philosophie au collège royal de Limoges,
Professeur de philosophie au collège de Toulon.

L'abbé de Maccarthy est mort le 3 mai dernier, à Annecy, en Savoie. Ce prédicateur célèbre était d'une famille originaire d'Irlande, établie en France depuis longues années. Long-temps, un de ses frères siégea à la chambre comme député de la Drôme. Lui-même refusa plus d'une fois la plus haute dignité à laquelle il pût prétendre dans sa patrie d'adoption.

Les journaux ont annoncé sa mort; mais personne, encore n'a essayé de caractériser et d'apprécier sérieusement ce haut talent oratoire que les esprits les plus cultivés et les plus judicieux de la capitale ont admiré et ont vanté; que les plus grandes villes du royaume ont entendu avec en-

thousiasme, et qui à la cour même, où son mérite l'appela de bonne heure, sut ne pas faire regretter ses plus illustres prédécesseurs.

J'ai vécu durant plusieurs années dans une sorte d'intimité avec ce grand orateur; je me suis livré à quelques études spéciales sur l'éloquence qui lui était propre et sur l'éloquence sacrée en général; enfin ma profession me sauve de toute admiration fanatique : en fallait-il davantage pour m'engager à offrir à la patrie de Massillon un portrait que je puis tracer à la fois avec tant de vérité et avec tant d'indépendance?

Nous n'irons pas demander nos règles de critique à Maury qui souvent ne comprend pas l'éloquence religieuse, tout prêtre et tout cardinal qu'il est, et substitue à une théorie élevée de cette branche de l'art, des lois de convention qu'un faux goût académique lui dicte quelquefois. Ce n'est pas dans des traités de rhétorique que nous irons chercher l'idéal de l'orateur sacré. Il est temps que la philosophie, après avoir jeté la lumière sur les beaux-arts par l'analyse des émotions qu'ils sont destinés à produire, éclaire aussi de ses vives clartés le plus grand de tous les arts, l'art de la parole, appliqué à peindre les plus importants objets de la pensée de l'homme, à savoir, son origine, sa destinée, et les devoirs qui résultent ici-bas de la connaissance de l'une et de l'autre, tels du moins que les diverses religions les ont d'abord conçus dans leurs symboliques profondeurs, éclaircies plus tard par la science.

La conception divine est une. Sous quelque

forme , sous quelque mode de manifestation qu'elle apparaisse à l'intelligence humaine , une fois en possession des puissances de l'âme , elle les échauffe , elle les exalte , elle leur communique la force même de Dieu , cette force qui se fait sentir dans le sanctuaire de la conscience par ses joies ou par ses remords , comme au dehors de nous par les phénomènes bienfaisans ou désastreux de la nature. Là est la source de toute éloquence religieuse , abstraction faite des dogmes particuliers qu'elle se propose d'établir et de la force même que leur vérité peut lui prêter.

Sans doute la conception divine en s'emparant d'une âme , s'y modifie selon les nuances particulières des facultés qu'elle y rencontre. Terrible et grave dans Bossuet , l'inspiration religieuse deviendra élégante et douce dans Massillon : leur génie se reflétera à travers ces flots de lumière céleste qu'ils font descendre jusqu'à nous. Mais au milieu de toutes ces variétés qui naissent de l'individualité de l'orateur , du caractère métaphysique du dogme qu'il annonce et du but qu'il propose à ses efforts , il sera facile de reconnaître une source unique , une impulsion primitive , le divin apparaissant dans son unité vivante à l'intelligence humaine. C'est ici que ce mot *enthousiasme* , si vaguement employé dans la plupart de nos vulgaires admirations , commence à prendre un sens et à devenir l'écho d'une idée nettement déterminée. Le véritable orateur religieux est *enthousiaste* par nature et comme par instinct ; car il est en Dieu. Mais ne confondons pas l'*enthou-*

siasme du poète et de l'artiste s'inspirant de la nature et de la passion même , vrai prisme où viennent se décomposer pour eux les rayons de la lumière divine , avec l'enthousiasme de l'orateur sacré , dont le propre est de s'élever au dessus de la passion et de la nature et de les rabaisser l'une et l'autre en les plaçant en regard de la conception divine.

L'idéal que je viens de tracer n'est autre , après tout , que celui de Fénelon lui-même , lorsqu'il opposait aux premiers envahissemens du mauvais goût dans le domaine de l'éloquence religieuse , comme précepte , l'habitude de parler d'après l'inspiration , et comme exemple , les homélies des pères de l'église primitive. Plus rapprochés de la source , il avaient su mettre plus de vérité dans leur langage dont une simplicité grande et calme constituait tout l'ornement , dont la foi et l'humble prière faisaient tous les apprêts. De tels modèles plaisaient encore à l'âme douce et ingénue de l'archevêque de Cambray , au moment même où Bossuet alliait à cet esprit primitif toute la pompe et tout l'éclat du grand règne ; où Bourdaloue élevait la dialectique et la science chrétiennes à un degré qu'aucun orateur n'avait encore atteint ; où Massillon moins élevé que l'un , moins savant que l'autre , les égalait tous deux par la beauté de ses pensées et par l'harmonie de son élocution. Certes , la loi du progrès préside à tous les développemens du christianisme dans son esprit intérieur comme dans ses formes apparentes : mais le progrès n'est pas dans le raffinement de son lan-

gage. Comparez nos grands orateurs sacrés du 17^e siècle avec ceux du 18^e, et jugez. Il n'est peut-être aucune branche de la littérature du dernier siècle où la décadence vous paraisse plus vraie et plus profonde, je dirai presque, plus révoltante. Les esprits vulgaires en verront la cause dans l'affaiblissement des croyances religieuses. Comme si les croyances, du moins dans la première moitié du 18^e siècle n'étaient pas encore vivantes! Comme si les grandes corporations qui les propageaient avaient perdu dès-lors toutes leur puissance sur les consciences! Comme si la lutte même contre les idées nouvelles, n'avait pas dû fortifier et activer le ressort de la foi chrétienne aux prises avec la philosophie! C'est à une servile imitation de l'antiquité payenne qu'il faut attribuer la décadence que nous signalons. Cette imitation qui fut un grand bien pour toutes les branches de littérature qui jusqu'alors n'avaient pas eu d'existence parmi nous, par exemple, pour l'art dramatique, fut un grand mal pour l'éloquence chrétienne qui déjà avait son esprit et ses traditions, ses règles et ses modèles : elle renouvela dans le domaine de l'éloquence cette alliance bizarre des idées chrétiennes et des idées payennes, caractère propre de l'art au moyen-âge, et que le grand siècle avait cherché à rompre à tout jamais, au risque même d'une unité factice.

Avant d'entreprendre le tableau que nous nous proposons de présenter, nous avons dû indiquer le point de vue où nous nous placions. Avant d'entrer dans la critique, nous avons dû rappeler les

règles auxquelles nous la croyons soumise par le bon sens et par le bon goût ; car il est bien loin de notre pensée de faire ici un éloge , et de laisser parler notre admiration à la place de la vérité.

L'abbé de Maccarthy doit être , à notre avis , rangé au nombre de ces orateurs qui sans présenter au plus haut degré , toutes les qualités dont l'ensemble forme l'idéal de l'éloquence religieuse , savent toutefois les réunir toutes dans une savante proportion , les fortifier les une par les autres , et produire ainsi , au lieu de cet enthousiasme violent qui sur-excite toutes les facultés de l'auditeur , ce sentiment de plaisir calme et réfléchi qui , en toutes choses s'attache à l'ordre , à la régularité relevée par la grâce et la noblesse. Homme du monde avant d'être homme d'église , formé , quoiqu'assez tard , par de savantes études , ayant long-temps vécu avec les pères de l'église grecque , éternels modèles de haute éloquence , on peut dire que sa vie à la fois agitée et studieuse l'avait initié au secret des passions humaines et des grands moyens mis en œuvre par le christianisme pour les diriger. Il avait appris à connaître les hommes avant d'entreprendre de les rendre meilleurs. La science des livres ne lui avait donné que la méthode : c'est par la science de lui-même qu'il avait acquis ce coup-d'œil pénétrant qui descendait dans les abîmes du cœur , qui analysait ses faiblesses , sondait ses incertitudes : c'est elle qui lui permettait d'arriver à la raison en passant par le sentiment. Ajoutez à ces dispositions internes ces avantages extérieurs qui ser-

vent toujours le talent toutes les fois qu'il s'adresse aux masses , je veux dire , une taille élevée, des traits nobles , des manières distinguées , et vous concevrez sans peine qu'aidé du travail et des circonstances, l'abbé de Maccarthy se soit élevé au rang des plus grands orateurs chrétiens de son pays et de son siècle.

Le vrai talent est de sa nature flexible et varié ; il parle toutes les langues , depuis celle de l'enfance qui voyant tout en nuages s'exprime de même , jusqu'à celle des classes élevées chez lesquelles l'instruction et les habitudes de la vie sociale exaltent la sensibilité et commandent au langage plus de réserve et de délicatesse. Cette flexibilité , cette souplesse furent un des caractères du talent oratoire que nous nous sommes proposé de faire connaître. La prédication évangélique ne fut pas pour lui une œuvre vulgaire , où ce que l'on dit aux uns est toujours bon à dire aux autres , et qui transforme l'orateur sacré en une cymbale retentissante, comme dit la Bible , répétant toujours les mêmes sons , quelles que soient l'oreille qui l'écoute et la main qui l'agite. Il sentit qu'on ne gouvernait pas le cœur de l'homme , qu'on ne réglait pas l'exercice de cette liberté capricieuse qui est au fond de tous ses actes , avec le langage inflexible et les formes une fois arrêtées de la science ; qu'il fallait suivre , qu'il fallait respecter toutes les nuances de la sensibilité chez les autres hommes , rajeunir sans cesse , devant eux , sa pensée comme son langage , pour rester toujours à la hauteur de son sujet et des situations. De là , une

éloquence qui plaisait à tous parce qu'elle convenait à tous ; parce que la stricte unité de la doctrine s'alliait toujours à une agréable variété dans les preuves qui la mettaient en lumière , dans les détails propres à la faire passer dans les mœurs , dans les exemples destinés à réveiller l'amour-propre ou à relever le découragement.

Qu'elle était d'ailleurs la valeur métaphysique ou logique de ces preuves ? Quel était le mérite ou l'à-propos de ces détails pratiques ? Quelles étaient la force et la justesse de ces exemples ? Là est le fond de toute éloquence , là est l'invention oratoire toute entière.

Nous répondrons sans détour que la science et le travail de la spéculation ne paraissaient pas à découvert dans les discours de l'abbé de Maccarthy. La solidité de son éloquence consistait plutôt dans l'absence de tout faux brillant et dans la suite et l'enchaînement rigoureux de la pensée, que dans l'originalité des argumens , dans leur profondeur et leur valeur rationnelles. Ce n'est pas qu'il se trainât en esclave sur les voies battues , n'opposant à la raison aux prises avec la foi qu'une polémique cent fois convaincue de faiblesse et d'impuissance. Tout au contraire, le choix des sujets et les idées à l'aide desquels il les développait avaient un caractère de jeunesse qui prouvait en lui une conviction bien profonde de ce dégoût du siècle pour les formes surannées, et des tendances nouvelles par lesquelles se produisait aujourd'hui le sentiment religieux. Là régnait une discussion toujours calme et sans amertume,

et toutefois pleine de mouvement et de vigueur. Là toute déclamation furibonde sur la perversité du siècle , sur ses torts vrais ou supposés , faisait place à une appréciation plus profonde à la fois et plus vraie de son esprit et de ses maux , tels du moins que les conçoit la pensée religieuse , privée de l'appui de la pensée politique qui sait mieux qu'elle tenir compte de l'empire des nécessités et de l'imperfection naturelle de toute chose.

Ce n'était pas non plus dans de tels discours qu'il fallait chercher cet échafaudage scholastique de divisions sans fin qui réduisent tout en poussière , et que l'exemple d'esprits distingués n'a que trop autorisées. Ici , au contraire , la pensée s'avancait sans travail et avec une majestueuse simplicité , éclairant tout sur son passage , mais sans jamais ni fatiguer les regards , ni les éblouir ; compréhensive , mais s'expliquant elle-même par la beauté des images et par la précision des détails ; abondante et riche , à la manière de Bossuet , mais sans vagues détours , sans prolixité , sans mollesse ; d'une unité admirable , mais sans aridité ; vraie surtout , non de cette vérité stérile qui résulte du pénible assemblage des déductions , ou des efforts d'une dialectique aux abois , mais de cette vérité pleine de vie que saisit le sentiment , et qui n'a besoin que de son langage pour pénétrer , pour maîtriser les intelligences. Peu d'orateurs , au reste , ont possédé à un si haut degré ce que j'appellerai volontiers le *Sens de la Bible* , je veux dire , son esprit à la fois symbolique et positif , et sa métaphysique simple autant que hardie au sein de la

quelle le christianisme a jeté ses racines et a puisé son admirable unité. De là une éloquence grave et solennelle , sententieuse et prophétique , derrière laquelle apparaissaient ces graves figures des anciens âges , ces *voyants* , dont la parole après avoir été une pierre d'attente pour le monde en travail de la religion du Christ , est encore pour nous , après trente siècles , une poésie pleine d'originalité , comparable à ce que l'Orient tout entier a produit de plus grand et de plus parfait , sous l'inspiration d'une autre muse ; lyre éternelle dont Lamartine répète encore parmi nous les accens , sans que jamais l'humanité se lasse de la voix de ces âmes qui ont si bien connu le secret de ses douleurs et le secret de ses espérances.

Ce brillant éclat de la poésie orientale me conduit naturellement à l'appréciation des qualités d'exposition et d'élocution qui caractérisaient le talent oratoire de l'abbé de Maccarthy. En effet , son coloris , ses images , ses figures , toujours adaptées avec goût , soit à la nature du sujet , soit à l'intelligence et à la position sociale de l'auditoire , n'étaient , pour ainsi dire , que le suave parfum des psaumes , du chantre de Ruth et de Noëmi , où l'écho de cette poésie terrible et triste où l'auteur de Job nous a donné le calque fidèle et primitif de l'arabe du désert , et Isaïe le modèle éternel de l'ode et du style élevé. C'était surtout dans les *paraphrases* , cette variété de l'éloquence chrétienne , que Massillon a ennobli et immortalisé , que livrée toute entière à l'inspiration , son âme s'échauffait et s'exhalait en paroles où l'on reconnaissait toute

la verve du poète et toute la hardiesse du prophète élevé au dessus de l'humanité, et qui la juge ou la conduit de ces hauteurs où la contemplation l'a porté.

Dans ses discours les plus travaillés et destinés à être prononcés à la cour, il affectionnait singulièrement ce style élevé sans emphase, ces tours périodiques sans monotonie, qui caractérisent Bossuet et les écrivains du grand siècle. Je me souviens même qu'à ce titre, les mémoires composés par Pélisson, de l'Académie française, durant sa captivité, pour le sur-intendant Fouquet son protecteur et son ami, lui paraissaient un des chefs-d'œuvres de l'éloquence judiciaire. C'est qu'il y retrouvait une manière large, facile, grande, une élocution pleine et abondante, jointes à une sensibilité touchante que ne surpassent pas les vers consacrés aussi par le bon Lafontaine à cette grandeur tombée.

Au surplus, cette élévation, cette pompe du style, caractère saillant de l'éloquence de l'abbé de Maccarthy, s'alliaient toujours à une clarté parfaite, à une grande sévérité dans le choix des termes, à une élégance sans prétention : ainsi du moins en jugeait le goût parisien, je ne dis pas le goût des dévots et des hommes d'église, mais des chefs de la magistrature française, de l'élite de nos savans et de nos hommes d'état.

A l'égal des qualités fondamentales que nous avons retracées, tous admiraient en lui ce maintien grave, noble et en même temps mesuré, qui convient si bien à celui qui parle d'éternité, d'immen-

sité , des misères de ce monde et des grandeurs du monde à venir ; tous aimaient à voir ces gestes toujours naturels , toujours simples , toujours vrais où l'on ne remarquait ni brusques mouvemens , ni recherche ambitieuse et maniérée , et qui , suivant le débit comme l'ombre suit le corps , sans le laisser languir , sans le laisser désirer , se confondaient avec lui dans une savante harmonie , heureux don de la nature développé par son étude. Tous surtout se plaisaient à entendre cette voix sans éclat , mais ferme , soutenue , pleine de souplesse et de flexibilité ; grande et altière , quand il lui fallait suivre la pensée dans la région des idées ; plus douce et plus humaine , quand s'abaissant de ces hauteurs aux réalités de la vie pratique , il lui fallait parler au cœur , en sonder les replis , en humilier l'orgueil ou en relever le désespoir.

Ainsi fut jugé l'abbé de Maccarthy par de plus habiles que nous dans l'art d'écrire et dans l'art de parler. Je sens trop bien tout ce qu'une froide critique a d'incomplet par sa nature , pour prétendre à l'honneur d'avoir fidèlement reproduit leurs impressions et les miennes. Un tel orateur n'a pu être bien apprécié que par son auditoire. Toutefois , quelques notes écrites durant le cours de ses prédications les plus goûtées , me permettraient , s'il y avait lieu , de justifier , dans un nouveau travail , par un choix analytique de citations textuelles , le jugement que je viens de porter , et de confirmer ainsi la critique du vrai , tout en ajoutant au sentiment du beau.

LE PAUVRE MARIN.

A ERNEST B***.

1833.

PAR M. EDMOND PRADIER ,

Officier de marine et membre de la société des sciences , etc. de Toulon.

Bien jeune encore , abandonnant la France ,
Pour s'égarer sur des bords étrangers ,
Le cœur ému..... mais tout plein d'espérance
Avec courage il cherchait les dangers.
Parfois pourtant , rêvant à sa chaumière ,
Il adressait une courte prière
Au Dieu de paix qu'il apprit à chérir ,
Et de son cœur s'exhalait un soupir.
Parfois encor, dans sa douleur amère ,
Il se plaignait tristement du destin ,
Et s'écriait : Verrais-je encor ma mère?....
Priez, priez pour le pauvre marin !!

Il eut vingt ans , mais loin de sa patrie
Son jeune cœur resta sourd et glacé ;
Se retraçant les rêves du passé ,
Il retrouvait les traits de son amie.
Il dirigeait à chaque instant du jour
Ses longs regards vers les rives de France ,
Et dans ses yeux quelques larmes d'amour
Brillaient , hélas ! et disaient sa souffrance.
Puis il pressait un portrait dans son sein ;
Puis il baisait cette image chérie,
Et s'écriait : Verrai-je mon amie ?...
Priez , priez pour le pauvre marin !!

Il vit un jour, au lever de l'aurore ,
Le pavillon de notre liberté

Au sein des mers flottant avec fierté.
De gloire, hélas ! son cœur battit encore :
Mais vainement il retint ses soupirs.
En le voyant, il voyait la victoire
Et les Français , accablés par la gloire ,
Et son pays , riche de souvenirs.
Il fut heureux..... Et prenant en silence
Les trois couleurs qu'il pressa sur son sein ,
Il s'écria : Verrai-je encor la France?...
Priez, priez pour le pauvre marin !!

Le ciel fut sourd. Une terre légère
Couvrit son corps dans un pays lointain ;
Sur un rocher, sur le bord d'un chemin
On lit ces mots..... d'une langue étrangère :
Priez, priez pour le pauvre marin !!!



Enfantine.

PAR M. ALEXANDRE GOURRIER.

Chef de bureau à la mairie de Toulon , membre de la société
des Sciences , etc. de la même ville.



On dit que l'Eternel , propice à l'innocence ,
Accueille avec bonté les vœux d'un jeune cœur ;
Que jamais d'un refus il n'arma sa rigueur ,
Quand la voix d'un enfant implora sa puissance.

Je l'ai prié, pourtant, et ma mère n'est plus !
J'ai souvent de mes pleurs mouillé la croix divine ;
Ma prière était pure et ma bouche enfantine :
Qu'ai-je obtenu ? mes pleurs ont été superflus ,
Et je suis orphelin !

Orpheline ! ô mon Dieu ! si près de mon berceau
Ton courroux devait-il élever un tombeau !
Comment ai-je , si jeune , excité ta colère ?
Que t'ai-je fait pour n'avoir plus de mère ?

Si j'eusse été méchante , à chaque instant du jour
M'eût-elle prodigué tout ce que la nature
Dans un cœur maternel a pu mettre d'amour ?
Non : sa tendresse était une preuve bien sûre
Que j'étais digne d'elle , et que de ses vertus
Les exemples nombreux n'étaient pas tous perdus.

C'est en l'accompagnant dans une humble chaumière ,
Où ses dons soulageaient la veuve et l'orphelin ,
Que j'appris , à cinq ans , que le pauvre est mon frère ,
Et que je lui devais la moitié de mon pain .

Dès ce moment , je devins bienfesante ,
Faire l'aumône , fut un besoin pour mon cœur ,
Je voulus une bourse , et jamais le malheur
Ne me tendit envain une main suppliante.

Toujours avec respect j'ai prononcé ton nom ,
Il m'inspira toujours et l'amour et la crainte ;
Et déjà ta loi sainte
N'offre plus rien d'obscur à ma faible raison.

Je te conçois , mon Dieu , je t'aime , je t'adore ,
Je crois à ta bonté , je crois à ta grandeur :

Que t'a donc fait Eléonore
Pour la traiter avec tant de rigueur ?

Sur cette terre de misère
Qui sera désormais son guide , son soutien ?
Après l'avoir perdue où trouver une mère ?
Où retrouver un pareil bien ?

Ce monde est si méchant ! près de quitter la vie ,
La mienne m'en parla pour la première fois :

Oh ! comme elle pleurait sur sa fille chérie !
Quels sanglots douloureux se mêlaient à sa voix !

« Je meurs , me disait-elle , ô mon Eléonore !
« Le ciel ne permet plus que je te suive encore
« A travers les écueils de ce monde trompeur.
Qui t'en préservera ? Tu n'auras que ton cœur ;
« Et ton cœur les ignore.

« Que vas-tu devenir ?
« Quelle sera ta destinée ?
« A peine à ta douzième année
« Seule , orpheline , abandonnée !...
« Oh ! que tu vas souffrir ! »

J'écoutais , en pleurant , ce douloureux langage ,
Lorsque , soudain ,
La terreur se peignit sur son pâle visage :
Ses bras déjà glacés m'étreignaient sur son sein ;
Elle semblait vouloir me soustraire à la rage
D'un cruel assassin.

Une heure après , je n'avais plus de mère.....
Ah ! que prévoyait-elle à son heure dernière ?
De quel présage affreux
Vint s'accroître l'horreur de ses derniers adieux ?
.

Sans doute auprès de toi , par ses vertus placée ,
Elle entend mes regrets , elle voit mes douleurs ,
Et tu lui permettras d'écarter les malheurs
Dont je suis menacée.

Je t'implore , ô mon Dieu ! prends pitié de mon sort ,
Exauce , cette fois , mes vœux et ma prière ,
Ne les rejette pas. En dépit de la mort ,
Je peux , si tu le veux , dans l'amour de ma mère
Avoir , comme autre fois , un ange tutélaire.

LAUTO-DA-É.

Ballade Espagnole ,

PAR M. EDOUARD DE PUYCOUSIN.

Homme de lettres , membre de la société des Sciences , etc. de Toulou-

Gloire aux archers de la sainte Hermandad !
Ils ont saisi l'épouse de Conrad.
Qu'un chant joyeux frappe la basilique !
Pour Hellénah... Mort et damnation !
Elle a maudit la Sainte-Inquisition...
Vite un fagot pour brûler l'hérétique !

Lorsqu'au sortir du serment conjugal ,
Son fiancé , sur son front virginal ,
Vint d'un baiser laisser la douce empreinte,
Elle rougit , puis , émue , oublia
De recouvrir avec sa mantilla
La Vierge sainte.

Or, il n'est pas d'Espagnole au sein blanc
Qui , nue , aux bras d'un fougueux Castillan ,
Quand son époux est en pèlerinage ,
N'ait , en disant deux fois : *Confiteor*,
Avec pudeur, de sa madone d'or
Voilé l'image.

On dit aussi qu'étant dans le saint lieu ,
Un jour de fête , un jour choisi par Dieu
Pour que chacun le révère et le craigne ,
Loin de l'office , elle fut , un instant ,
Donner du geste un ordre très-pressant
A sa duègne.

Or, nos donas aiment mieux , sous l'autel ,
Causer concerts , sérénade , duel ,
Echarpes d'or d'une extrême souplesse ,

Fougueux taureaux qu'à terre on voit jeter,
Bals , fandango , plutôt que de quitter
La sainte messe.

Qu'Hellénah donc , pour ses crimes nombreux ,
Soit déchirée aux chevaux nerveux ,
Puis , qu'aux bûchers , garrottée , on la lance.
Au feu ! — Le feu vous dévoue à deux morts.
Il damne l'âme et dévore le corps. —
Au feu ! — Silence!...

Entendez-vous vibrer en gémissant ,
Dans les clochers , le glas retentissant...
C'est le signal de l'horrible supplice ,
L'arrêt du feu , que de son piédestal ,
A prononcé le dévot tribunal... —
Qu'il s'accomplisse !

Voyez ! Déjà , près du seuil des prisons ,
Saillit bien haut un amas de tisons ,
Hideux fantôme aux étreintes de flamme ,
Tombeau sanglant qui va bientôt s'ouvrir,
Pour, de ses feux , goutte à goutte tarir
Un cœur de femme.

Juges , bourreaux , moines , inquisiteurs ,
Arrivez donc , et trêve à vos lenteurs !
Près du bûcher qui réclame sa proie ,
Le peuple attend , — dessinant cent replis ;
S'entrechoquant , puis , en d'horribles cris ,
Hurlant sa joie.

Dieu soit béni ! c'est le cortège , enfin !
Peuple espagnol , un battement de main !
Tu vas avoir mieux qu'une sérénade ,
Mieux qu'un bandit que la justice pend ,
Mieux ! — Un beau corps qu'on va rôtir vivant
Sur une estrade.

Et le cortège avançait aux flambeaux.
C'était d'abord des moines en sarraux ,

Des moines ceints , des moines sans ceinture ,
Des moines gris , blancs , bleus et garancés ,
Des moines noirs , puis des moines chaussés
Et sans chaussure.

Frères convers , saints pères , frères lais ,
Bénédictins , franciscains , recollets ,
Grands augustins , cordeliers , petits pères ,
Carmes , chartreux , pénitens , capucins ,
Tous étaient là , défilant sous les saints
De leurs bannières.

La croix en tête , après tous les couvens ,
Le saint office arrivait à pas lents ,
En murmurant d'épouvantables psaumes ;
A voir ces frocs , sans face , on n'eût pas dit
Que dans ses flancs le vêtement maudit
Cachât des hommes.

Après l'office et sa belle croix d'or ,
Venaient l'alcade et le corrégidor ,
Psalmodiant de funèbres cantiques.
Traînant tous deux Hellénah aux bûchers ,
En grande pompe , au milieu des archers ,
Armés de piques.

Pauvre Hellénah ! que son front a pâli !
C'est qu'hier encor ce front tendre a senti
Courir sur lui des tenailles ardentes.
Pour le jeter sans remords aux bourreaux ,
Avant , on a déchiré , par lambeaux
Ses chairs sanglantes.

Et cependant , elle est bien belle encor !
Quoique son œil jette un reflet de mort ,
A voir de loin son corps , sur un corps sombre ,
Se détacher si pur , si lumineux ,
Tous , devant vous , vous croiriez voir des cieux
Errer une ombre.

Madrid ! Madrid ! ris et chante bien haut !
Car maintenant tu vas voir le plus beau ,

Foule-toi bien. Fais honneur à la fête.
D'un cercle immense entoure les tisons,
Grève la place , et des hautes maisons
Garnis le faite.

Tu n'auras pas bien long-temps à souffrir ;
Car Hellénah , morte à tout avenir,
S'en va sombrer dans le monde des âmes.
Encore un pas , on l'attache au poteau ,
Le corps vêtu d'un long san-bénito
Brodé de flammes...

Et tout cela déjà s'accomplissait.
Sur Hellénah , qu'au bûcher on hissait ,
Le feu courait , la brûlant pièce à pièce.
C'était pitié de voir détruire ainsi
Tant de beauté, tant d'amour, puis aussi
Tant de jeunesse...

.
.
.

Gloire aux bourreaux de la sainte Hermandad !
Ils ont brûlé l'épouse de Conrad.
Qu'un chant joyeux frappe les murs du temple.
Pour Hellénah ! que ses cendres mouvans
Soient aujourd'hui jetés à tous les vents
Pour ses forfaits et pour le bon exemple.

L'INCONSTANT

Paroles de M^r Gourrier
Musique et Accompagnement

de M^r J. Chabrand

Andante con moto

CHANT

GUITARE

The musical score is written for voice and guitar. The key signature has two sharps (F# and C#), and the time signature is 6/8. The tempo is marked 'Andante con moto'. The vocal line is on a single staff, and the guitar accompaniment is on a single staff. The lyrics are written below the vocal staff. The score consists of five systems of music. The first system shows the beginning of the piece with a guitar introduction. The subsequent systems contain the vocal melody and guitar accompaniment for the lyrics. Dynamics such as *f*, *p*, *f*, *pp*, and *f* are indicated throughout the piece. The lyrics are: 'S'a vais quinze ans quand de Julie j'ob...tins le serment et la', 'foi à seize je subis la loi de la sédui...sante Emi...', '...li...e de la séduis ante Emi li...e bien.', and 'et après mon jeune cœur fut épris des charmes d'A...de... le mais A..'. The guitar part features a mix of chords and melodic lines, often mirroring the vocal melody.

S'a vais quinze ans quand de Julie j'ob...tins le serment et la

foi à seize je subis la loi de la sédui...sante Emi...

...li...e de la séduis ante Emi li...e bien.

et après mon jeune cœur fut épris des charmes d'A...de... le mais A..

Très Lento

Ritardando *1° tempo*

le

Lith de Reinard Ois.

2

Je jurais qu'à toute la vie
J'aimerais Lise; mais un jour,
Malgré tous mes sermens d'amour,
Pour Constance elle fut trahie.
Constance me rendait heureuse;
Je l'adorais. puis un caprice
La fit oublier et mes vœux
Furent tout à coup pour Clarice.

4

Dans mon dépit, sur d'autres belles
Je résolus de me venger;
Mais mon sort venait de changer,
Partout je trouvais des cruelles.
Oh que je regrettais alors,
Mes jours passés dans l'abondance!
J'avais possédé des trésors,
Et je vivais dans l'indigence.

3

Dans mon humeur vive et légère
Je voltigeais de fleurs en fleurs;
Partout j'obtenais des faveurs,
Quand par hasard je vis Glycère.
D'abord mon cœur en fut épris,
Je crus pouvoir toucher son âme;
Je me trompais par le mépris
L'ingrate osa payer ma flamme.

5

Par la gloire et par la vaillance,
Guidés dans de lointains climats
Les français en portant leurs pas,
N'ont jamais oublié la France;
On les vit toujours revenir
Plus attachés à leur patrie;
Et c'est ainsi qu'un souvenir
M'a ramené près de Julie

